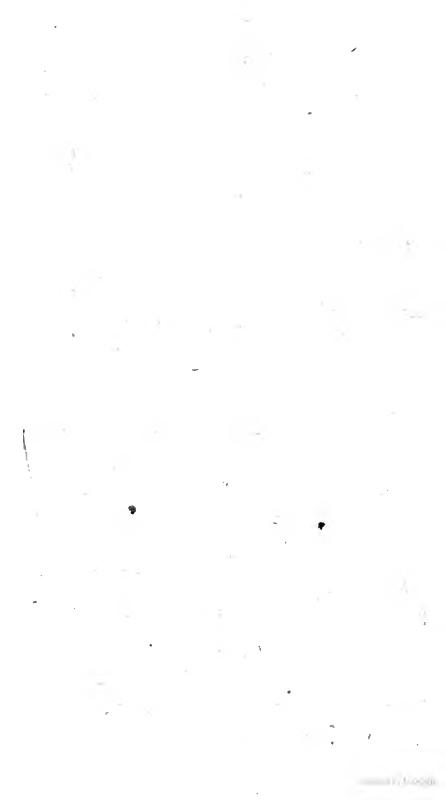






SALVADOR,

OU

LE BARON DE MONTBELLIARD.



Fracasso Del. Mariage Sc.

Etendu sur le plancher, l'Objet de sa recherche lui parut à son dernier moment.

SALVADOR,

OU

LE BARON DE MONTBELLIARD;

TRADUIT DE L'ANGLAIS

DE

Mde. CROFFTS,

AUTEUR

DU CHATEAU D'ANKERWICK.

TOME PREMIER.



A PARIS.

Chez J. J. FUCHS, libraire, rue des Mathurins, hôtel de Cluny.

AN IX. — 1801.

Note du traducteur.

On a cru devoir conserver les dénominations patronimiques de *milord* et *lady*, tant pour conserver à l'ouvrage son caractère d'originalité, que pour éviter les répétitions trop multipliées de *monseigneur*, *madame*, etc... C'est aussi par les mêmes motifs que, conformément au texte, on a employé quelquefois le mot *famille* pour désigner tous les habitans d'un même château, et celui de *parloir* pour indiquer le lieu où se rassemble habituellement la compagnie.

SALVADOR,

OU

LE BARON DE MONTBELLIARD.

CHAPITRE PREMIER.

Pourquoi cette colère, mon pauvre Hylax? tu es si loin de la demeure des hommes! que peux-tu trouver dans ce désert, qui soulève tes passions? C'est ici que, seul avec son fidèle Hylax, le malheureux Salvador espère trouver la paix que son pays natal lui refuse. Pourquoi aboyer? Pourquoi gratter la terre? tu n'as sans doute pas rencontré, dans ces lieux, un père cruel, une maîtresse infidèle? — Salvador fit quelques pas; il venoit de rouvrir toutes les plaies

de son ame; tout-à-coup, il s'arrête, s'appuie sur son bâton, et tombe dans une profonde et triste méditation. Hylax aboyoit toujours; il murmuroit, tiroit son maître par le pan de son habit, et vouloit le faire rétrograder. L'infortuné revint enfin à lui-même. — Que me demandes-tu, Hylax? où veux-tu me conduire? — et Hylax aboyoit, tiroit son maître, sautoit et remuoit la queue. — Tu l'emportes, mon ami, dit Salvador; va; je te suis. Après avoir marché quelque tems, les bras croisés, plus occupé de ses malheurs que de la joie que témoignoit son chien, Salvador s'écarta tout-à-fait du sentier qui conduisoit à l'endroit vers lequel la colère d'Hylax avoit attiré son attention, et se trouva tout près d'un bois obscur, et en apparence inabordable, dont les arbres, les arbustes et les plantes étoient tellement entre-

lacés, et formoient un taillis si serré, que la nature sembloit en avoir fait une barrière insurmontable. Salvador étonné, resta quelque tems en extase, sans penser à examiner, avant même que l'idée d'une ouverture se présentât à son imagination, malgré les aboiemens continuels et fatiguans d'Hylax, qui annonçoient qu'il y avoit là quelque chose digne de son attention. Revenu de sa surprise, il se mit à chercher avec le plus grand soin, pour découvrir un passage; mais le succès ne répondit pas alors à ses ardens desirs; ses observations étoient d'ailleurs constamment interrompues par les violens efforts de son chien, pour passer à travers la haie. Cette obstination impatienta tellement Salvador, qu'il leva son bâton pour avoir de force, la tranquillité qu'il ne pouvoit obtenir par la douceur, et dont il avoit besoin pour faire ses recher

ches. Le coup alloit être porté, lorsque Hylax, épouvanté de la cruauté, jusqu'alors inouie, du meilleur des maîtres, tomba à ses pieds, et sembloit implorer sa grace, par ses regards supplians. La colère de Salvador s'évanouit, et fixant son chien avec bonté, il ne put s'empêcher de soupirer. Hylax étoit encore dans la même posture; mais voyant son pardon dans les yeux de son maître, il mit doucement ses pattes sur le genou de Salvador, et lécha la main levée pour le frapper. Salvador rougit, pâlit, frissonna, et laissa tomber une larme sur son chien. — Ta gentillesse et ton affection pour moi, t'ont mérité ce tribut de ma part, Hylax; — et une seconde larme s'échappa pour laver entièrement sa faute. — Oh! que ne puis-je me soustraire aux affreux souvenirs que ton attachement me rappelle sans cesse! Si

mon père m'eût ainsi caressé! S'il eût jetté sur moi des regards de tendresse et d'amour! — et la douleur rentra dans l'ame du malheureux Salvador; — et il se mit tristement en route, sans faire attention au chemin qu'il prenoit, suivi, pas à pas, du seul ami que le sort lui eût laissé.

Déja la fraîcheur de la douce rosée avoit remplacé la chaleur d'un jour brûlant, et notre voyageur n'avoit pas songé à se reposer. Fatigué, d'une marche longue et précipitée, il s'étendit sous un arbre touffu, appuyant sur son bras, sa tête appesantie par le malheur. Le sommeil rendit, pour quelques heures, le repos à son corps; mais il ne put rendre le calme à son esprit, et ses rêves même prirent la teinte sinistre des idées funestes qui l'avoient occupé pendant la journée.

Le jour parut enfin, et Salvador

sentit le besoin de manger : aussitôt, il tira d'un petit sac de toile blanche, quelques alimens grossiers, qu'il y avoit serrés la veille; les étala sur un tronc de chêne et partagea son frugal repas avec Hylax, qui l'avoit fidèlement surveillé toute la nuit. Le recueillement et la réflexion lui rappelèrent l'évènement du jour précédent; il tressaillit, et, mesurant la distance d'un coup-d'œil, il résolut de satisfaire sa curiosité, — crie mon pauvre Hylax; montre, comme hier, ton inquiétude; ni difficultés, ni fatigues, n'empêcheront ton maître de forcer cette barrière hérissée de ronces.

Le chemin étoit long, et d'autant plus difficile à trouver, que Salvador, toujours préoccupé, n'avoit fait, en y passant d'abord, aucune remarque qui pût le lui faire reconnoître; il arriva cependant à la barrière, qui

lui parut d'une forme circulaire, plus large qu'il ne la supposoit, et d'une étendue qui l'étonna. S'appercevant alors qu'il n'avoit pas pris la même route que la première fois, il parcourut lentement la haie, cherchant à découvrir une brèche par laquelle il pût s'introduire; mais il la trouva par-tout impénétrable. Ennuyé d'une recherche inutile, il s'assit, et ouvrit un volume de PÉTRARQUE, dans l'espoir de faire diversion à sa peine; mais il lui fut impossible de fixer ses idées vagabondes, et les nombreuses beautés de l'ouvrage n'eurent pas le pouvoir de captiver un instant son attention toujours dirigée vers les scènes qui, seules, occupoient son esprit. Il étoit plongé dans une contemplation mélancolique, lorsqu'Hylax, l'oreille levée, la narine ouverte, l'œil en feu, et dans une agitation extraordinaire, s'élance, et disparoît

à sa vue. — Qu'est-ce donc, bon chien, dit Salvador ? — Il se lève, prend son bâton, suit Hylax, et, quelques instans après, il l'apperçoit caracolant, sautant de joie, et parois-sant *gros de renseignemens*. Toutes les gambades de cet aimable animal, n'avoient d'autre but que d'attirer son maître à lui, en l'y excitant avec tout l'art dont son instinct le rendoit capable. — Salvador, couroit, crioit, et l'appeloit par son nom, pour l'encourager ; Hylax, sautoit près de l'épaisse haie, puis, il sautoit encore, et étourdissoit son maître à force d'aboyer. Salvador arrive sur la place, et, poussé par la curiosité, il recommence son examen ; il sonde alternativement le terrein et le feuillage : il étoit prêt à quitter la partie, lorsqu'appercevant une petite ouverture à niveau du gazon, il se penche vers la terre, passe une main à travers la

brêche et croit toucher une espèce de porte rustique : encouragé par cette découverte, il tire et secoue cette porte, jusqu'à ce qu'enfin elle cède à ses efforts. Il se lève alors pour examiner la contexture de cette porte extérieure de broussailles, et voit qu'elle est si bien tissue et si artistement liée avec la porte intérieure, qu'il ne peut se lasser d'admirer la dextérité de l'ouvrier. — Mais, dit Salvador, ai-je le droit de briser ainsi cette porte? Ce n'est pas sans raison qu'on a employé ici toutes les ressources de l'art, et l'honneur me défend de m'introduire chez des gens, qui ont jugé leur réclusion nécessaire. Il alloit renoncer à son projet; mais Hylax, devinant son intention, retourne à la brêche, aboye, et se glisse, comme un trait, de l'autre côté. En vain, son maître l'appelle, le gronde, pour le faire revenir; Hylax montre

sa tête à demi, se cache, reparoît, murmure, et se cache encore. — C'en est trop, dit Salvador ; peut-être mon secours peut sauver une vie qu'Hylax voit en danger. — Il se décide, force tout-à-fait la porte, franchit le pas, et se trouve dans une obscurité qu'aucune expression ne sauroit peindre ; à peine peut-il distinguer son chien, quoique d'une blancheur éblouissante. Déterminé à le suivre, Salvador lui passe un cordon au cou, le pousse en avant, et le tient de très-près. — Après avoir marché quelque tems sur un sentier peu battu, l'obscurité devint moins horrible, et une foible lueur vint frapper les yeux de Salvador, qui s'arrêta un instant pour faire ses observations ; mais le taillis étoit si serré qu'il étoit impossible de rien distinguer. Le chemin qu'il suivoit alors, paroissoit avoir été frayé par les hommes, et il en conçut le juste espoir

d'en voir bientôt le bout. — Il jugeoit, à sa lassitude, qu'il avoit fait un long trajet dans l'obscurité, et que la nuit étoit entièrement close : il doubla le pas; mais, bientôt, l'excès de la fatigue ayant épuisé ses forces, il fut contraint de s'arrêter, et les plus tristes réflexions vinrent l'assaillir. La place étoit humide, froide, et n'engageoit pas à y passer la nuit; il trembloit de s'être engagé dans un labyrinthe, sans prévoir nul moyen d'en sortir; son bissac étoit vide, et la faim le pressoit excessivement. Hylax, dit-il, tristement, que ne m'as-tu conduit ici six mois plutôt! tu m'aurois épargné des chagrins bien amers! — Il poussa un soupir, et s'assit. La fraîcheur de la terre le fit soupirer une seconde fois, et il changea de posture. — Impossible, s'écria-t-il! c'est très-froid, mais très-froid. — Comme il se levoit, Hylax aboya, Salvador, jettant un

coup-d'œil autour de lui, vit une foible lumière en perspective, et, ranimé par l'espoir, il ramassa ses forces et continua rapidement sa marche. La nuit étoit très-avancée, la lune étoit cachée, et la lumière, toujours fixe, lui servoit à diriger ses pas. Arrivé à peu de distance du flambeau, et jugeant par la réverbération d'une glace, qu'il étoit posé sur une fenêtre, — c'est une maison, s'écria-t-il avec joie, où Hylax et son maître pourront reposer leurs membres fatigués. Va, dit-il à son chien, en le débarrassant de la lesse; va, et me procure une bonne réception.

CHAPITRE II.

Hylax, pétillant de joie, précédoit son maître, en aboyant. La lumière suffisoit à peine à faire distinguer la porte. Salvador tenoit le marteau. — Je vais peut-être alarmer la maison, dit-il par réflexion, et le domestique refusera de m'admettre.... J'implorerai sa pitié, et s'il est insensible à la voix de l'humanité, il ne résistera pas à l'appât de mon or. — Mais il ne trouva personne à qui parler, et la porte resta fermée. Privé de cette ressource, il chercha, en tâtonnant, quelque croisée qu'il pût escalader; mais toutes étoient défendues par de fortes barres de fer; enfin, il en trouva une plus petite que les autres, et par laquelle il s'introdu'sit avec beaucoup de difficulté. L'intérieur

étoit profondément obscur ; Hylax n'aboyoit plus ; tout étoit dans un silence effrayant. La lumière, placée sur la croisée, prouvoit évidemment que la maison étoit habitée, et Salvador rassuré par cette conviction, s'avança, avec précaution, à travers d'étroits et longs corridors, qui le conduisirent dans une vaste pièce ; l'écho répétoit fortement le bruit de ses pas ; Hylax épouvanté, aboya, et l'aboiement, répercuté, revint solemnellement à sa source. — Le mécanisme de la nature est admirable. — Salvador, jusques-là inaccessible à la crainte, trembla, fut saisi d'horreur, ne se reconnut pas, et se sentit humilié, au-dessous de la qualité d'homme ; sa respiration étoit précipitée ; — son poulx battoit avec force ; — il s'arrêta. — Il étoit doué d'un grand courage ; mais il étoit seul, sans armes, affoibli par la fa-

tigue et la faim; mais la maison pouvoit être un repaire d'assassins et de voleurs, et, si cette supposition étoit fausse, le propriétaire, peut-être violent et irascible, pouvoit le traiter comme un brigand. — La porte extérieure étoit fermée; la fenêtre étoit sans doute restée ouverte par la faute de quelque domestique, et Salvador convint qu'il avoit eu tort de s'introduire ainsi furtivement, comme un malfaiteur nocturne. — Comment oserai-je me présenter, dit-il en lui-même? — Il tomboit de lassitude; il chercha un siège le long des murs, qui, au toucher, lui parurent non achevés. — Il est possible qu'on fasse des réparations à la maison et que le maître soit absent. — Salvador s'assit, et resta dans cette perplexité jusqu'à ce que la première lueur de l'aurore, se glissant à travers le volet d'une croisée, lui permit d'appercevoir la

gothique magnificence de la salle. Ranimé par l'approche du jour, il se leva. Les meubles lui parurent vieux. — La lumière étoit encore trop grise pour bien distinguer les objets; il attendit avec impatience le lever du soleil. — Hylax s'étoit traîné, pendant la nuit, entre les pieds de son maître, et goûtoit encore les douceurs du repos, lorsque, se réveillant en sursaut, il se mit à aboyer. Le bruit renouvella sa terreur, et un gémissement, parti d'en-haut, le fit tressaillir d'horreur. Il étoit déja revenu de sa peur, lorsqu'un second gémissement s'étant fait entendre, il résolut d'en découvrir la cause. — Un escalier se présenta à ses yeux; il en monta d'abord les degrés un à un, pour ne pas se blesser dans l'obscurité; mais la lumière augmentant, à mesure qu'il avançoit, il se trouva bientôt dans une vaste galerie, dont

les murs délabrés attestoient la vé-tusté. — Un troisième gémissement, parti de l'extrémité de la galerie, mit un terme à ses observations ; — il avançoit sur la pointe du pied, lorsqu'un profond et douloureux soupir vint frapper son oreille. — Un foible rayon de lumière, passant à travers une porte, fit cesser son incertitude. Il ouvre sans bruit, et voit une lampe presqu'éteinte, sur une table, devant la croisée ; c'étoit celle dont la clarté l'avoit guidé vers la maison. La chambre n'avoit que quelques vieux meubles, et dans un état pitoyable. Salvador s'avance à la fenêtre, et n'aperçoit qu'une épaisse et sombre forêt, et une terrasse encombrée de sable, de débris, et d'herbes sauvages. — Cependant, Hylax remuoit la queue, flairoit à la ronde, et regardoit son maître. Un autre soupir se fit entendre, Hylax aboya, et Sal-

vador, tiré de sa rêverie, entra dans une seconde chambre. Un lit de damas vert, qui tomboit en lambeaux, fut le premier objet qui le frappa. Curieux de voirce qu'il renfermoit, il ouvre les rideaux, et trouve un homme, tout habillé, couché sur le dos, qui lui parut être un domestique. Le malheureux soupiroit fréquemment et sembloit à l'agonie. En vain Salvador lui parloit-il, immobile, un bras passé sur ses yeux, il ne pouvoit proférer une parole. — Salvador dérange doucement le bras du malade, et voit un visage ridé, pâle, défait, et couvert d'une sueur froide. Ses yeux se fixèrent sur Salvador, mais sa langue resta muette. — Un peu ranimé par les sels et les odeurs, dont notre voyageur étoit toujours pourvu, il lui demanda comment il étoit arrivé jusques à la maison. — Je n'en sais rien, répondit Salvador,

d'une voix si foible, que la dernière syllabe expira sur ses lèvres. — Il s'arrêta pour recueillir ses forces, et demanda au moribond s'il n'y avoit personne dans la maison. — Personne, répondit celui-ci, excepté elle et moi. — Sa figure alors devint convulsive, et une pâleur mortelle parut annoncer sa prochaine destruction. Les sels volatils lui rendirent une seconde fois l'usage de la parole. — Etranger, dit-il à Salvador, en lui prenant la main, appartenez-vous à milord? votre figure m'est inconnue: monseigneur peut avoir des amis que je ne connoisse pas; mais vous me paroissez trop honnête pour être son émissaire. — Ici, il soupira profondément, et reprenant haleine, — mais la haie, dit-il, comment avez-vous pu la franchir? — le ciel, sans doute, vous envoie pour sauver la vie d'une infortunée qui, bientôt ne

seroit plus au nombre des vivans, car, depuis deux jours, elle n'a pris aucune nourriture. Hâtez-vous, de grâce! portez-lui du secours. — Où? comment? par quel chemin, dit Salvador? indiquez-moi l'endroit, et tranquillisez-vous. — Prenez cette clef, monsieur; au bout de cet escalier, vous trouverez une porte, une autre ensuite, et derrière celle-ci, une troisième plus petite, dont voici la clef, c'est celle de la prison. Par pitié! ne perdez pas un instant; qu'un crime de plus ne vienne pas ajouter aux remords de ma conscience. — Troublé, le cœur battant, et la main tremblante, Salvador prend la clef, quitte précipitamment la chambre, monte l'escalier comme un trait, trouve la porte désignée, et éprouve une foiblesse soudaine, en mettant la clef dans la serrure; mais, pressé par l'humanité, et en dépit d'une

crainte indéfinissable, il ouvre la porte, avec une précaution mêlée d'inquiétude. — Etendu sur le plancher, l'objet de sa recherche lui parut à son dernier moment. A cette vue, toutes ses craintes disparoissent, il relève l'infortunée, la place sur son lit, et cherche à lui donner de l'air; mais la prison, très-élevée, ne recevoit du jour que d'en-haut, et il étoit impossible d'atteindre à la fenêtre qui, d'ailleurs, étoit fermée avec de grosses barres de fer. Sans ressource de ce côté-là, il l'emporte dans une chambre extérieure, la place devant une croisée, et lui frotte les tempes avec des eaux spiritueuses. Bientôt, elle sembla respirer, et peu après, ouvrit des yeux caves et presqu'éteints, qu'elle fixa sur Salvador, sans prononcer un seul mot. Encouragé par ce succès, il la transporte dans une chambre contigue à celle de son

geolier, la dépose sur un siège, et courant à la chambre du malade, pour y prendre quelques alimens, il ne trouva plus qu'un cadavre. Il fixa sur lui un regard de compassion; mais se rappellant que la jeune lady avoit besoin du plus pressant secours, il jette un coup-d'œil rapide dans la chambre, découvre une armoire, y court, mais hélas! elle étoit fermée, et la clef vraisemblablement dans la poche du défunt. La tâche étoit pénible pour Salvador; il se résigna pourtant, et pendant qu'il fouilloit pour trouver la clef, une larme vint mouiller sa paupière. O sensibilité! comme tu échauffes le cœur de l'homme! comme tu le rends compatissant aux maux de ses semblables! — Salvador trouva la clef avec nombre d'autres, et fut contraint d'en essayer plusieurs; enfin, il ouvrit l'armoire, et y trouva, à sa grande

satisfaction, plusieurs bouteilles, un petit pain, de l'eau, des verres, et tout ce qu'il pouvoit se flatter d'y trouver. Muni de ces provisions, il revint auprès de l'intéressante prisonnière qui étoit retombée dans une espèce d'insensibilité, et lui fit avaler un peu de vin, au moyen d'une cuiller, avec laquelle il lui ouvrit les dents; cette opération renouvellée plusieurs fois, la ranima un peu, et fit espérer à Salvador de la rendre à la vie; il continua ses soins toute la journée, passa la nuit auprès d'elle, et le jour suivant, elle étoit visiblement mieux. Elle remercia Salvador, avec tant de grâces et de sensibilité, qu'il conçut pour elle, dès ce moment, le plus vif intérêt et la plus tendre estime, et s'opposa à entendre son histoire, jusqu'à son parfait rétablissement. Tranquille sur le compte de sa jolie malade, il songea au

moyen de se débarrasser du corps du geolier; il l'avoit instruite de sa maladie; mais ne pouvant tirer d'elle aucune assistance, il jugea à propos de lui cacher qu'il étoit mort, de crainte de retarder son rétablissement, et de blesser sa délicatesse.

— Le pays, dit-elle à Salvador, quand elle eut repris quelques forces, est inhabité à douze milles a la ronde, et personne ne vient dans ces lieux; je n'ai presque rien à vous dire sur mon propre compte; la veille de mon arrivée ici, on me mit un bandeau sur les yeux, qu'on ne m'ôta que dans ma prison, d'où je ne suis pas sortie depuis. En vain, j'ai cent fois conjuré mon gardien de me dire où j'étois, pourquoi, et par l'ordre de qui j'étois emprisonnée, il a toujours résisté à mes prières, de manière que je ne sais pas même dans quelle contrée je suis. Enlevée de

mon couvent, j'ignore par qui, on me fit faire un assez grand trajet par terre ; ensuite, mise à bord d'un vaisseau sur lequel je passai deux jours et une nuit, en abordant, on me fit monter dans une voiture, d'où je ne sortis qu'une seule fois pour entrer dans la maison où l'on m'enferma pour me bander les yeux : je suppose qu'alors ma femme-de-chambre m'abandonna, puisque je n'ai plus entendu sa voix depuis mon arrivée ici, et que je n'ai jamais vu que l'homme qui, quoique préposé à ma garde, m'a toujours traitée avec beaucoup d'égards et d'humanité, et dont la maladie m'inquiète beaucoup.

— Ce récit, quoique court, ne fut fait qu'à trois reprises, tant étoit grande encore la foiblesse de l'aimable lady, malgré trois jours de soins soutenus de la part de Salvador.

— La malade étoit fatiguée; son libé-

rateur la quitta pour s'occuper des moyens d'inhumer le décédé. L'humanité vouloit qu'il lui rendît les derniers devoirs; mais ses forces ne lui suffisoient pas pour porter seul un aussi pesant fardeau, au lieu de la sépulture : il fallut donc se résoudre à aller chercher un cercueil et quelqu'un qui fut assez obligeant pour l'aider dans cette pénible fonction. — Une fois déterminé à cette démarche, Salvador sentit une peine indicible à laisser sa chère malade seule, dans un état de santé encore très-incertain. Mettre entre elle et lui une distance de douze milles, c'étoit l'exposer à mille dangers ; c'étoit courir les risques de la perdre. — Une lutte pénible s'éleva dans son cœur. — La tendresse plaidoit vivement en faveur de la convalescente ; la nature lui parloit fortement pour le mort, et la nature l'emporta. Après

avoir mis à portée de la prisonnière, tout ce dont elle pouvoit avoir besoin jusqu'à son retour, il s'achemina, avec Hylax, vers la maison des bons paysans qui l'avoient hébergé pendant son séjour dans la forêt.

L'ame de Salvador étoit aussi forte que pure. — Ses réflexions, pendant la route, le ramenèrent sur les moyens que la providence avoit employés, pour sauver une jeune et douce créature, dont il se trouvoit le libérateur par une espèce de miracle; son imagination prit un sublime essor vers la divinité, et il chanta tout haut ses louanges. — Il étoit encore dans une sorte d'extase religieuse, lorsqu'il arriva à son ancienne demeure. Les habitans du hameau avoient pour lui la plus tendre amitié, et sa disparution les avoit consternés. — Dieu soit loué, dit la bonne femme, en l'appercevant; Dieu soit loué de votre

heureux retour ! Nous tremblions qu'il ne vous fût arrivé quelque malheur ; nous désespérions de vous revoir. — Salvador sourit, prit la main de la bonne vieille, et la serrant affectueusement, la remercia de sa bonté. — Mais, quoi ! lui dit-elle, vous suez, votre main tremble, vous paroissez mal à l'aise ; vous n'avez peut-être pas mangé, depuis que vous nous avez quittés..... Allons, asseyez-vous : je vais vous chercher une chemise blanche et quelque nourriture. — Billy, mon enfant, vîte, de la bierre ; j'y mêlerai quelque chose de cordial pour restaurer notre bon monsieur. — Ce pauvre Hylax! comme nous le regrettions aussi ! — Tenez, buvez cela ; mangez un morceau ; ceci vous fera du bien. A présent, changez de linge pour vous rafraîchir. — Mais où donc étiez-vous allé ? — C'est ainsi que la bonne mère usoit

le peu de force que lui laissoit son grand âge, et les facultés d'une fortune modique, pour servir Salvador. — Quel dommage, bonne dame Hartly, que le sort ne vous eût pas fait naître dans l'opulence, vous auriez soulagé tous les indigens qui se seroient adressés à vous !

Salvador, rafraîchi et ranimé, rassemble toute la famille ; raconte succinctement tout ce qui lui étoit arrivé, et dit au paysan et à ses enfans, qu'il comptoit sur eux pour enterrer le défunt. Les Hartly furent saisis d'étonnement, en entendant parler de la dame enfermée dans le château, dont Salvador avoit si heureusement trouvé le chemin. La vieillesse, toujours un peu bavarde, se donna carrière : Hartly et sa femme voulurent, à l'envi, apprendre à Salvador, tout ce qu'ils savoient de cette aventure. En pareille occasion, les femmes

l'emportent assez généralement, et la dame Hartly conta longuement à Salvador tout ce qui concernoit la famille de lord Belfort, dont l'ayeul avoit eu, pour cocher, son grand-père à elle. — C'étoit un bien digne lord, dit-elle; mais son petit-fils, n'en déplaise à monseigneur, est un vrai libertin qui renferme des femmes dans cette forêt, et qui a fait passer milady son épouse pour folle, quoiqu'elle n'ait jamais perdu la raison; cependant, je n'ai jamais entendu dire qu'il mît le monde en prison, quoique cela soit assez vraisemblable. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en faisant le chemin qui conduit au château par le grand taillis, l'ouvrier ne pratiqua dans la haie qu'une seule ouverture qui n'étoit connue que de lui, de milord et de M. Munday, que monseigneur dit être mort depuis peu; et que tous ceux qui en enten-

dirent parler alors, dirent que milord faisoit construire une prison pour y renfermer des fous, ce qui prouve clairement que cette demeure n'est autre chose qu'une prison.

Salvador apprit ensuite que milord, qui existoit encore, n'étoit jamais venu au château; que M. Munday étoit son domestique de confiance; qu'il avoit habité l'enclos, avec sa femme, pendant près de 40 ans; que tous ceux qui les avoient connus, en disoient du bien; mais qu'ils n'avoient jamais voulu laisser entrer personne dans l'intérieur du taillis, sous prétexte que tels étoient les ordres de leur maître, qui les renverroit, s'ils y contrevenoient; que le lord étant très-riche et très-puissant, on n'osoit en parler qu'avec circonspection. — Après avoir recueilli ce peu de renseignemens, Salvador proposa au vieux Hartly

et à son fils de venir l'aider à inhumer M. Munday, et à ramener au hameau la jeune dame, si elle recouvroit assez de force pour soutenir le voyage, ce qui étoit très-incertain, attendu le délabrement de sa santé. Le plus jeune des enfans de Hartly resta donc à la maison pour avoir soin de sa mère et garder les troupeaux, tandis que son père, son frère et Salvador partirent à cheval et arrivèrent, à minuit, au château.

Il seroit difficile de peindre la joie qu'eut Salvador, de trouver sa jeune amie encore vivante, et, en apparence, plus forte que lorsqu'il l'avoit quittée. Elle s'informa de l'état de M. Munday, sur le compte de qui elle avoit été très-inquiète pendant l'absence de Salvador. Celui-ci fit une réponse évasive, en faisant tomber naturellement la conversation sur un autre objet; mais elle renouvella ses

informations quelques heures après; et Salvador fut forcé de lui dire que M. Munday étoit à l'extrémité; qu'il avoit amené un vieux paysan et son fils pour l'assister, mais que le malade n'avoit que très-peu d'instans à vivre. — Elle parut si affectée de cette nouvelle, que Salvador fut fâché de lui en avoir tant dit. — Pauvre vieillard, s'écria-t-elle, vous aviez tant de bonté pour moi! La nécessité vous avoit sans doute forcé de m'emprisonner, et, dans cette supposition, je dois moins accuser votre cœur que les circonstances. – Puis, s'adressant à Salvador, qu'elle croyoit avoir le droit de la tirer de la prison et de changer son sort, dès qu'elle seroit rétablie, elle lui demanda le motif de l'intérêt qu'il prenoit à elle et à M. Munday, ajoutant qu'elle seroit bientôt en état de le suivre.

Salvador lui répondit que le hasard

avoit tout fait, et lui raconta tout ce que le lecteur sait déja : elle en fut singulièrement étonnée ; elle remercia Salvador en termes simples, mais expressifs ; elle l'appella son libérateur, et lui donna, pour toujours, les doux noms de père et de tuteur. — J'aurai en vous, lui dit-elle, la confiance la plus entière, et je ne me conduirai que d'après vos avis : je ne puis, ni vous apprendre qui je suis, ni solliciter votre pitié par le récit de mes malheurs ; mais mon sexe, mon âge, et ma triste situation me gagneront votre amitié. Votre humanité, le respect que vous m'avez témoigné, et les soins que vous avez pris de ce pauvre M. Munday, m'ont donné de vous l'opinion la plus avantageuse, et je crois ne pas me bercer d'un vain espoir, en comptant sur votre protection pour me tirer de l'horrible captivité dans laquelle je gémis depuis

deux ans, sans en connoître le motif, et sans qu'aucune distraction ait abrégé la mortelle longueur des heures que j'ai passées dans cette odieuse demeure, depuis que l'on m'a arrachée du couvent. C'est là que j'ai passé mon enfance, et j'y avois des amis si chers à mon cœur, que je regarde ces instans-là comme les plus heureux qui se soient écoulés depuis que je me connois. J'ignore les motifs et les auteurs de mon emprisonnement : objet de la plus injuste persécution, je crois entrevoir, malgré l'obscurité dont mon sort semble enveloppé, qu'il ne sera qu'un tissu de misères et d'infortunes ; mais, pleine de confiance en la providence, je m'abstiendrai de toute réflexion sinistre. — Je bénis le ciel de vous avoir miraculeusement envoyé à mon secours, pour me délivrer d'une mort certaine, et de vous avoir inspiré la

conduite sage et vertueuse qui me rassure parfaitement. — Elle cessa de parler, et les regards timides qu'elle jetta sur Salvador, sembloient implorer la continuation de ses bons procédés. Salvador lui fit prendre du lait frais qu'elle préféroit à tous les alimens possibles, et lorsqu'elle eut repris quelques forces, il lui réitéra l'assurance de son respect, et de sa disposition à lui rendre tous les services dont elle le jugeroit capable. Après l'avoir ainsi tranquillisée, il la fit mettre sur le lit qu'on avoit préparé pour elle, et la quitta pour lui laisser prendre du repos, se proposant de lui faire un peu respirer le grand air; bien persuadé que c'étoit le seul moyen de remédier au délabrement de ses forces, résultat de son long emprisonnement. Il s'occupa donc des moyens de la faire venir, chaque jour, sur la terrasse, et de lui faire faire,

par degrés, autant d'exercice qu'elle pourroit en supporter. — Le vieux Hartly avoit tout préparé pour les funérailles du lendemain, et son fils, ayant parcouru tout le château et ses dépendances, l'avoit trouvé fourni de toutes sortes de grains, et d'un moulin à bras : des champs en rapport, des vaches, des troupeaux, quelques cochons, et un poulailler bien peuplé, attestoient qu'on avoit pourvu à la subsistance des habitans du château. — Un petit jardin, bien entretenu, fut d'un grand secours dans la circonstance; l'usage des fruits et des légumes fut si salutaire à la malade, qu'elle arriva rapidement à sa convalescence.

CHAPITRE III.

L'aurore éclairoit déja la chambre de Mariéna ; elle dormoit encore avec le calme de l'innocence, quand Salvador entra pour l'engager à sortir ; elle s'éveilla et lui tendit la main avec un air de confiance, qui laissa voir à découvert toute la pureté et la candeur de son ame. — Le feu du plaisir vint colorer les joues pâles de Salvador, et la joie remplaça, pour un instant, les angoisses de son cœur. — Si je puis vous être de quelqu'utilité, dit-il à Mariéna, comptez sur moi ; dussé-je y perdre la vie, je ne balancerai pas. — Le cœur de Mariéna étoit trop noble, pour être accessible à la crainte, et elle avoit bien jugé Salvador ; elle eût été moins pure, et lui moins vertueux, qu'elle auroit été

tranquille, par la raison même qu'elle étoit en son pouvoir. — Le repos et un exercice modéré accélérèrent le rétablissement de Mariéna, et Salvador se disposa à la faire sortir du château; il ne savoit pas précisément où il pourroit la conduire; mais il ne vouloit pas la laisser plus long-tems dans un lieu où son impitoyable tyran pourroit la renfermer une seconde fois.

Placée sur un petit cheval, doux et tranquille, que les Hartly s'étoient procuré, Mariéna, ayant Salvador à côté d'elle, quitta l'horrible demeure, où l'avoit relégué un pouvoir arbitraire : elle leva les yeux au ciel, et sembla savourer, à longs traits, le bonheur de se trouver libre : ranimée par la douceur d'une belle matinée, son ame s'éleva vers la voûte céleste; elle adressa à Dieu ses prières et ses actions de grâces; ensuite,

prenant la main de Salvador : — recevez, lui dit-elle, mes remercîmens; mon ame est trop pleine, pour exprimer toute ma gratitude ; je vous dois la vie, la liberté. — Elle lui serra la main et versa un torrent de larmes. — Enfin, dit-elle, me voilà soulagée ; le fardeau de la reconnoissance m'accabloit.... je n'étois plus en état de la contenir dans mon cœur.

La caravane arriva au hameau du bon Hartly, où Salvador avoit résolu de passer un mois, pour donner à Mariéna le tems de se rétablir parfaitement, et de se choisir un azyle, car il ne l'avoit pas consultée sur ses intentions pour l'avenir. Il mit tous ses soins à la distraire, pour l'empêcher de s'appesantir sur les infortunes passées; ce qui auroit retardé les progrès de sa santé. — Se regardant comme le tuteur de Mariéna,

Salvador s'applaudit de s'être muni, en quittant la ville, d'une somme assez forte, pour être en état de pourvoir aux besoins de sa pupille, que ses vertus et sa douceur lui rendoient chaque jour plus chère. Elle joignoit à beaucoup d'instruction, une gaîté singulière, un esprit fin, et quelquefois malin, qui le charmoient. Le son de sa voix, quand elle parloit, flattoit agréablement l'oreille, et, quand elle chantoit, il étoit impossible de résister au charme de ses accens. — Salvador ne put y tenir. La première fois qu'il l'entendit, ses pleurs coulèrent en abondance; il s'échappa et laissa Mariéna confondue de ce procédé, dont elle demanda le motif à la vieille Hartly.

—Hélas! répondit-elle, monseigneur a quelque chagrin: avant votre arrivée ici, il pleuroit continuellement, et se mettoit quelquefois dans un état

difficile à peindre; il est à présent un peu plus tranquille; mais je crois que mon mari avoit raison, quand il disoit que ce brave jeune homme avoit été malheureux en amour; car il ne mangeoit, ni ne buvoit, et j'ai entendu dire que c'étoit la maladie de ceux qui sont amoureux. Au reste, il faut être bien méchant pour avoir fait le malheur de monseigneur, qui est le plus doux et le plus respectable gentilhomme que je connoisse. Tenez, miss, quand il s'absentoit pour trois ou quatre jours, je pleurois, comme si c'eût été un de mes enfans, et, quand il nous quittera tout-à-fait (ici les larmes ruisselèrent sur les joues sillonnées de la bonne vieille), je suis sûre que je mourrai de douleur. Je gagerois qu'il est à présent à se lamenter sur le gazon, et... — Mariéna interrompit la bonne vieille, dont chaque parole lui perçoit le cœur,

et, quand Salvador rentra, elle avoit un air de tristesse qui le frappa. Il lui demanda affectueusement la cause du chagrin qu'elle sembloit éprouver. — Vous êtes malheureux, lui répondit-elle, les larmes aux yeux, et les joues couvertes du plus vif incarnat. — Hélas! oui, douce et sensible Mariéna; vous voyez, en moi, le plus infortuné des hommes. — Salvador se tut, et tomba, malgré la présence de Mariéna, dans une profonde rêverie. — Elle respecta sa douleur, et, lorsqu'elle vit son front s'éclaircir, elle employa son éloquence naturelle à le consoler, à charmer ses ennuis; elle mit dans ses accens tant de tendresse et de sentiment, qu'elle renouvella tous ses chagrins : un torrent de pleurs vint encore soulager son cœur, et il la quitta pour calmer l'émotion dont elle venoit d'être la cause. Dès cet instant, Mariéna devint triste

et mélancolique. Elle desiroit ardemment connoître la source des chagrins d'un homme qu'elle regardoit comme le sanctuaire de toutes les qualités estimables; mais elle étoit trop délicate pour chercher à pénétrer un secret qu'il jugeoit à propos de lui cacher: elle se contentoit donc de gémir en silence, et sa tranquillité dépendant d'un éclaircissement qu'elle ne pouvoit se procurer, son extérieur se sentit bientôt de l'agitation continuelle de son ame. L'amour s'étoit glissé dans le cœur de Mariéna, et le malheureux Salvador en étoit l'objet. Habituée à analyser ses moindres sensations; convaincue que ses peines étoient la source de ses plus grands plaisirs, elle sentoit qu'elle éprouvoit quelque chose qu'elle ne pouvoit définir. Elle eût été plus heureuse, si Salvador l'eût été lui-même; — mais alors elle l'eût

aimé moins tendrement, et sa félicité étoit en proportion de sa tendresse. Sensible jusqu'à l'excès, la mélancolie ajoutoit encore à cette affection de son ame, et augmentoit le charme secret qu'elle trouvoit dans l'accroissement de ses peines. La nuit vint au milieu de l'examen que Mariéna faisoit de l'état de son cœur; elle la passa toute entière à s'occuper de son bien-aimé, et se levant avec l'aurore, elle monta sur une petite colline qui abritoit l'humble demeure de Hartly. Salvador les bras croisés, en descendoit à pas lents, et revenoit à la chaumière. Mariéna tressaillit à sa vue; mais, se remettant aussitôt, elle l'aborda avec cet air gracieux qui caractérisoit tous ses mouvemens. — Vous vous levez de bien bonne heure, lui dit-elle avec un sourire plein de douceur. — C'est mon habitude, répondit Salvador,

et c'est pour m'égarer sans être vu, pour jouir seul de la fraîcheur du matin, pour réfléchir à mes chagrins ; tels sont les privilèges des infortunés, tels sont les miens, dit-il, en poussant un profond soupir. — Un silence de quelques minutes s'établit entre ces deux êtres, si intéressans l'un pour l'autre, et il n'est pas d'expression qui puisse rendre ce qui se passoit dans leurs ames : le cœur de Salvador étoit plein de ses propres infortunes ; celui de Mariéna n'étoit occupé que de celles de Salvador. — Pardonnez-moi, Mariéna, dit-il, en rompant le silence ; dégoûté de la société par les désagrémens que j'y ai essuyés, la solitude est devenue un besoin pour moi ; elle seule convient à mon imagination troublée. — L'intention de Mariéna n'étoit pas de jetter un regard indiscret sur les peines de Salvador, et, quoique le

hasard seul les eût rassemblés, elle se proposa d'être plus circonspecte à l'avenir. — Un peu remis de son trouble, il engagea Mariéna à se promener autour de l'habitation, et lui proposa de quitter la maison de Hartly, pour une retraite plus sûre, lui promettant de l'accompagner partout où elle voudroit aller. Mariéna, sans parens, sans fortune, sans autre connoissance que celle de l'abbesse de...... donnoit la préférence à son couvent; mais il étoit à craindre que le pouvoir qui l'en avoit arrachée, ne l'en arrachât encore, pour la renfermer une seconde fois.... Elle estimoit assez Salvador, pour le regarder comme un ami fidèle; elle comptoit avec raison sur son attachement pour elle, tant qu'il existeroit, et cette conviction la rassuroit jusqu'à un certain point. — Salvador lui faisoit remarquer les scènes enchanteresses de la

nature, et gémissoit, au fond du cœur, de la déplorable situation où se trouvoient réduites la beauté et la vertu. Cependant, empressé de la mettre à l'abri des persécutions, il la sollicita de se décider entre deux couvens qu'il lui nomma, et qu'il regardoit comme l'asyle le plus sûr; l'un étoit situé dans les Pays-Bas français, et l'autre en Allemagne; tous deux étoient composés de dames issues des premières familles du pays : il étoit parfaitement lié avec deux religieuses du couvent français, dont l'amitié pouvoit être très-avantageuse pour Mariéna; mais il donnoit la préférence au couvent allemand, parce qu'il présentoit plus de sûreté contre ses ennemis.

Tout étoit prêt pour le départ, et la famille des bons Hartly se désoloit. Edward, le plus jeune des enfans, ne put se résoudre à se séparer

de Salvador. — Emmenez-moi avec vous, dit-il, les larmes aux yeux; je vous servirai gratuitement; emmenez-moi. — La prière étoit simple, mais elle partoit du cœur; elle plut à Salvador. Edward étoit un excellent garçon; simple, sans ruse, étranger à toute imposture, il seroit mort pour Salvador; il lui promit fidélité, et pouvoit se dispenser de le faire; Salvador le connoissoit parfaitement, et savoit que le jeune homme n'exagéroit rien. — Ils partirent, et le hameau fut dans la consternation. Hylax s'en éloignoit avec regret; il revint sur ses pas; jetta un regard sur les bons Hartly; la vieille mère fondoit en larmes, il la fixa un instant, et courut rejoindre son maître.

Nos voyageurs firent plusieurs milles sans proférer une parole. Edward, heureux, de suivre son bien-aimé maître, s'occupoit silencieuse-

ment de le servir, et, toujours attentif à ses moindres besoins, sembloit avoir oublié qu'il savoit et pouvoit parler. Salvador et Mariéna, doués tous les deux de la plus exquise sensibilité, ne pouvoient distraire leurs idées de la scène attendrissante à laquelle leur départ avoit donné lieu; et, lorsque la conversation eut repris son cours, elle roula, pendant plusieurs jours, sur cet objet intéressant, qui leur rappeloit l'attachement flatteur qu'ils avoient inspiré aux bons paysans du hameau de Hartly. Mariéna parloit habituellement français, quoiqu'elle comprît parfaitement la langue anglaise; elle réunissoit, au plus haut degré de perfection, toutes les qualités qui distinguent si éminemment ces deux nations voisines, de tous les autres peuples de l'Europe. Sa conversation étoit vive et soutenue, son raisonnement juste et solide; elle ne

devoit rien à l'art; tout, chez elle étoit simple, naturel, attachant; de sorte qu'elle réussissoit généralement à plaire, soit qu'elle traitât un sujet gaî et plaisant, soit qu'elle discutât une matière sérieuse.

Salvador, se croyant à l'abri de toute poursuite, et entraîné par le charme qu'il goûtoit dans ses entretiens avec elle, avoit retardé la marche; mais, réfléchissant que Mariéna ne connoissoit pas ses ennemis, il crut prudent de hâter le pas, d'éviter les grandes villes, les routes trop fréquentées, les auberges en vogue, et eut soin sur-tout de faire le moins d'étalage possible, jusqu'à ce qu'ils fussent hors de toute atteinte.

Le changement de scènes, la variété des objets, et la beauté des jours sembloient avoir rendu un peu de calme à l'ame de Salvador; quelques rayons de joie, venoient, par

intervalles, briller sur sa figure presque toujours sérieuse; en un mot, il étoit, à tout prendre, beaucoup moins triste, que lors de sa résidence dans la forêt. L'œil pénétrant de Mariéna s'apperçut de ce changement heureux dans son ami, et pleine de reconnoissance envers la divinité, elle l'en remercia, par une prière fervente. — Après avoir fait un trajet assez considérable par terre, à cause des détours que leur sûreté les avoit forcés de prendre, ils s'embarquèrent sur un vaisseau qui faisoit voile pour Embden, dans la Frise-Lande orientale. Leur traversée fut heureuse, et n'eut de remarquable que quelques alternatives de calme et d'agitation, qui se manifestoient, de tems à autre, sur la figure de Salvador, selon qu'il étoit plus ou moins affecté par le souvenir de ses infortunes. Le vaisseau parvint, sans accident, à sa destina-

tion; nos voyageurs prirent terre, et continuèrent leur route par le comté d'Oldembourg. L'air de la mer et ses exhalaisons salines avoient un peu altéré la santé de Mariéna; la température de la terre la rétablit sous peu de jours, et son indisposition ne mit aucun retard dans leur voyage. Le couvent qui en étoit le terme, et où elle devoit fixer son séjour, n'étoit qu'à peu de distance de la rivière Hase; mais il fallut faire un assez grand circuit, pour ne pas traverser la ville d'Elmenhorst qui se trouvoit précisément sur la route, et où Salvador ne voulut point passer, parce qu'il ne se sentoit point encore assez tranquille pour supporter le fracas des grandes cités.

Mariéna étoit au comble de ses vœux; elle jouissoit de la société de Salvador, et le plaisir quelle y trouvoit, lui tenoit amplement lieu de

toutes les jouissances factices que le monde auroit pu lui procurer. Cependant, l'idée d'une prochaine séparation, venoit quelquefois troubler son bonheur, et remplissoit son ame de douleur et d'amertume; mais ces nuages passagers disparoissoient bientôt; la présence de Salvador les dissipoit dans un instant, et la douce joie rentroit dans le cœur de l'aimable voyageuse: cependant, à mesure que les distances se rapprochoient, cette funeste séparation se présentoit plus souvent à son imagination, et finit par s'en emparer tout-à-fait: le sommeil l'abandonna, et s'enfuit loin de sa paupière; ses joues vermeilles comme la rose, et fraîches comme la rosée, perdirent bientôt leur éclat. Salvador remarqua cette altération, et, bien loin d'en deviner la véritable cause, il l'attribua aux fatigues d'un voyage de long cours, entrepris pré-

cipitamment, et qui, peut-être, étoit désagréable à Mariéna. Dans cette persuasion, il lui proposa de s'arrêter pour prendre quelques jours de repos. — Nous ne sommes pas pressés d'arriver, lui dit-il, pour l'engager à accepter la proposition; nous n'avons plus rien à craindre ici; et, quand il faudra nous séparer, quand je voyagerai seul, tous les lieux, tous les pays me seront égaux; une forêt en Allemagne, une forêt en Angleterre seront absolument la même chose pour Salvador. Mariéna poussa un soupir, et, profitant de cette occasion, qu'elle n'auroit peut-être plus retrouvée, elle hasarda de lui demander la cause de ses malheurs. — N'attribuez pas à une indiscrette et vaine curiosité, lui dit-elle, avec douceur, une question qui paroît vous déplaire; le motif qui me l'a dictée, part d'une source plus pure; je ne

desire connoître l'origine de vos peines, que pour les partager avec vous, et vous offrir toutes les consolations de l'amitié. — Pendant que Mariéna parloit, Salvador éprouvoit, dans son ame, une révolution extraordinaire; un tremblement universel s'empara de tout son corps; sa vue se troubla, ses yeux devinrent hagards, et la raison sembla l'avoir abandonné. Mariéna, saisie de frayeur, étoit désespérée de sa démarche; elle auroit donné le monde entier pour retenir les paroles qu'elle avoit imprudemment laissé échapper; mais il étoit trop tard, le coup étoit porté: Salvador resta dans un morne silence; Mariéna n'en fut que plus malheureuse, et vit s'évanouir pour jamais, l'espoir de connoître ce qui faisoit le malheur de son ami. Elle ne pouvoit se pardonner d'avoir rappellé à sa mémoire le souvenir affreux de son

infortune; car, en vain vouloit-il paroître avoir oublié ce qui s'étoit passé; les angoisses de son ame paroissoient sur toute sa personne, et navroient de douleur la pauvre Mariéna. — Ils continuèrent tristement leur route, et s'arrêtèrent près de la rivière Hout. — Salvador s'apperçut là, qu'avant de quitter les Hartly, il avoit oublié de se procurer un domestique; peu capable de ces soins minutieux, il n'y songea qu'en Allemagne. Edward, toujours attentif, pourvoyoit à tout, et son zèle ne se refroidissoit pas un instant; naturellement fort et robuste, il s'étoit accoutumé de bonne heure au travail, à la fatigue; il les servoit avec exactitude pendant le jour, et, quand la nuit venoit les surprendre, il veilloit sur eux, pour les préserver de tout danger. Salvador desiroit ardemment ne pas quitter Mariéna, et Mariéna

n'envisageoit qu'avec horreur le fatal moment qui devoit la séparer de lui. — Le tems étoit superbe, ils avoient trois chevaux forts et vigoureux, ils visitèrent, à petites journées, tous les environs de la rivière. Salvador aimoit beaucoup l'Allemagne, et cherchoit à inspirer le même goût à Mariéna; il y réussit sans peine; le désert le plus affreux eût été pour elle un séjour délicieux, pourvu que Salvador l'eût habité avec elle. Cependant, la raison se fit entendre: Mariéna, faisant un effort sur elle-même, et, les yeux humides de larmes, rappella à Salvador le couvent qui étoit le but de leur voyage. Il regarda Mariéna, soupira, et, le lendemain matin, la laissant aux soins d'Edward, il prit les devans pour aller l'annoncer au couvent, et lui en faciliter l'entrée. Il déposa, entre les mains de l'abbesse, une

somme pour l'usage de Mariéna, et tout étant disposé, elle fut prête à y entrer dans cinq jours.

Salvador, plus calme et plus tranquille, voulut, avant de la quitter, lui donner une satisfaction qu'elle avoit paru desirer; il se détermina à lui conter sa triste histoire. Il regardoit Mariéna comme une sœur chérie, et avoit pour elle l'affection pure et respectueuse d'un frère. Mariéna ne connut bien tout l'excès de son amour pour lui, qu'au moment où il la quitta pour aller l'annoncer. Elle souffrit des tourmens inouis pendant les deux jours de son absence; lorsqu'elle le revit, sa joie manqua lui être funeste, et, sur le point de s'en séparer, elle craignit d'en perdre la raison.

Le moment fatal approchoit. Salvador, assis à côté de Mariéna, les bras croisés, les yeux fixés sur la terre,

étoit absorbé par les plus tristes réflexions. Mariéna, pâle et tremblante, toujours aiguillonnée par l'envie d'apprendre les circonstances d'une vie qui l'intéressoit si vivement, mais craignant de réveiller une seconde fois des chagrins trop amers, résistoit de toutes ses forces à ses desirs, et s'abstint de toute question indiscrette. — Il y avoit près d'une heure qu'ils étoient dans cette pénible situation, lorsque Salvador rompit le silence et raconta ainsi son histoire.

HISTOIRE DE SALVADOR.

Je suis né à Berlin, d'une famille noble et puissante, qui porte le nom de Leichenstein. Ma conduite et mes actions furent toujours dignes du sang qui coule dans mes veines, et, cependant, il ne m'est plus permis de

revoir ma famille. — Il se tut pendant quelques instans. — Ma pauvre, ma respectable mère! s'écria-t-il; oh! comment vous dépeindre ce modèle de toutes les perfections! Comme je l'aimois! ah! lorsque cette femme angélique quitta le séjour des vivans, pourquoi l'infortuné Salvador ne la suivit-il pas au tombeau? — Isabelle de Montbelliard, ma digne mère, fut élevée dans le couvent où vous allez entrer, ma chère Mariéna; son éducation étoit achevée, et elle devoit le quitter, un an après, pour paroître dans le monde, lorsqu'une famille anglaise vint visiter le monastère, et y laissa une fille unique, à-peu-près du même âge qu'Isabelle. Une singulière conformité de goûts et de sentimens les attira l'une à l'autre, et fit naître entr'elles, une amitié qui ne finit qu'avec leur existence. L'époque du départ de ma mère approchoit,

et quand elles furent sur le point de se séparer, elles furent si vivement affligées, que lady Julia écrivit à son père, le lord L..... alors résidant à Vienne, pour obtenir la permission d'aller passer quelque tems à Berlin avec son amie. Le lord accorda la permission demandée, et nos jeunes amies, heureuses de ne pas se quitter, se mirent joyeusement en route pour Berlin. Isabelle de Montbelliard, rayonnante de grâces et de beauté, fit son entrée dans la société. Le baron de Leichenstein ne put la voir sans en devenir amoureux, il la demanda en mariage, l'obtint, et le malheureux Salvador fut l'unique fruit de cette alliance. Ma mère desiroit vivement voir lady Julia mariée à Berlin, et son desir fut satisfait; le comte Rindaw, noble russe, conçut le plus tendre amour pour cette aimable anglaise, qui bientôt le paya de retour;

le lord L. . . . et son épouse arrivèrent à Berlin, et le mariage fut célébré quelques jours après. Cette union resserra plus étroitement les liens de l'amitié qui existoit déja entre le comte et le baron, et dès-lors, la félicité d'une des deux familles dépendit absolument du bonheur de l'autre. La comtesse mourut, trois ans après son mariage, en donnant le jour à une fille : je n'étois encore que dans ma quatrième année; mais le chagrin que cet événement répandit sur toute la maison de mon père, fit, sur mon jeune cœur, une impression qui ne s'effacera jamais : je me rappelle parfaitement que tout ce qui m'environnoit, étoit en proie à la tristesse, et portoit le deuil. Le comte ne survécut à sa femme que deux ans, et, en mourant, recommanda aux bontés de ma mère, sa jeune orpheline Julie. C'est à cette fille aimable, c'est à cet

ange de beauté, à ce monstre de perfidie que Salvador doit toutes ses infortunes. — Mariéna soupira douloureusement. — Mon père voulut que je fusse élevé sous ses yeux; il me donna un gouverneur, et tous les maîtres nécessaires à mon éducation. J'apprenois avec beaucoup de facilité, et mon père paroissoit aussi content de mes progrès que mes instituteurs eux-mêmes. Cependant Julie croissoit en beauté, et ses grâces enfantines étoient au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Jamais la moindre dispute ne s'éleva entre nous. Je l'aimai sans doute dès le premier instant que je la vis; car je n'étois heureux qu'auprès d'elle, et, lorsque je la quittois, pour recevoir les leçons de mes maîtres, je les prenois avec tant d'attention, pour en abréger la durée, et retourner près de ma petite sœur, que rarement étoit-on obligé de

me les répéter deux fois. Le lord L... et son épouse étoient morts, et leur intéressante Julie, restoit sous la dépendance et la protection immédiate de ma mère, qui la chérissoit aussi tendrement que moi-même. Mon amour naissant n'avoit point échappé à sa pénétration ; mais, bien loin d'y mettre obstacle, elle l'encourageoit, et je me trouvois parfaitement heureux.

Dix-sept années s'étoient écoulées dans cet état d'enchantement continuel, sans que ma félicité eût souffert une minute d'altération; mais mon bonheur n'étoit qu'un rêve, et le réveil, en dissipant l'illusion, me porta le coup de la mort. — Je n'avois encore connu, ni peines, ni chagrins; mes jours passoient rapidement, au milieu d'un tourbillon perpétuel de fêtes et de plaisirs; l'avenir le plus flatteur s'ouvroit devant moi; mais, en peu de tems, je fus convaincu

que je m'étois bercé d'espérances trompeuses. La santé de ma mère se dérangea; peu-à-peu, son incommodité devint une maladie sérieuse; ma tendresse pour elle, ma reconnoissance pour ses bontés me firent craindre de la perdre, et malheureusement ma crainte étoit bien fondée; bientôt elle déclina sensiblement, et un sombre désespoir s'empara de mon ame. En vain Julie elle-même employa tous les moyens qu'elle crut pouvoir me rassurer, mon cœur étoit fermé à toutes les consolations. Immobile au chevet de cette chère malade, témoin des progrès rapides de son mal, je voyois le trépas s'avancer pour m'enlever cette mère incomparable. O Mariéna! il est encore présent à ma mémoire; l'instant affreux où l'impitoyable mort appesantit sur elle sa main de fer: elle jeta sur moi un regard de bonté, et ferma pour

jamais les yeux à la lumière. Il n'est pas de termes, pas d'expressions capables de peindre les angoisses dont mon cœur fut déchiré... — Les sanglots lui coupèrent la parole, et les larmes abondantes qu'il versa, attestoient que cette perte étoit toujours dans son cœur : Mariéna, attendrie, pleura aussi, et ses larmes sympatiques furent un baume salutaire pour le cœur ulcéré de Salvador. — Désespéré de la perte à jamais irréparable que je venois de faire, révolté de l'espèce d'insensibilité avec laquelle mon père en parloit, je sentis ma raison s'aliéner, et je tombai dans une telle stupidité, que Julie elle-même ne se présentoit plus à mon imagination. Cet état de foiblesse et d'imbécillité dura plusieurs semaines, et je ne recouvrai que lentement l'usage de mes facultés intellectuelles.

Lorsque je fus totalement remis de

cette espèce de maladie morale, je questionnai mes domestiques sur la santé de mon père, et j'appris qu'il se portoit aussi bien qu'on pouvoit le desirer. Julie avoit pour lui les attentions les plus délicates; je lui sus bon gré des soins affectueux qu'elle rendoit au seul parent qui me restât. Dès ce moment, je commençai à prendre quelqu'exercice. Julie me fit une visite; sa vue fut pour moi un coup de foudre; elle rouvrit des plaies encore saignantes: cependant, elle mit en usage tout ce qu'elle jugea capable de relever mon courage abattu, et, grâces à sa persévérance, mon esprit devint plus calme, et mes douleurs plus supportables. Mon père proposa un voyage en Angleterre, sous prétexte que le changement de climat et de lieu me feroit du bien. — Eh quoi! m'écriai-je, vous abandonneriez déja le tombeau de ma

mère ? — Il fronça le sourcil, me fixa d'un air courroucé et se retira sans répondre. Julie craiguit que je ne l'eusse offensé ; je le suivis ; je me jettai à ses pieds que j'arrosai de mes larmes ; mais il ne parut pas satisfait, et ne me pardonna qu'à demi. Le voyage projetté fut suspendu, et nous restâmes à Berlin jusqu'à l'expiration du deuil. —L'intimité qui avoit existé entre ma famille et celle du défunt, l'amitié qui avoit lié ma mère avec la comtesse, lui avoit fait desirer de me voir uni à Julie, et le matin même du jour où j'eus la douleur de la perdre, elle avoit mis ma main dans la main de celle qu'elle me destinoit pour épouse. Je rappellai cette circonstance à mon père, et le priai de nous marier, avant de partir pour l'Angleterre. Ma demande le fit pâlir, et craignant de lui avoir causé du chagrin, je lui pris la main que je

pressai contre mes lèvres. — Faites-en la proposition à Julie, me répondit-il; si elle y consent, j'y souscrirai moi-même de bon cœur. — Je courus auprès de Julie, je lui racontai ce qui venoit de se passer; mais elle refusa de m'accorder sitôt sa main : j'employai toutes les ressources de mon éloquence, pour la déterminer; elle me témoigna toute sa tendresse, et persista dans sa cruelle résolution. En sortant de chez elle, je trouvai le valet-de-chambre de mon père, qui venoit, de sa part, me prévenir qu'il m'attendoit dans son cabinet. Trompé dans mes espérances, et chagrin du mauvais succès de mes prières auprès de Julie, je me traînai, pour ainsi dire, au lieu où j'étois attendu. Mon père tenant une lettre à la main, — je vous félicite, me dit-il, en me voyant, sur la fortune brillante dont vous venez d'hériter; votre oncle est

mort, et vous a légué le château de Montbelliard, toutes ses dépendances, et d'immenses propriétés : il est de toute nécessité, ajouta-t-il, que vous vous y rendiez personnellement, pour vous mettre en possession. J'emmenerai Julie à Paris, où nous attendrons que vous ayez terminé vos affaires; vous viendrez nous y joindre, nous passerons en Angleterre, et j'espère que vous trouverez bientôt Julie plus disposée à se rendre à vos vœux : ne croyez pas, cependant, que je désapprouve son refus momentané; elle est vraiment trop jeune pour devenir votre femme ; retardez votre mariage d'une année, elle en connoîtra mieux les devoirs d'épouse et de mère. — Il fallut céder, quoique ces motifs ne m'eussent pas convaincu. Les préparatifs de mon voyage furent faits dans vingt-quatre heures; je me disposai à partir, et me rendis chez

Julie pour prendre ses ordres. — Oh ! Mariéna ! quelle séparation ! quels tristes adieux ! Julie en fut si affectée, que je tremblai pour ses jours. — Nous ne nous sommes jamais quittés, mon cher Salvador, me dit-elle en sanglottant ; pourrai-je vivre et te savoir loin de moi ? — Elle pencha sa tête sur mon sein ; mon père en parut mécontent, m'arracha d'auprès d'elle, et m'entraîna, plus mort que vif, à l'endroit où m'attendoit ma voiture. J'y montai machinalement, n'ayant pas même la force de réfléchir. Je restai quelques heures dans une espèce d'anéantissement : le mouvement rapide de la voiture me rendit enfin la connoissance, et la douleur eut son tour. Je me représentois ma bien-aimée Julie, se désolant de mon absence, soupirant après le moment fortuné qui nous réuniroit, et le tableau de sa situation présente, que

mon amour retraçoit sans cesse à mon imagination, me faisoit éprouver des angoisses inexprimables. J'arrivai au château de Montbelliard, après un long et fastidieux voyage, pendant lequel l'idée de mon amante ne m'avoit pas quitté un instant. C'est-là que je connus toute la violence de mon amour, c'est-là que je sentis, pour la première fois, combien elle étoit nécessaire à mon repos. Pressé de me réunir à tout ce qui m'attachoit à la vie, mon père et ma maîtresse, je mis tant de célérité à terminer mes affaires, que j'arrivai à Paris huit jours avant eux. Combien l'impatience me causa de tourmens pendant cet intervalle! Vingt fois, je fus sur le point de retourner à Berlin, vingt fois, j'abandonnai ce projet, dans la crainte de ne pas les rencontrer. Enfin, ils arrivèrent; j'eus le suprême bonheur de presser la main de

mon adorable Julie contre mon cœur, et j'oubliai, dans un instant, toutes mes peines et mes ennuis. — Des affaires relatives à vos intérêts, me dit, mon père, m'ont retenu à Berlin une semaine entière; j'ai envoyé à Montbelliard, pour veiller au château, une personne du choix de laquelle vous serez satisfait, et qui vous rendra un compte exact et fidèle de vos revenus : elle étoit l'amie de votre mère, quoiqu'elle fût peu aisée, et Julie elle-même en fait le plus grand cas. — C'est la bonne Lindorn, m'écriai-je! — Précisément, me dit mon père, et vous conviendrez sans doute que je ne pouvois mieux m'adresser. — Je le remerciai vivement de cet arrangement; il me plaisoit beaucoup, et je fus sensible à cette marque d'attention pour mes intérêts.

Nous restâmes deux mois à Paris, jouissant de tous les plaisirs, de tous

les agrémens que l'on trouve dans cette superbe ville. Julie s'attiroit tous les hommages ; brillante de jeunesse et de grâces, elle ne pouvoit se montrer sans exciter l'admiration, mais paroissoit y être indifférente, et n'exister que pour mon père et pour moi. Nous quittâmes la France. A notre arrivée à Douvres, mon père proposa de faire le tour de l'Angleterre, avant de fixer notre résidence à Londres, où nous devions passer l'hiver. Cette proposition plut extrêmement à Julie, et me fit le plus grand plaisir. Dès le lendemain, nous nous mîmes en route, et nous visitâmes tout ce qui étoit digne de l'attention des curieux. La conduite de mon père, à mon égard, avoit toujours été froide et réservée ; je voyois avec peine, que, depuis la mort de ma mère, cette indifférence étoit encore augmentée ; quelquefois, il me traitoit avec dureté, et me don-

noit même des preuves d'aversion. Ces procédés trop répétés de sa part, me causoient du chagrin ; j'en parlai plusieurs fois à Julie ; mais elle voulut me persuader que tout cela n'existoit que dans mon imagination ; pour m'en convaincre, elle me dit que mon père étoit extrêmement aimable, et que je serois un mari détestable, si je me livrois à mon humeur noire et mélancolique. — Avec un caractère tel que le vôtre, ajouta-t-elle, votre Julie elle-même n'aura que des défauts à vos yeux, et vous ferez le malheur de tous ceux qui auront, pour vous, de l'amour, ou de l'amitié. — Je sentis que des plaintes contre mon père étoient déplacées, même lorsque je les adressois à Julie ; j'avois mérité les reproches qu'elle venoit de me faire, et je la remerciois de la leçon, lorsque mon père interrompit notre conversation.

Hylax, mon fidèle Hylax, le chien favori de ma mère, n'étoit pas dans les bonnes grâces du baron; il saisissoit avec empressement toutes les occasions, pour témoigner sa haine contre ce pauvre animal. Le lendemain de notre arrivée à Londres, Hylax étoit étendu sur une chaise, faveur dont il étoit en possession depuis longtems; assis sur un sopha, à côté de Julie, je pressois sa main contre mes lèvres : mon père entra, et, nous trouvant dans cette situation, il en railla Julie avec aigreur, courut au pauvre Hylax, le renversa brutalement de sa chaise, et le mit à la porte à coups-de-pied. Je quittai précipitamment ma place; mon sang bouillonna, le feu me monta au visage, j'éprouvai un mouvement de colère, dont je ne rougis pas même à présent, et, suivant mon chien de près, si tout autre qu'un père, dis-je

au baron, en le regardant fixement; si tout autre qu'un père l'avoit traité aussi durement, sur mon honneur, je l'en ferois repentir. — Le baron rougit et pâlit tour-à-tour; la fureur étoit peinte dans ses yeux; mais je quittai l'appartement sans attendre de réponse, et n'y rentrai que pour déjeûner. Le baron paroissoit calme, et se contenta de remarquer que, contre ma coûtume, je n'avois pas amené mon chien. Je ne répondis rien à cette observation; vivement offensé de la cruauté qu'on avoit exercée contre lui, ma réponse se seroit ressentie de la sensation désagréable que j'en éprouvois.

Après quelques jours de repos, dont Julie avoit besoin pour se remettre des fatigues du voyage, elle fut introduite chez lady G..., sa tante, femme aimable, quoiqu'âgée, et qui avoit été sincèrement attachée au feu

lord L..., son frère. Elle accueillit Julie avec les marques de la plus vive affection, et sachant que j'aspirois à l'honneur d'obtenir la main de sa nièce, elle m'offrit gracieusement son amitié, et me demanda la mienne. Julie alloit paroître en public, et mon cœur saignoit déja de l'idée qu'elle seroit présentée à la cour. Mon amour allarmé me faisoit craindre de trouver un rival, dans chaque homme, et mon cœur étoit déchiré par les passions les plus violentes et les plus bisarres. Je la suppliai, au nom de notre amour mutuel, de mettre fin à mes tourmens; je la pressai, dans les termes les plus tendres, de fixer une époque prochaine pour mettre le comble à ma félicité; j'ajoutai que ma santé, ma vie même dépendoient de son assentiment à mes desirs; mais elle resta inflexible, et, jettant ses bras autour

de mon cou, — calme-toi, me dit-elle, avec douceur, compte sur l'amour que je t'ai voué depuis si longtems; seul, tu règnes et règneras sur mon cœur, mais ne me donne pas mauvaise opinion de Salvador, par des preuves de jalousie qui pourroient altérer mon estime pour lui. — Ces protestations ne me rassuroient pas; je consultai mon père une seconde fois, et le priai de m'aider de son influence auprès de Julie. Il me promit de me servir, et me conseilla de ne pas la presser. — Elle a vraisemblablement, ajouta-t-il, des raisons particulières pour se conduire ainsi; d'ailleurs, elle est encore si jeune! Au reste, j'ai publié dans le monde ses engagemens avec vous, pour ôter tout espoir à ceux qui pourroient avoir des vues sur elle; car elle est si belle, elle réunit tant de qualités aimables, qu'elle ne manqueroit pas

d'être assaillie par une foule d'adorateurs.

Mon père se leva de son siège, et me dit qu'il regardoit la précaution qu'il avoit prise comme étant de la dernière importance. —Mais enfin, si Julie m'abandonnoit pour quelqu'un de ces adorateurs, que deviendroit alors le malheureux Salvador? — Son amour pour vous, doit vous garantir sa fidélité, et, si jamais elle étoit capable de changer à votre égard, il seroit très-heureux pour vous d'en être instruit avant votre mariage; une découverte de cette nature, après la célébration, vous porteroit le coup de la mort. — Il est vrai; mais si jamais je suis assez infortuné pour perdre son cœur, je saurai bientôt me délivrer d'une existence devenue insupportable, et vous aurez à pleurer sur ma mort, et sur celle de votre épouse. — Vous êtes

trop grave, trop sentimental pour votre âge; un jeune homme qui veut plaire, doit avoir plus de gaîté dans le caractère. — Je le remerciai de la leçon qu'il venoit de me donner, et, sentant combien il étoit important pour moi d'en faire usage, je résolus de me vaincre, pour paroître désormais plus riant et plus ouvert; car j'avois entrevu, d'un coup-d'œil, l'abyme où m'alloit précipiter mon humeur sombre. — Je causerois de l'ennui à ma chère Julie, pensé-je intérieurement, et elle finiroit par en aimer un autre, dont l'humeur enjouée lui promettroit un sort plus conforme à ses inclinations. Cette idée ranima mon courage. Julie s'apperçut avec plaisir du changement subit qui s'étoit opéré dans mon caractère et dans ma conduite. — Sois toujours aussi aimable, mon cher Salvador, me dit-elle, avec un

souris plein de grâce, et je songerai à la demande que tu m'as faite. — Il dépend de toi de faire disparoître à jamais la tristesse de Salvador; rends-moi possesseur de ton adorable personne, et je deviendrai le plus gai et le plus fortuné des mortels. — Bientôt, mon ami, bientôt; ton père m'en a dit quelque chose; j'y réfléchirai. — Elle passa sa jolie main sur ma joue, et sortit de l'appartement.

La nouveauté est l'idole des Anglais. Julie, étrangère, belle comme Vénus, possédant une fortune immense, ne pouvoit manquer d'être la femme du jour, et tout ce qui composoit sa parure étoit adopté par les femmes de la première distinction. D'une originalité rare dans sa toilette, rien n'égaloit l'élégance et la simplicité de son ajustement. Tout Paris avoit retenti du bruit de ses

charmes ; elle y entretenoit une correspondance suivie avec sa marchande de modes, qui avoit soin de les lui faire parvenir aussitôt qu'elles paroissoient : Julie leur donnoit la grâce et le fini dont elles étoient susceptibles, et, par sa manière de se mettre, elle faisoit l'admiration des hommes, et forçoit celle des femmes, qui n'osèrent jamais la critiquer, quoiqu'elle les éclipsât toutes.

CHAPITRE IV.

Suite de l'histoire de Salvador.

Le lord C.... et le lord B.... rendoient des soins continuels à Julie, et quoiqu'elle s'en amusât, ainsi que de tous ceux qui lui offroient leurs hommages, leur assiduité me donnoit une véritable inquiétude. Un jour que, par hasard, je me trouvois seul avec elle, je lui demandai si je ne courois pas le risque de perdre son amour, et je lui fis observer que, dans le nombre de ceux qui lui faisoient la cour, il y avoit des hommes accomplis, qu'elle avoit enchaînés à son char. — Je n'ai pas encore rencontré un Leichenstein parmi les Anglais, me répondit-elle, et, jusques-là, vous pouvez être parfaitement

tranquille ; mais, je vous en prie, ayez de vous une opinion un peu plus avantageuse, et ne croyez pas que le premier étourdi qui s'avisera de me courtiser, soit capable de balancer, dans mon cœur, l'unique objet de toute ma tendresse. — Rassuré par ces paroles, je la pressai dans mes bras, et lui dérobai un baiser qu'elle eut la bonté de me rendre. — Avec quel plaisir je vous vois délivré de cette noire tristesse qui jadis obscurcissoit vos yeux! aussi, pour vous récompenser de votre aimable gaîté, ajouta-t elle, je veux vous instruire d'une résolution que j'ai prise, il y a une heure : je viens de m'engager avec votre père à vous donner ma main dans trois mois. — On jugera sans peine de mes transports à cette flatteuse nouvelle. Je cueillis un second baiser sur les jolies lèvres de ma bien-aimée; Julie recevoit mes tendres

caresses avec toute la candeur de l'innocence, lorsque mon père, entrant brusquement, nous surprit dans cette situation. Le mécontentement se peignit sur sa figure; son visage s'enflamma, et regardant fixement Julie, — je suis arrivé assez mal-à-propos, dit-il sèchement; mais comme vous êtes, je pense, assez souvent à portée de vous trouver tête-à-tête, vous voudrez bien me pardonner d'avoir dérangé celui-ci. En finissant ces mots, il lança sur moi un regard furieux, où se peignoient visiblement la haine et l'aversion les plus caractérisées, et nous quitta sans rien ajouter. — Cette conduite me consterna; j'en demandai l'explication à Julie qui se mit à rire et le suivit. Resté seul, je m'approchai de la fenêtre, incapable de distinguer ce qui se passoit en moi. La voiture étoit à la porte, en y entrant, Julie leva les yeux, m'apperçut et

me fit signe d'aller la joindre : je me rendis à ses ordres, nous partîmes, et, pendant une demi-heure que dura notre course, elle me dit les choses les plus plaisantes, en me racontant la petite semonce dont son *joli tuteur* l'avoit régalée ; c'est ainsi que, très-souvent, elle appeloit mon père. — Sa vivacité et son enjouement me rendirent ma bonne humeur ; Julie en profita pour me faire une morale d'amitié. — Mon cher Salvador, me dit-elle, en riant, vous êtes allemand dans toute la force du terme : je vous conseille d'aller passer quelques mois à Paris, pour y prendre le bon ton et les belles manières des Français ; en vérité, je ne vous aimerai jamais avec votre caractère sérieux. . .— J'y renonce pour toujours, m'écriai-je, en l'interrompant. — A la bonne heure ; car vous me rendriez vraiment malade, et, si je ne connoissois

pas aussi parfaitement la famille, je prendrois souvent le père pour le fils, et le fils pour le père. — La voiture s'arrêta à la porte de lady G.., et notre conversation en resta là. — Après les complimens d'usage, cette dame nous fit part d'une partie qu'elle avoit arrangée pour le samedi suivant: — nous devons aller à l'opéra, dit-elle à Julie, vous viendrez avec nous; nous souperons avec une société choisie, et vos deux élégans vous accompagneront : je dis vos deux élégans, parce que vraiment, dans tous les cercles, on est continuellement en dispute pour savoir lequel est le plus joli, de Salvador ou de son père. — C'est le baron, dit, en riant, Julie; il est mille fois plus aimable que son fils : je viens de lui donner, sur sa gravité, une leçon dont je crains bien qu'il ne profite guère : ainsi, tenez, lady G...., j'aime mieux que vous

m'accompagniez vous-même. . . . car au fait, il me donne des vapeurs. — Comment, s'écria lady G..., vous souffrez que Julie porte l'impertinence à ce point ?... Oh ! je me charge de la corriger sévérement, si elle ne s'amende pas... Au reste, ajouta gaîment lady, ne vous chagrinez pas, Salvador ; toutes les femmes se ressemblent, et le privilège le plus agréable de leur sexe, c'est le pouvoir, qu'elles se sont arrogé, de faire enrager les hommes : allons, allons, milord *Grave-air*, j'ai plusd e cinquante visites à faire, donnez-moi la main et partons. — Je n'étois pas quitte de ses plaisanteries ; elle les continua pendant tout le chemin, et finit, à force de me quereller, par me donner beaucoup d'humeur. — Ma situation n'étoit rien moins qu'heureuse. Le caractère de Julie changeoit et s'altéroit de jour en jour ; la

pureté de ses sentimens, son innocence, sa franche gaîté même sembloient être disparues : une circonstance que je n'avois pas prévu m'éclaira singulièrement sur son compte. — J'avois promis à M. Melham, un de mes amis, d'aller passer quelques jours avec lui, je lui tins parole; mais Melham étant tombé malade, je pris congé de lui, et revins à la maison. Arrivé chez moi, j'entrai, par hasard, dans la bibliothèque, et fus singulièrement surpris d'y trouver Julie en tête-à-tête avec mon père. Il pâlit, et Julie rougit jusqu'au blanc des yeux. Le front est, dit-on, le miroir de l'ame : je lus sur celui de Julie, ce qui me plongeoit le poignard dans le cœur. — Nous étions en train de tout arranger pour votre mariage, dit le baron, après s'être un peu remis; je vous laisse pour que vous acheviez ce que j'ai commencé;

et il sortit. Julie gardoit le silence ; je ne pouvois moi-même proférer une parole, mais une foule d'idées déchirantes se pressoient dans mon ame accablée, et, pour la première fois, je trouvai Julie coupable. — Vous me paroissez hors de vous-même, lui dis-je, — il est vrai, répondit-elle ; j'étois à réfléchir sur l'importance du mariage, sur la tâche pénible qu'on s'impose en contractant un lien aussi sérieux ; et je crains bien d'être trop jeune, trop légère, pour remplir avec dignité les devoirs sacrés d'épouse, et ceux plus sacrés encore de mère. — Qui de nous est le plus grave en ce moment ? — C'est moi peut-être ; mais veuillez me laisser seule, je vous le demande en grâce. — Je la saluai profondément et me retirai ; mais, en fermant la porte, je l'entendis soupirer. — Tout ce qui se passe ici n'est pas naturel, me dis-je : quelque secret

fatal pèse sur ma destinée et sur celle de Julie. — Je demandai mes chevaux, pour aller me promener seul, et m'appesantir sur mes idées chagrinantes.... Pendant le dîner, Julie étoit dans une contrainte incroyable; elle rougissoit à chaque instant, et, lorsque nos regards se rencontroient, il étoit aisé de voir sur sa figure les remords qui la tourmentoient intérieurement; en proie moi-même à des tourmens de tous les genres, je ne savois à quoi me fixer; mille soupçons se présentèrent à mon imagination; mais je ne pus m'y arrêter sans rougir de mon injustice. Mon père étoit un des plus beaux hommes de son tems; il possédoit l'art de la persuasion et tout ce qui peut captiver une femme : il étoit possible qu'il aimât Julie; Julie le payoit peut-être de retour. Cette réflexion me foudroya; je fus attaqué d'une

fièvre brûlante, qui m'ôta l'usage de la raison, et cette espèce de démence dura si longtems, que les médecins commencèrent à craindre qu'elle ne fût sans remède. La fièvre me quitta; mais ma raison étoit toujours aliénée. Melham, instruit de ce qui se passoit, accourut; il gémit sur ma déplorable situation, et demanda si l'on ne connoissoit pas quelque chanson qui, avant ma maladie, eût paru me faire plus de plaisir qu'une autre. Mon père répondit qu'il ne m'avoit jamais observé assez minutieusement pour avoir fait pareille remarque. — J'en sais une, dit Julie, en rougissant, que Salvador, entendoit toujours avec plaisir; mais pourquoi cette question? — On a guéri, par ce moyen, dit Melham, un gentilhomme de ma connoissance, qui étoit dans le même cas que Salvador; on l'a rappelé à la raison, en lui faisant

entendre sans interruption son air favori, joué sur l'instrument qu'il préféroit. — Le choix en sera difficile, reprit le baron; Salvador est fou de musique, et joue de quatre instrumens qu'il aime également. — Melham dit qu'il étoit convaincu que la voix de Julie suffiroit pour faire l'expérience d'une manière satisfaisante. — Mais c'est vouloir le faire mourir.... Un regard de Julie lui ferma la bouche, et se tournant vers Melham, — conduisez-moi près de votre ami, dit-elle, je vais, sur-le-champ, commencer l'épreuve; puisse-t-elle avoir l'effet que nous desirons.

Ils me trouvèrent assis nonchalament, et chantant, d'une manière incohérente et sans suite, la chanson en question. Julie m'aborda en me demandant comment je me trouvois; je continuai à chanter, sans faire attention à ce qui se passoit autour

de moi : elle essaya de me faire taire, en chantant elle-même ; mais elle jugea qu'ils avoient mal choisi leur tems, et qu'il falloit y renoncer pour ce jour-là. Le lendemain, ils revinrent, et me trouvèrent occupé à jouer avec un morceau de papier, et les yeux fixés à terre. Julie se mit à chanter ; un trait de lumière vint m'éclairer, je levai les yeux ; mais retombant de suite dans mon égarement, je commençai à battre la campagne, j'appelai Julie et mon père ; je leur reprochai leur trahison, et j'invoquai l'ombre de ma mère à mon secours. Je tiens tous ces détails de mon estimable ami, qui me les raconta après ma guérison. Pendant l'accès que j'avois essuyé le matin, ce qui m'étoit échappé lui avoit donné beaucoup à penser sur le compte de Julie et de mon père ; il résolut dès-lors de les veiller de

près. — Cependant, l'épreuve continuoit; quand Julie étoit fatiguée de chanter, Melham pinçoit le même air sur la harpe, et se faisoit accompagner par plusieurs autres instrumens qui jouoient continuellement dans ma chambre. Le baron, ennuyé de ce tapage, demanda un jour, à Melham, d'un ton que celui-ci eut bien de la peine à supporter, si son intention étoit de lui casser la tête ainsi qu'à sa pupille, et de les rendre aussi foux que Salvador. Par amitié pour moi, Melham retint sa colère, fit taire son ressentiment, et s'excusa de la liberté qu'il prenoit, sur le desir qu'il avoit de hâter ma guérison. — Un regard d'improbation de la part de Julie, força le baron de mettre un peu plus de politesse dans ses procédés. — J'aime trop mon fils, dit-il à mon ami, pour ne pas adopter tous les moyens propres à le ramener à la

raison, mais je pense, monsieur, que vous l'étourdissez trop du bruit de vos instrumens. — Pour ne plus troubler le repos du baron, Melham se borna à chanter et à s'accompagner seul avec sa harpe; bientôt il s'apperçut de l'effet de ses soins; au bout de dix jours, je donnai des signes fréquens et très-visibles de raison; mais mon ami ne communiqua ce premier succès à personne; il comptoit sur une réussite parfaite, et ne vouloit rien divulguer qu'après l'avoir obtenue. Il cacha sans peine ce qu'il vouloit dérober à tout le monde. Julie et mon père passoient à peine cinq minutes, tous les deux jours, dans ma chambre, et c'étoit la seule preuve d'amitié qu'ils donnassent au malheureux Salvador. Ce fut à l'issue d'une de leurs visites, que se montra la première lueur durable de bon sens, que j'eusse éprouvée depuis ma ma-

ladie ; à peine m'avoient-ils quitté, que, prenant Melham par le bras, je lui demandai si Julie et mon père ne venoient pas de sortir. Cette question le transporta de joie; des larmes abondantes coulèrent sur ma main; je tressaillis, et me sentant pressé dans ses bras, son émotion se communiqua jusqu'à mon cœur, et je mêlai mes larmes aux siennes. Attendri jusqu'au fond de l'ame, ivre de plaisir, il mit tous ses soins à m'entretenir dans cet état, qui sembloit annoncer mon prochain retour à la raison, et le soir du même jour, il eut la satisfaction de me voir entièrement rétabli. Le calme une fois rendu à mon imagination, je m'apperçus bientôt de l'absence de mon père et de Julie; j'en demandai la cause à Melham, et j'appris que l'heure de leur visite n'arriveroit que le lendemain à midi. — Je n'avois

jamais fait la moindre confidence à mon ami, et j'ignorois que, dans mon délire, trahissant le fatal secret qui empoisonnoit ma destinée, je l'avois instruit que la perfidie de Julie, et la haine de mon père pour moi, étoient les vers rongeurs qui détruisoient sourdement le principe de mon existence. Tranquille à cet égard, je lui demandai si d'autres que lui et son domestique étoient instruits de l'heureux changement dont j'étois redevable à ses soins; il me répondit qu'il en avoit fait un mystère à tout le monde, et qu'il avoit de fortes raisons pour se conduire ainsi. — Eh bien, lui dis-je, que rien ne transpire encore; prétextez un voyage de trois jours à Windsor; recommandez à mon fidèle Hauzel la plus exacte discrétion, et, à votre retour, vous saurez les motifs de ma conduite. — Impossible

avant huit jours, mon cher Salvador, me dit Melham ; à cette époque, je me prêterai volontiers à votre stratagême; jusques-là, n'y comptez pas. — Je ne pouvois répondre à tant de bonté ; je serrai tendrement sa main, et levant les yeux au ciel, je le remerciai de m'avoir accordé un tel ami. — Enfin, l'heure si ardemment desirée arriva, et je vis paroître Julie avec mon père. — O Mariéna! quels sentimens j'éprouvai! La beauté de Julie m'éblouit; je la fixois avidement; je respirois à peine : mon père la prit par la main et l'emmena hors de la chambre. Alors la jalousie me poignarda; une flamme brûlante dévora mon cœur ; je portai la main à la garde de mon épée ; l'idée de mon père m'arrêta ; j'appelai ma mère à grands cris, et tombai sur mon lit, que j'inondai de mes larmes; Melham ne chercha point à les arrêter, et la

nature prit enfin le dessus. Lorsqu'il me vit plus calme, il m'engagea à épancher mes douleurs dans son sein; je le connois, me dit-il, ce fatal secret qui alimente tes douleurs; achève de m'en faire la confidence, et songe que les peines sont moindres de moitié, lorsqu'elles sont partagées. — Eh bien, oui, tu seras le seul confident du plus infortuné des hommes; mais ne te flatte pas de me conserver longtems; ma sensibilité est devenue telle que les plaies de mon cœur saignent, à l'idée même de t'en dévoiler les causes; oui, le triste, le malheureux Salvador ne sera plus qu'une vaine ombre, et il descendra au tombeau, n'emportant que les regrets du bon, du tendre Melham. — Mon ami, ne te laisse point abattre par le malheur; le privilège des belles ames est de se mettre au-dessus des événemens; qu'une noble ambition, qu'un juste

orgueil te soutiennent ; allons , quittons cette maison, fuyons des objets dont la présence ne feroit qu'irriter ton cœur, en empoisonnant tes jours; partons sans différer; la distraction est un excellent remède contre les maladies de l'ame. Jusqu'à présent, tes jours ont été tissus d'or et de soie, il faut que les soucis et les peines aient leur tour; mais la somme en est encore trop petite, pour que tu lui cèdes, sans combattre : sois homme, mon cher Leichenstein ; ne sacrifie pas ton existence précieuse, en t'obstinant dans ta tendresse pour une femme perfide et cruelle, dont les vices surpassent de beaucoup les qualités. — Me parles-tu de Julie? — d'elle-même, mon cher ami ; de cette Julie si belle, si accomplie en apparence, dont la forme extérieure est si aimable, et le cœur si faux et si trompeur. Ah! pourquoi faut-il qu'une

aussi belle enveloppe renferme une ame aussi noire! Je la croyois aussi pure que l'aurore du plus beau jour, et elle t'a trompé; elle a trahi l'homme qui l'adoroit, qui lui avoit consacré sa vie. — Hélas! oui, je l'aimois! oui, elle m'a trompé! Oh! ceux là seuls peuvent juger de ce que j'endure, qui ont éprouvé les délices d'une première passion. Cet amour naquit, pour ainsi dire, avec moi; je le suçai avec le lait qui forma ma première substance, et, malgré tous mes efforts, je sens qu'il ne peut s'éteindre qu'avec ma vie; les replis les plus cachés de mon ame, sont empreints de son image; elle y est gravée en caractères de feu, et il n'est pas de puissance capable de l'en arracher. Oui, mon ami, mon cœur ulcéré peut se dissoudre; mais il n'oubliera jamais Julie. — Insensé! est-elle digne de ton amour? — Je

suis loin de me piquer de stoïcisme, et, par conséquent incapable de répondre à la question ; notre théorie est pour les autres, et notre pratique pour nous-mêmes. Questionne nos modernes LUCULLUS sur leur manière de vivre ; demande-leur pourquoi ils font un usage habituel de mets recherchés et de vins exquis, quoiqu'ils soient bien convaincus que ce régime leur est pernicieux : telle est la situation où je me trouve ; tout espoir de bonheur est perdu pour moi ; je sais que la funeste passion qui me consume fera le malheur de ma vie, et j'aimerois mieux cesser d'exister, que de renoncer à mon amour ; c'est un point résolu, contre lequel échoueroient infailliblement toute la prudence et la sagesse humaines. Quand nos passions se trouvent en opposition avec notre raison, nos passions l'emportent toujours, nous mènent d'er-

reur en erreur, et nous plongent dans l'abîme, en dépit de tous les argumens de la philosophie. Je voudrois avoir un cœur plus ferme, plus endurci contre le malheur; je déplore ma foiblesse; je voudrois la vaincre; l'effort est impossible. — Je ne conçois pas, mon ami, qu'avec une connoissance aussi parfaite des hommes, vous ne puissiez sortir de cette fatale léthargie, dont vous savez pourtant apprécier les causes et les effets, et dont l'examen sévère vous démontreroit le danger, si vous vouliez vous en donner la peine. — Qui? moi fouiller dans ce mystère d'iniquité, dans ce chaos de perfidie et d'atrocité? non, non; tu me verrois bientôt retomber dans cet état de démence, dans cet égarement de raison, dont tes soins m'ont fait sortir si heureusement. O mon ami! plains-moi, mais épargne-moi tes conseils. Hélas!

ma présomption m'avoit flatté de l'espoir d'une félicité durable ; un orage imprévu s'est formé sur ma tête ; la violence du choc m'a trouvé sans défense, et mon bonheur a disparu comme l'ombre. Chaque jour je m'enfonce dans le précipice, et chaque effort que je fais pour m'en tirer, me rapproche d'un pas vers sa profondeur. Ah ! quand je compare ma félicité passée à ma situation actuelle, mon cœur se ferme à toute espèce de consolation...... Une visite de cinq minutes tous les deux jours, quand on me croit dans le délire de la raison, et de la part d'un père, d'une amante idolâtrée ! ! ! quelle honte ! mon sang fermente d'indignation ; je deviens frénétique, ma tête se perd.... Laisse-moi, mon ami, laisse-moi ; demain, peut-être, je serai mieux. — A cette fureur allarmante, succédèrent bientôt la stupeur et l'in-

sensibilité. La nuit se passa, sans que je pusse me reconnoître parfaitement; mais l'heure de la visite approchoit, et cette pensée me rendit à moi-même. J'étois seul, je prêtois l'oreille, et, quand j'entendis le baron et Julie approcher, je me plaçai en face de la porte, et pris, autant qu'il me fut possible, la contenance et les attitudes d'un fou. Ils me fixèrent quelques minutes, et je vis, dans leurs regards, plus de signes d'impatience d'être dehors, que de marques de compassion pour l'état déplorable où ils me croyoient encore. — Allons, mon cher tuteur, dit Julie, la voiture attend, partons; je ne puis soutenir ce spectacle; il est trop violent pour la délicatesse de mes nerfs. — Vous avez raison, mon ange, répondit le baron; vous ne m'accompagnerez plus ici. Sa folie est décidément incurable; les petites maisons

nous en débarrasseront. — C'est, en honneur, le meilleur parti que vous puissiez prendre; car je commence vraiment à avoir peur de lui. — Ils sortirent, après m'avoir donné cette preuve irrécusable d'inhumanité. En présentant sa main à mon père, Julie pétilloit d'amour, et mon père porta cette main à ses lèvres, avec une ardeur désespérante pour moi. — La rage, la jalousie, la soif de la vengeance m'assaillirent tour-à-tour; j'allois me précipiter hors de la chambre, et demander au baron le motif de sa détestable conduite. Une idée lumineuse m'éclaira tout-à-coup sur l'inconséquence de ma demande, et l'expérience m'a prouvé depuis que j'avois été bien inspiré : je craignis, que mon père, irrité de la violence que j'aurois infailliblement montrée, ne me fît secrettement enfermer pour toujours, dans quelque hospice éloi-

gné, qui l'auroit mis à l'abri de toute entreprise de ma part. Mes réflexions sur cet objet me donnèrent un air de distraction et d'égarement, si extraordinaire, qu'à son retour, Melham en conçut les plus vives inquiétudes; mais il me ramena par degrés, et me demanda la cause de la crise dans laquelle il m'avoit trouvé. Je lui racontai ce qui venoit de se passer, et, quand il sut que le baron avoit le dessein de me faire enfermer dans une maison de foux;— il faut, dit-il, s'il est possible, l'empêcher de mettre son projet à exécution, sans lui déclarer votre rétablissement.—Pourquoi lui en faire plus longtems un mystère? Je n'ai plus de motif de prolonger son erreur, j'ai malheureusement acquis la preuve que Julie est une perfide, et mon père...... — Un scélérat, murmura tout bas mon ami. — Vous avez dit le mot, Mel-

ham ; je m'applaudis de ne l'avoir pas même pensé. — Les devoirs sont réciproques, mon cher Salvador, et ne peuvent réellement exister que quand ils sont religieusement observés par les parties respectives. J'admire votre respect pour l'auteur de vos jours ; mais je me crois obligé de vous dire qu'il a enfreint toutes les lois divines et humaines, parce qu'il est de votre intérêt que vous l'envisagiez tel qu'il est, et qu'il vaut mieux, pour vous, que vous soyiez détrompé sur son compte dans ce moment-ci, que si vous l'étiez plus tard. Quant à Julie, elle est indigne de l'estime d'un galant homme tel que vous; son cœur est dépravé, ses principes sont faux, et sa beauté plus que dangereuse, puisqu'elle sert de masque aux vices dont elle est le réceptacle : jamais elle n'eut pour vous le moindre sentiment d'amour, et,

si quelquefois elle a paru vous en témoigner, c'étoit pour vous rendre l'instrument de ses honteux plaisirs. Au reste, si jamais elle se dégoûte de son amant, ou si quelque accident, dont il est aisé de prévoir la nature, l'oblige à s'en séparer; alors, elle cherchera un époux, et vous en offrira le glorieux titre. — Un douloureux soupir s'échappa de mon sein; je me roulai par terre, dans le plus affreux désespoir. Melham garda le silence pendant près d'une demi-heure, pour me donner le tems de réfléchir à ce qu'il venoit de me dire. Je rougis de m'abandonner à tant de foiblesse; j'aurois dû dès longtems être préparé à cette catastrophe; mais la pureté de mes principes éloignoit même le soupçon d'une dépravation aussi monstrueuse. Cet excès d'horreur rendit ma douleur si poignante, que, pour y mettre fin tout d'un coup,

je pris l'affreuse résolution de me détruire moi-même. Melham employa les raisonnemens les plus énergiques pour me rendre ma tranquillité; je feignis de me laisser persuader et de paroître plus calme, pour lui donner le change; mais je persistois dans mon projet de m'arracher la vie, lorsque Melham me fit une question, dont l'effet fut plus puissant que toutes les consolations qu'il m'avoit jusques-là prodiguées. — Seriez-vous bien aise, me dit-il, pour vous convaincre de la vérité de tout ce que j'ai avancé sur le compte de Julie et du baron, seriez-vous bien-aise d'être témoin de leurs rendez-vous? — Me croyez-vous capable, mon ami, de soupçonner la véracité d'un homme d'honneur? — Il y a deux mois, vous ne vous doutiez même pas qu'il pût exister de connivence entre votre père et Julie. — Il est vrai; mais sur

un point aussi délicat, dans une affaire qui compromet mon père et une maîtresse adorée, peut-être auriez-vous dû plutôt me mettre à portée de me convaincre, par mes propres yeux, de la vérité de votre assertion. — Eh bien, mon ami, vous serez spectateur d'une scène qui doit vous guérir de votre amour; d'une scène dont il est nécessaire que vous voyiez tous les détails, pour être bien assuré de l'indignité de deux êtres auxquels vous prenez un si vif intérêt. — Où voulez-vous me conduire? que voulez-vous me faire voir? pourrai-je en supporter plus que vous ne m'en avez appris? — Il le faut absolument; ce spectacle vous rendra, j'espère, toute la force dont vous avez besoin dans votre situation présente; car elle est cent fois plus cruelle que la certitude physique que je veux vous procurer. Depuis longtems, Julie a franchi

toutes les bornes de la décence et de la vertu; il importe donc à votre honneur d'être instruit de tout ce que j'ai appris par le plus grand des hasards. — A quand l'atroce conviction que vous me promettez? — Cette nuit même, si vous me promettez de modérer vos passions, car tout le succès dépend de là. Si, par malheur, ou par votre imprudence, vous étiez découvert, les suites pourroient être très-dangereuses. — Alors, rapprochant sa chaise de la mienne, — Savez-vous bien, me dit-il à l'oreille, ce que c'est qu'une maison de foux? — A ces mots, tout mon sang se glaça dans mes veines, et, frissonnant des pieds à la tête ;—oui, lui dis-je, je le sais. — Eh bien, ne l'oubliez pas, et agissez avec prudence. — Je le lui promis, et il me quitta. J'attendis, avec une impatience indicible, le retour de la nuit et celui de Melham.

Le baron et Julie étoient au bal, leur absence nous facilita les moyens de dresser nos batteries. Melham, régala tous les domestiques de mon père, et, pendant qu'ils s'amusoient à boire, nous gagnâmes, avec sûreté, un poste d'où nous pouvions voir et entendre tout ce qui se passoit dans la chambre de Julie, sans courir le risque d'être apperçus. Je ne puis vous exprimer mes sensations, lorsque je vis entrer mon infidèle. Elle se coucha, et tout étoit dans le calme le plus profond, lorsqu'au bout d'une heure, nous vîmes Julie se lever, ouvrir la porte au baron et l'introduire. Elle avoit jetté sur ses épaules une simple robe blanche, toute ouverte. Dans cet état, elle lui parla quelque tems, et nous l'entendîmes très-distinctement lui demander la cause de son retard. — C'est la crainte, ma chère ame, lui répondit le baron;

quel autre motif pourroit me tenir éloigné de ce que j'ai de plus cher au monde ? — Couchons - nous, mon ami, lui dit la perfide. — Ces paroles furent un coup de foudre. Melham me voyant prêt à m'évanouir, — du courage, Leichenstein, me dit - il tout bas, en serrant fortement ma main; que la soif de la vengeance te soutienne et te donne des forces. — Ma foiblesse ne dura qu'un instant, et je me sentis une vigueur incroyable. Quand nous les crûmes endormis, nous prîmes, chacun, une lanterne sourde, dont Melham s'étoit muni par précaution, et nous nous glissâmes à la porte de leur chambre. J'étois dans une agitation violente, mes jambes tremblantes me faisoient craindre quelque chûte, je m'appuyai sur Melham. — Rappelez-vous, lui dis-je, avant d'entrer, que nous ne sommes point des assassins, et

que, dans tous les cas, la vie de mon père ne doit courir aucun risque. — Elle sera sacrée. — Je suis prêt, entrons. — Nous ouvrîmes la porte sans bruit, et le pistolet à la main, nous avançâmes, moi, du côté de Julie, à qui je pouvois facilement en imposer, malgré ma foiblesse, et Melham, du côté de mon père, qui étoit très-robuste. — Ils étoient ensevelis dans un sommeil si profond, qu'ils ne se réveillèrent que lorsque nous fûmes près d'eux. Au premier mouvement qu'ils firent, nous dirigeâmes la lumière de nos lanternes sur leurs figures, et le pistolet sur la poitrine, nous leur défendîmes de remuer, sous peine de mort. — En pareille occasion, le plus brave devient poltron, lorsqu'il est coupable. — Julie poussa un cri, et le baron se mordit les lèvres. — Es-tu satisfait, Salvador, me dit Melham? — Non,

lui répondis-je, pas encore : demande-leur s'ils sont mariés ; je ne me sens pas capable de soutenir la conversation. — Ils répondirent négativement. — Eh bien, baron, vous ne refuserez pas d'épouser Julie ? — Mon père hésita. — Vous ne pouvez lui refuser cette réparation. — Il gardoit encore le silence. — Par le ciel ! m'écriai-je, vous épouserez votre pupille sans délai, ou je dévoilerai aux yeux de tout l'univers, la turpitude de votre conduite. — Pour Dieu, dit-il, qu'on emmène cet insensé ! — Arrêtez, dit Melham, vous êtes dans l'erreur ; Salvador a, depuis longtems, recouvré l'usage de sa raison, malheureusement pour son repos. — Oui, ajoutai-je, votre insensibilité, votre cruauté envers moi, ne m'ont point échappé ; votre projet de me renfermer m'étoit connu ; mon ami et moi, nous nous sommes mis en

garde contre votre odieux complot. Quoi qu'il en soit, la bien-aimée de ma pauvre mère ne paroîtra pas dans le monde, comme une vile prostituée; et je jure, par toutes les puissances du ciel et de la terre, qu'elle sera votre femme. — Qui t'a rendu le régulateur de mes actions, jeune présomptueux? — Vous-même, et..... mais vous êtes mon père, et, malgré tous vos torts envers moi, le respect me ferme la bouche. — Maudits soient les liens qui nous attachent l'un à l'autre, s'écria-t-il avec fureur. — Mais je ne l'écoutois plus, et me tournant du côté de Julie qui imploroit notre pitié: — Dans quel état vous trouvé-je? est-ce là le bonheur que vous m'aviez promis? Vous m'avez plongé dans un abîme de misère et de douleur! Je vous adorois; je vous idolâtrois, et vous m'avez lâchement abandonné, trahi! vous avez détruit

pour jamais mon repos et ma félicité. Ah ! si vous aviez, de bonne heure, déposé votre vertu, votre beauté, dans le sein de votre fidèle Salvador, il seroit à présent heureux, votre réputation intacte, et votre cœur sans remords. — Les forces m'abandonnèrent ; je tombai sans mouvement. Mon fidèle Hauzel qui étoit dans la chambre voisine, accourut à la voix de Melham, et m'emporta sur mon lit, où quelques instans de sommeil ranimèrent un peu la nature épuisée par tant de secousses violentes. — Melham avoit obtenu de mon père la promesse d'épouser Julie ; l'avoit forcé de rentrer dans son appartement, et s'étoit retiré. Dès le lendemain, on se procura les dispenses nécessaires, et, après le déjeûner, j'assistai à la lecture du contrat qui unissoit, pour toujours, la foible Julie à son séducteur. Melham

m'entraîna hors de la maison de mon père, et me conduisit chez lui, où il avoit d'avance fait transporter tous mes effets. Le baron avoit donné des ordres, et trois jours après son mariage, il partit pour Berlin. Depuis ce moment, mon digne ami ne me quitta plus; pour ne pas l'affliger, je voulus lui cacher mes douleurs, je ne fis que doubler leur vivacité. Bientôt ses soins empressés et délicats me devinrent à charge; le fracas de la ville m'ennuya; je fis le projet de me soustraire au tumulte de la société. Pendant que je faisois mes préparatifs, Melham fut attaqué d'une inflammation aux poumons, et expira dans mes bras, au bout de quelques jours. Cette perte acheva de me désespérer; une fièvre brûlante me mit aux portes du tombeau; mais les soins de mon fidèle Hauzel me sauvèrent aux dépens de sa propre vie:

sans cesse au chevet de mon lit, il avoit gagné la fièvre, et je n'étois pas encore bien rétabli, que j'eus la douleur d'apprendre sa mort. Tout sembloit se liguer pour m'atterrer; toutes les calamités se réunissoient sur ma tête; les idées les plus sinistres se présentoient à mon imagination. Je me rappellois, avec une espèce de terreur, toutes les scènes dont, depuis cinq mois, j'avois été le témoin où la victime. — Il n'y a que quelques jours, pensois-je en moi-même, que tout me promettoit une félicité durable, et il ne me reste que des regrets et des larmes: le lever du soleil m'a vu au comble du bonheur, son coucher m'a trouvé dans l'abîme de l'infortune. O instabilité des choses humaines! O immuable fatalité! O profondeur des décrets éternels! J'étois né avec tous les avantages; et il ne me restoit que l'innocence, et

une ame pure et simple ! — Ces réflexions me torturoient si cruellement ; mes sensations étoient si pénibles, que je sortois tous les jours de la ville, dans l'espoir que la campagne apporteroit quelque soulagement à mes maux ; mais hélas ! mes peines me suivoient par-tout : j'errois, comme un fou, au milieu des champs, remplissant l'air des accens de mon désespoir. Tous les liens qui attachent l'homme à son semblable, étoient rompus pour moi ; tout ce qui peut rendre la vie supportable, étoit anéanti dans mon ame. La perfidie d'une amante, la barbarie d'un père, la mort d'une mère chérie, la perte d'un ami intime, celle de mon fidèle Hausel ! que de coups mortels à-la-fois ! et le trépas ne vint pas mettre un terme à ma cruelle existence ! et je pus survivre à tant de maux ! O Mariéna ! on ne meurt

pas de douleur. Enfin, devenu insupportable à moi-même, ennuyé de la société des hommes, je pris le parti de m'en séquestrer; je partis, suivi de mon Hylax, seul bien que j'eusse pu sauver du naufrage; marchant au hasard, sans vue déterminée, et résolu de me fixer dans le premier désert que je rencontrerois. Une main invisible me conduisit sans doute dans la forêt qui avoisinoit votre prison, pour me donner occasion de vous en arracher; et ce fut Hylax, qui, dans une de mes promenades solitaires, devint l'instrument immédiat de votre délivrance. Si je puis vous rendre heureuse, ma chère Mariéna, je pourrai encore chérir la vie. J'ai juré de vous défendre, de vous protéger, et c'est dans l'intention de veiller de plus près à votre sûreté, que je vous ai amenée dans mon pays. Regardez-moi comme vo-

tre père, votre frère, votre ami; je jure encore de remplir scrupuleusement, envers vous, tous les devoirs que ces titres sacrés m'imposent. — Mon château de Montbelliard n'est qu'à six journées de votre couvent: le hasard fait quelquefois en notre faveur ce que toute la prudence humaine ne pourroit faire: en vous établissant dans une retraite sûre et voisine, pour ainsi dire, de la mienne, je vais, avec une espèce de tranquillité, secourir les pauvres, soigner les malades, consoler les infortunés, et donner un asyle à ceux qui n'en ont pas: oui, Mariéna, telles vont être désormais les occupations de Salvador. A la fin de chaque trimestre, je viendrai vous voir à votre couvent, où votre bonne abbesse me permettra de rester deux ou trois jours; là, vous pourrez déposer, dans le sein de votre fidèle ami, vos peines, vos

plaisirs, en un mot, le produit de toutes vos sensations. — Il cessa de parler, et Mariéna, le cœur rempli d'admiration pour ses vertus, et de pitié pour ses infortunes, se félicita intérieurement d'une proximité, qui devoit lui procurer, quatre fois par an, le plaisir inappréciable de jouir de la présence d'un frère chéri, de son bien-aimé Salvador. — Le jour terrible, ce jour si redouté arriva; il fallut entrer au couvent. Des larmes rouloient dans les yeux de Mariéna; mais l'espoir de revoir souvent son ami, adoucissoit ses regrets de le quitter, et l'accueil doux et prévenant de l'abbesse acheva de la tranquilliser. — On n'avoit point oublié que la mère de Salvador y avoit été élevée; cette considération attira des amies à Mariéna, son mérite personnel les lui attacha pour toujours. Salvador passa quelque tems au couvent, pour

se convaincre, par ses propres yeux, que Mariéna y seroit traitée avec les égards qu'elle méritoit, et partit après l'avoir assurée mille fois de sa constante amitié, et de sa protection.

CHAPITRE V.

Notre voyageur auroit pu se rendre en six jours à son château de Montbelliard; mais, marchant lentement, il n'arriva que le neuvième. Les premières journées n'eurent rien de bien agréable: le pays étoit presqu'inhabité, et le sol aride; il ne trouvoit sur sa route, ni cités, ni rivières, et fort peu de champs en culture. Il avoit en perspective une vaste forêt, et d'énormes montagnes, dont le site pittoresque et majestueux, n'offroit rien de récréatif à la vue: il ne rencontroit, ni rians côteaux, ni vallons fleuris et ombragés, ni vertes prairies; la nature sembloit morte et stérile dans toute cette contrée où l'on ne voyoit que des plaines immenses, couvertes de bruyère; et

des montagnes sans verdure. Cependant, après quatre jours d'une marche ennuyeuse, le tableau changea; le site devint plus agréable, et Salvador s'arrêta pour en jouir et se reposer. La vue de la campagne avoit une teinte toute différente. Des champs en pleine culture, des paturages couverts de troupeaux, des vallées fertilisées par des ruisseaux entourés d'arbres fruitiers, lui offrirent un spectable d'autant plus agréable, qu'il formoit un contraste parfait avec celui qu'il venoit de quitter. Il contempla avec ravissement ces beautés champêtres; il se sentit plus calme, plus tranquille, et sa mélancolie sembloit se dissiper, à mesure qu'il approchoit de sa destination. Il se plaisoit à penser qu'il alloit répandre la joie et le bonheur parmi ses vassaux, mettre à la place qu'il devoit occuper, l'homme honnête et

vertueux, et procurer une existence douce et paisible à tout ce qui l'entoureroit. Oh! combien son entrée dans ses domaines, fut différente de celle d'un souverain absolu et orgueilleux! elle ne fut, ni pompeuse, ni insolente; on n'y vit, ni brillans équipages, ni coursiers écumans, ni trompettes bruyantes; des héraults d'armes, couverts d'une humiliante livrée, ne vinrent point d'avance annoncer l'arrivée du maître: le doux, le bon, le sensible Salvador n'ambitionnoit pas une obéissance servile, une soumission sans bornes, de la part de ses vassaux; plus jaloux de captiver leur amour, que de leur inspirer de la crainte, il parloit à l'un, faisoit un signe de tête à l'autre, et conservoit, au milieu de cette aimable familiarité, un air de dignité qui forçoit ces bons paysans à ce sentiment de respect, qu'un

maître impérieux et fier n'auroit obtenu que par la crainte. L'honnête Hartly étoit en extase ; il voyoit avec ravissement une foule de monde et des domestiques nombreux, reconnoissant son maître pour leur souverain. — Le roi d'Angleterre, se dit-il tout bas, ne peut pas se glorifier d'un tel accueil. — Habitué à dire librement à Salvador tout ce qu'il pensoit, il s'approcha de lui, d'un air plus respectueux que de coutume, et lui communiqua son observation, en l'assaisonnant plusieurs fois du titre de monseigneur. Salvador en sourit. — Tu parois étonné, Hartly, de mes richesses et de ma grandeur ; mais elles ne sont que ce qu'elles étoient, lorsque, sans me connoître, tes dignes parens me reçurent dans leur humble demeure. — Hartly l'interrompit, pour lui demander s'il étoit roi. — Pourquoi me fais-tu

cette question ? — Parce que je n'ai jamais vu de grand seigneur qui pût se vanter d'avoir, sous sa dépendance, une aussi grande quantité de sujets. — Non, mon cher Hartly, non, je ne suis pas roi; ma grandeur et mes richesses me viennent originairement de l'Allemagne, dont le gouvernement, fondé, comme beaucoup d'autres, sur les bases de la féodalité, accorde à la classe des nobles, un pouvoir illimité sur la classe la plus pauvre. C'étoit jadis la même chose en Angleterre; mais cette contrée la plus heureuse de l'univers, tant par la sagesse de ses lois, que par son heureuse situation, a mis dans une balance égale les droits de chaque classe d'individus composant sa population. Le monarque lui-même, soumis aux règles les plus sévères de la justice, de la modération et de la vertu, est

le conservateur des droits de ses sujets, les garantit de toute aggression de la part des grands, et maintient dans son royaume un ordre et une tranquillité admirables : en un mot, si les impôts étoient plus également distribués, le peuple anglais n'auroit rien à desirer. — Ils pèsent furieusement sur le pauvre, dit Hartly, en secouant la tête. — Il est vrai, continua Salvador; mais, quand tu connoîtras mieux toutes les nations de l'Europe, tu trouveras les pauvres d'Angleterre bien moins malheureux que les autres. Tu m'accompagneras dans les voyages que j'ai projettés; tu auras occasion de comparer la situation des paysans russes, prussiens, allemands et français, avec celle de tes voisins dans la forêt-neuve de Hampshire, et tu penseras comme moi. —Pendant que Salvador répondoit aux questions de Hartly,

deux des vassaux de Salvador, qui revenoient du village voisin, par un sentier qui croisoit la grande route, le reconnurent, et doublèrent le pas pour aller annonçer que leur seigneur arrivoit. Nos deux voyageurs, enfoncés dans une discussion politique, marchoient au pas, et donnèrent ainsi à leurs précurseurs le tems d'aller préparer la réception de Salvador. — Bientôt Montbelliard se présenta à leurs yeux, et fit cesser la conversation. L'emplacement de ce château, sa forme, son étendue et son air d'antiquité, annonçoient qu'il avoit été construit dans des tems de trouble et d'anarchie. Il étoit situé sur un rocher escarpé, et presque taillé à pic, qui dominoit une obscure et profonde vallée. Cette énorme masse de pierre sembloit, de loin, faire partie de l'édifice, dont l'art de l'architecte s'étoit attaché à lui donner la forme,

A chaque angle du château, s'élevoient de forts bastions, et, de distance en distance, de grosses tours et autres fortifications bâties avec une pierre brute, de la couleur du rocher avec lequel elles paroissoient ne faire qu'un seul et même tout; ce qui ajoutoit encore à l'idée qu'on s'étoit formée de son étendue. Les environs étoient couverts d'immenses forêts, dont l'obscurité répandoit sur le tableau un caractère de sublimité religieuse. Le rocher s'élevoit majestueusement au-dessus de tous les autres objets, et sembloit s'isoler du reste de cette scène imposante. Au pied des hautes murailles qui lui servoient d'enceinte, étoit un large fossé, rempli d'une eau claire et profonde. La herse étoit levée et le pont baissé : Salvador et son domestique alloient le franchir, lorsque le bruit des réjouissances publiques, occasionnées par son arrivée,

suspendit leurs pas, et donna l'éveil aux domestiques du château, qui s'attroupèrent tumultueusement pour le recevoir. Le jour étoit au milieu de sa course, le soleil dans tout son éclat, l'horison pur et sans nuage, et la terre parfaitement cultivée, étaloit toutes les richesses de la nature. Ce spectacle magnifique, joint à la joie qui brilloit sur toutes les figures, fit éprouver à Salvador des délices inexprimables. Son ame s'exalta, son cœur s'embrâsa d'amour pour ses semblables, et, dans un transport d'humanité qu'il conserva toute sa vie, il fit solemnellement vœu d'être le père de tous ceux qui le servoient, et le consolateur de tous les affligés. — Quel dommage, bon Salvador, qu'avec un cœur aussi compatissant pour les peines d'autrui, tu fusses toi-même en proie à toutes les angoisses du malheur!

La porte de la grande cour étoit ouverte ; son élévation étoit gigantesque, et les murs, extrêmement hauts, d'une épaisseur prodigieuse. Deux tours qui se perdoient dans les nues, et sur la terrasse desquelles étoient des sentinelles, en défendoient l'entrée. Leb aron de Montbelliard, oncle de Salvador, n'avoit rien changé aux formes guerrières auxquelles il étoit habitué dès l'enfance ; et Salvador, par respect pour sa mémoire, ayant laissé les choses dans l'état où elles se trouvoient au décès de son bienfaiteur, qui mourut dans un âge très-avancé, tout étoit encore, dans le château, sur un pied de guerre aussi formidable, que si on eût craint que l'ennemi ne fût sur le point de venir faire le siège de la place. Le signal de l'arrivée de nos voyageurs fut donné martialement ; les hautbois, les cors et les trompettes firent re-

tentir tous les échos d'alentour, et annoncèrent cet heureux événement. Salvador et Hartly s'étoient arrêtés au bord du fossé. Mde. Lindorn, concierge et intendante du château, quitta ses occupations domestiques, et vint recevoir son maître à la grande porte : la digne Mde. Lindorn, avoit été l'amie de cœur d'Isabelle de Montbelliard, mère de notre jeune héros, et étoit attachée à son suzerain, tant à cause de son propre mérite, que parce qu'il devoit le jour à une femme dont elle ne cessoit de pleurer la perte; aussi le reçut-elle avec des transports de joie inexprimables : sa figure la frappa, et l'image de la baronne se retraçant vivement à son imagination, elle sentit rouler dans ses yeux des larmes que le plaisir de voir Salvador vint sècher sur ses paupières : Montbelliard ne put retenir les siennes; elles coulèrent en abondance, et son

cœur fut soulagé : c'est ainsi que chacun d'eux paya à la mémoire d'une mère adorée, d'une amie chérie, un juste tribut de sensibilité. Oh ! comme leur silence étoit expressif ! jamais les paroles n'eussent pu rendre ce que disoient leurs regards ; ils sentoient trop, pour parler. Le baron, la baronne et Julie se présentoient tour-à-tour à l'esprit agité de Salvador ; le souvenir de la baronne occupoit seul celui de la respectable Mde. Lindorn. La reconnoissance est la vertu dominante des bons cœurs, et celui de l'intendante étoit la bonté même. Elle imposa silence à ses regrets, calma la vive émotion que la circonstance avoit produite, et prenant un air tranquille et riant, elle s'exprima avec tant de grâces, de douceur et d'esprit, qu'elle auroit dû bannir de l'ame de Salvador, tout ce que leur rencontre y avoit fait

naître de pénible et de douloureux, en lui rappellant de trop cruels souvenirs; mais le son de sa voix détruisit tout l'effet que ses paroles auroient pu produire; il étoit tellement ressemblant à celui de la baronne, que Salvador crut l'entendre elle-même, et tomba sur un siège qui, par bonheur, se trouvoit près de lui, privé de toute connoissance, et dans un état qui allarma, pendant quelques instans, tous ceux qui l'entouroient. Mde. Lindorn ne put tenir à ce spectacle, et rentra chez elle, pour déplorer en secret la perte de l'amie qu'une mort prématurée lui avoit enlevée. Salvador avoit repris ses esprits, et passoit en revue tous les coups funestes dont le sort l'avoit accablé; les heures s'écouloient, et toujours étendu dans son fauteuil, avec l'attitude de la tristesse et de l'affliction, il se rappelloit tous les

amis dont le trépas l'avoit privé, et sembloit trouver du plaisir dans sa douleur et dans ses larmes. D'un autre côté, Mde. Lindorn, donnoit carrière à son chagrin, tout en caressant le fidèle Hylax, le favori de sa tendre Isabelle, et le compagnon d'infortune de Salvador. Une physionomie noble et un air de dignité, mêlée d'une légère teinte de mélancolie, avoient gagné à cette digne femme le respect, l'attachement de tous les habitans de Montbelliard, et l'œil le moins observateur, pouvoit voir sur sa figure, pleine d'expression et de franchise, tout ce qui se passoit dans le fond de son cœur, et les traces profondes des chagrins cuisans qu'elle avoit éprouvés et qui la dévoroient encore. La main de l'adversité s'étoit appesantie sur elle, et avoit fait de grands ravages dans sa figure; elle avoit un air de vieillesse qui lui fai-

soit donner 50 ans au premier coup d'œil, et cependant elle achevoit à peine son huitième lustre : son ton et sa tournure annonçoient une femme de qualité, et, quand on la connoissoit bien, on se confirmoit aisément dans l'opinion avantageuse qu'on avoit conçue d'elle. La baronne de Leichenstein l'avoit distinguée dans la foule ; elle lui fit d'abord un accueil flatteur ; puis, découvrant en elle un trésor de vertus et de perfections, elle lui voua une amitié que le récit de ses malheurs cimenta de manière qu'elles ne pouvoient plus se séparer, ni exister l'une sans l'autre. Dans le court espace d'une année, Mde. Lindorn avoit perdu époux, enfans, amis, fortune ; la cruauté et l'oppression lui firent éprouver tous les maux possibles ; ceux qui, pendant sa prospérité l'avoient flattée, caressée, se montrèrent durs, ingrats et méchans,

quand elle fut tombée dans l'infortune. Elle resta seule, isolée, sans ressource et sans consolation ; elle perdit toute idée de philantropie, et pensa qu'il n'existoit pas un être dont les vertus pussent la ramener à d'autres sentimens envers le genre humain, jusqu'à ce que, poussée sur une terre étrangère, la connoissance de son malheureux sort, vint frapper les oreilles de la compatissante baronne. Il étoit réservé à la mère de Salvador de donner au cœur ulcéré de sa nouvelle amie une meilleure idée des hommes, et de lui prouver, par l'expérience, que la bienveillance et la sensibilité avoient encore quelques partisans sur la terre. Mde. Lindorn, comblée des bienfaits de la baronne, se croyoit dans un port assuré contre les coups du destin ; la mort, presque subite, de son amie, lui prouva qu'elle n'avoit pas épuisé

la coupe amère des chagrins, et rouvrit la source de ses larmes, qu'elle croyoit tarie pour jamais. Cet événement inattendu lui parut mystérieux, et des soupçons vagues se présentèrent à son imagination. La baronne jouissoit d'une santé parfaite, elle déclina tout-à-coup, et quelques semaines la conduisirent au tombeau. Ce genre de mort, que Mde. Lindorn trouvoit peu naturel, lui fit éprouver des angoisses inexprimables; à la douleur d'avoir perdu le seul objet qui l'attachât encore à la vie, se joignoit la crainte, trop fondée, de retomber dans la misère. Elle n'avoit pas quitté la baronne pendant tout le cours de sa maladie; elle lui avoit prodigué les soins empressés de l'amitié, et, à sa mort, le baron ne l'engagea pas à rester plus longtems. Cependant, le vieux baron de Montbelliard termina sa longue carrière, et son neveu

Salvador hérita de sa grande fortune. Le baron se ressouvint de Mde. Lindorn, et lui demanda, comme une grâce spéciale, de se charger de la surveillance et de la perception des revenus du château; il lui assigna un traitement assez considérable et des domestiques pour la servir. Le baron, dans cette circonstance, se montra zélé partisan des intérêts de son fils, en faisant choix d'une personne aussi prévoyante et aussi économe, pour diriger les affaires. — Lorsque les premières émotions de Salvador furent calmées, Mde. Lindorn l'engagea à visiter le château avec elle; il y consentit, et trouva que tout étoit dans le plus grand ordre; l'ameublement étoit considérablement augmenté, et d'une propreté extraordinaire; Salvador lui en fit compliment, et la remercia des soins qu'elle se donnoit pour régir et conserver

ses propriétés. Mde. Lindorn lui demanda alors quel appartement il comptoit occuper. — Celui, répondit-il, qu'occupoit ma bien-aimée mère, quand elle venoit visiter feu mon oncle. L'intendante en fut fâchée, et lui fit observer qu'il y en avoit d'infiniment plus commodes et plus convenables; elle les lui montra tous pour l'engager à en prendre un autre; mais ce fut inutilement. — Mon choix est fait, lui dit Salvador, et je n'en changerai pas. Cependant, elle avoit mis tant de chaleur pour l'empêcher de coucher dans celui qu'il avoit désigné, que le jeune baron lui en demanda le motif; mais elle répondit qu'elle n'avoit eu en vue que son repos et sa commodité. — Je suis sûr lui dit Salvador, en la remerciant, de trouver l'un et l'autre dans l'appartement de ma mère. Mde. Lindorn ne repliqua plus, et parut fort inquiète.

— L'heure du coucher arriva, et le bon Hartly monta pour éclairer son maître. Arrivés dans là chambre, le fidèle domestique lui demanda, en tremblant, la permission de parler, et, tombant à ses genoux, il le conjura de ne point coucher dans un endroit occupé par des revenans. — Qui t'a fait un pareil conte, demanda Salvador? — Ce n'en est pas un, milord; quand Mde. Lindorn a donné l'ordre de préparer votre lit, la servante s'y est refusée. — Je m'en garderai bien, a-t-elle dit; Dieu me préserve de servir ainsi notre noble maître; M. Laustan, a-t-elle ajouté, en s'adressant au sommellier, dites-lui bien que son oncle et sa mère reviennent, chaque nuit, dans cette chambre, et poussent des gémissemens si lamentables, qu'il en mourroit de frayeur, s'il les entendoit seulement une fois. — Je n'oserois jamais, a répondu

Laustan ; Mde. Lindorn l'en auroit elle-même prévenu, si elle l'avoit jugé nécessaire. — Eh bien, a repris la servante, allez lui demander ce que je dois faire. — Ce que j'ai ordonné, dit Mde. Lindorn, et le sommellier a rapporté cette réponse. — Ils paroissent tous, continua Hartly, vous être si attachés, si fiers de votre arrivée ; ils paroissent si zélés pour vous servir et vous être agréables, que j'ai balancé longtems sur le parti que j'avois à prendre dans cette circonstance, et je me suis dit : des gens gouvernés par une femme aussi prudente que Mde. Lindorn, doivent, mieux que moi, savoir ce qu'il y a à faire dans pareille occasion. Cette réflexion m'avoit déterminé à garder le silence ; mais la crainte de quelque événement fâcheux pour monseigneur me l'a fait rompre ; j'ai hasardé de vous informer de toutes

ces particularités, et je vous prie de me pardonner mon indiscrétion en faveur du motif qui me l'a fait commettre. — Salvador l'assura qu'il n'étoit point offensé, lui sut gré des soins qu'il prenoit de sa personne, le rassura sur tout ce qui pouvoit lui arriver, et lui donna ordre de le déshabiller. Hartly obéit; Salvador se mit au lit, et, à peine son domestique avoit emporté la lumière, qu'il tomba dans un profond sommeil, plus doux et plus calme, qu'il n'en avoit éprouvé depuis plusieurs mois. Le soleil s'élevoit déja sur l'horison, lorsque Salvador se réveilla; rafraîchi par le repos, égayé par la beauté du jour, il sonna pour se faire habiller, et sortit pour visiter ses jardins, ses haras et toutes les dépendances de son château: il trouva que tout étoit parfaitement entretenu, et fut fort satisfait. Pendant qu'il faisoit cet

examen, ses vassaux s'étoient assemblés dans les cours, et, lorsqu'il rentra, tous se prosternèrent et jurèrent obéissance et fidélité *à l'illustre baron de Montbelliard.*

CHAPITRE VI.

Le baron de Leichenstein, étoit parti d'Angleterre, immédiatement après son mariage avec Julie, dans l'intention de se rendre à Berlin. Cet événement lui avoit ôté l'envie de paroître à la cour de Londres, et l'avoit déterminé à s'éloigner d'autant plus vîte, que le bruit ne manqueroit pas de s'en répandre. Il s'embarqua donc sans délai, pour se soustraire aux regards importuns de ses connoissances. A peine fut-il en mer, qu'il éprouva un mal-aise indéfinissable, et des sensations désagréables, causées par la crainte de rencontrer son fils. Pour éviter cet inconvénient, il sentit qu'il falloit se garder de fixer son séjour à Berlin, où il seroit exposé, plus que par-tout ailleurs, à

voir un être qu'il haïssoit plus que la mort, et dont il redoutoit singulièrement la présence. Paris fut la seule ville qu'il crut pouvoir habiter dans la circonstance; il pouvoit y rester, sans être connu, aussi longtems qu'il le jugeroit à propos, et, d'ailleurs, cette capitale de la France étant le centre de tous les plaisirs, convenoit mieux au caractère de Julie que le séjour de Londres ou de Berlin. — En abordant au continent, le baron exécuta son projet, et se rendit à Paris avec sa digne moitié. Avant de les y suivre, nous demanderons au lecteur la permission de lui raconter comment cette liaison extraordinaire s'étoit établie entr'eux, même avant leur arrivée; et, pour le faire d'une manière satisfaisante, nous reprendrons de plus haut l'histoire de Julie, et nous remonterons jusqu'aux jours de son enfance.

La comtesse de Rindaw, sa mère, avoit une femme-de-chambre qu'elle honoroit de ses bontés et de ses attentions. Cette femme lui avoit inspiré tant de confiance, qu'au lit de la mort, la comtesse demanda, comme dernière faveur, que sa fille fût confiée à la garde de Mde. de St. Laurent, (c'est ainsi que s'appelloit cette femme), et lui assigna une pension suffisante pour la faire exister le reste de ses jours. L'aimable comte promit solemnellement à son épouse expirante, d'exécuter religieusement sa dernière volonté; mais la baronne de Leichenstein s'étant chargée de la conduite et de l'éducation de Julie, madame de St. Laurent entra au service du baron, et devint son intendante. A l'art de l'intrigue qu'elle possédoit au suprême degré, cette femme dangereuse joignoit une soif insatiable des richesses: elle avoit eu

l'adresse d'en imposer à la comtesse de Rindaw, en affectant extérieurement les mœurs les plus pures, et les principes les plus austères, et elle réussit aussi complettement à tromper la baronne. Elle savoit se plier à tous les caractères, se conformoit à toutes les humeurs, et avoit l'adresse de faire tourner à son profit les qualités et les défauts de ceux qu'elle servoit. Dès qu'elle fut installée dans la maison, elle chercha à deviner, sur la figure du baron, ce qui se passoit dans le fonds de son ame; sa pénétration lui fit bientôt démêler les principaux traits de son caractère, et y trouvant une conformité singulière avec le sien, elle compta dès-lors sur une moisson abondante, et des profits sans fin. Madame de St. Laurent, née en France, étoit une brunette à l'œil noir et vif, à la taille svelte et légère. Son esprit étoit subtil,

sa vanité excessive, et son goût pour la satyre si dangereux, que le ridicule qu'elle donnoit aux personnes ou aux choses, devenoit à jamais ineffaçable. Vive, enjouée et agaçante, elle eut bientôt gagné le cœur du baron, et leur intimité fut le résultat de quelques jours de connoissance. Dès cet instant, l'intendante joua si habilement son rôle, que la baronne, la jugeant sur l'apparence, la regardoit comme un parfait modèle de mœurs, de vertus et de chasteté. Le baron l'aimoit passionnément; elle songea à tirer parti de cet amour, pour augmenter sa fortune. Elle se conduisit si adroitement avec lui, que sa passion dura beaucoup plus que ne durent ordinairement les liaisons de cette nature; et, lorsque l'ardeur du baron fut tout-à-fait éteinte, ils restèrent liés d'amitié, parce que leurs intérêts respectifs leur en fai-

soient une nécessité. — Cependant, l'ambition de la rusée française n'étoit pas satisfaite ; la vertueuse baronne étoit un obstacle à ses vues d'agrandissement ; elle regardoit sa maîtresse d'un œil de jalousie, et, comme de tous les tems, il exista une antipathie invincible entre le vice et la vertu, elle conçut une telle aversion pour sa bienfaitrice, qu'elle résolut d'employer, pour la perdre, tous les moyens que son infernale imagination pourroit lui suggérer. Ce projet une fois formé, elle ne fut plus occupée que de l'exécution ; elle chercha, en conséquence, à découvrir, dans la conduite de la baronne, quelque défaut qu'elle pût faire remarquer à son époux, pour lui fournir un prétexte de divorcer avec elle. Pour cette fois, le vice fut trompé dans ses espérances ; les recherches et les observations de

l'intendante furent inutiles; la pureté de mœurs dont la baronne faisoit profession, cette décence dans le maintien, qui ne l'abandonnoit jamais, et qui force le crime lui-même à respecter la vertu, déjouèrent les machinations diaboliques de la St. Laurent; et après s'être torturée longtems pour réussir, elle se vit forcée à renoncer au plan exécrable qu'elle avoit formé contre la meilleure et la plus respectable des femmes.

Julie avoit atteint sa treizième année, et étoit déja très-avancée pour son âge, lorsque des affaires de famille obligèrent notre française à faire un voyage dans son pays. Son absence dura cinq mois, et, à son retour à Dublin, elle fut extrêmement surprise des progrès rapides qui s'étoient opérés dans le physique de Julie, Le baron étoit présent; Julie les gênoit, la St. Lau-

rent trouva un prétexte pour l'envoyer quelque part, et profita du moment, pour parler des attraits de la jeune personne dans les termes les plus énergiques, et les plus capables de faire naître une passion violente dans le cœur de son ancien amant. — Il est vrai, dit le baron, que, grâces aux peines que je me suis données, Julie s'est prodigieusement développée, depuis votre départ pour la France : vous n'ignorez pas qu'elle doit être l'épouse de mon fils, et je prétends, d'après ce, la former sur un certain modèle. — Je crains bien que ce modèle ne soit pas du goût du grave et sérieux Salvador, dit la St. Laurent, et, si je le connois bien, il préféreroit une épouse du caractère de la baronne, sa mère. — Croyez-vous, lui demanda sèchement le baron ? — il alloit continuer, quand son épouse et Mde. Lindorn, reve-

tant de visiter quelques infortunés, interrompirent leur conversation. Ces deux excellentes femmes félicitèrent Mde. de St. Laurent sur son retour, et tous firent, en chœur, l'éloge de la beauté de l'aimable Julie. — Les attraits naissans de sa charmante élève n'avoient pas échappé au baron; ils avoient attiré son attention, même avant le départ de l'intendante; il s'étoit apperçu que les caresses de Julie, qui, dans un âge plus tendre, ne lui causoient aucune allarme, lui faisoient alors une impression dangereuse, et il avoit senti qu'il ne pouvoit plus les recevoir, sans blesser cette pureté qu'en homme d'honneur, il devoit observer dans sa conduite avec la fille de son ami intime, devenue sa pupille, et destinée à être un jour l'épouse de son fils. Ces considérations qui auroient servi de frein à un homme moins déréglé,

furent sans force et sans vigueur contre la passion qui maîtrisoit tyranniquement le baron, et il ne s'occupa plus que de satisfaire ses odieux desirs, à quelque prix que ce fût. Il est un sentiment d'horreur, un cri de conscience qui retentit au fond de l'ame de l'homme le plus dépravé, lorsqu'il est prêt à commettre une action criminelle; le baron l'éprouva ce sentiment pénible, et avec tant de violence, qu'il prit la détermination d'ensevelir son odieux projet de séduction dans l'obscurité la plus profonde, et n'en instruisit pas même la St. Laurent, sa confidente favorite. Depuis quelque tems, il étudioit le caractère de Julie avec l'attention la plus scrupuleuse et la plus soutenue, et trouvant dans ses dispositions, des semences de vanité, prêtes à germer, il s'attacha à les faire éclore. La flatterie lui parut un moyen sûr d'y par-

venir, et il commença son infâme manège, d'après cette conviction. Chaque fois qu'il la trouvoit seule, ce qui arrivoit très-fréquemment, parce qu'il savoit en faire naître l'occasion, il lui adressoit les éloges les plus séduisans sur sa beauté, sur son esprit, sur ses connoissances, et sur-tout sur son goût pour la musique, qu'elle possédoit à fond, et qu'elle aimoit passionnément. Après l'avoir ainsi disposée à l'écouter favorablement, il travailla, par degrés, à refroidir son affection pour l'aimable compagnon de son enfance, en le ridiculisant à propos, en le lui dépeignant comme un garçon mélancolique et triste; puis, changeant de conversation, il lui faisoit, avec les couleurs les plus flatteuses, le tableau des perfections qui, en l'embellissant, la distinguoient de toutes les personnes de son sexe. — Il est tems, lui disoit-il,

ma chère Julie, il est tems de penser à l'amour; je vous regarde comme ma fille chérie, je desire que vous soyiez une femme accomplie; et une femme sans vivacité, une jeune personne insensible, est l'être le plus insipide qui puisse exister: je veux donc, à présent que vous êtes en âge d'être présentée, vous mettre en état de briller à la cour, et d'éclypser tout ce qu'il y a de plus aimable et de plus élégant. — Alors, la conduisant devant un miroir, regardez-vous, disoit le séducteur; vous êtes dix mille fois plus belle que la baronne, que madame Lindorn, que toutes les femmes que j'ai vues jusqu'à présent. — Ensuite, faisant adroitement l'éloge de la baronne et de son amie, il ajoutoit, méchamment, qu'elles étoient si sérieuses, qu'à coup sûr elles se moqueroient de lui, de bon cœur, si elles le voyoient parler à

un enfant comme elle. — C'est ainsi que Julie avaloit, à longs traits, le funeste poison qui devoit la conduire au dernier degré de misère et d'humiliation. — La St. Laurent, aussi perfide, aussi profondément dépravée que son maître, avoit appris, de bonne heure, à la jeune pupille, à ne pas regarder la candeur et l'innocence comme des vertus; elle lui avoit fait contracter l'habitude de dissimuler à propos, et Julie, auprès de la baronne, n'étoit pas ce qu'elle étoit avec le baron. Elle connoissoit déja si bien l'art de tromper, elle savoit y mettre un air de simplicité si frappant, que très-souvent son aimable tutrice la pressoit contre son cœur, au moment même où la rusée orpheline la trompoit le plus grossièrement. On soupçonne rarement les personnes qu'on estime, capables de quelqu'action qu'on rougiroit soi-

même de commettre, et aux yeux de la baronne, une créature innocente comme Julie ne pouvoit rien faire de répréhensible. Toujours attentives à ne lui donner que d'excellens exemples, madame de Leichenstein et son amie, croyoient avoir inculqué dans son cœur tous les principes de la religion et de la plus saine morale. Leur erreur étoit d'autant plus excusable, que pour la perpétuer, l'artificieuse St. Laurent leur racontoit mille anecdotes, toutes plus fausses les unes que les autres, qui attestoient la prétendue innocence de Julie, en même tems qu'elle faisoit sentir à la jeune lady la nécessité de paroître avoir ce caractère, quand elle étoit en leur présence. Cette intrigue abominable enracina dans son cœur l'habitude de l'hypocrisie ; les leçons du baron eurent bientôt fait le reste. Ce fut ainsi qu'il gagna peu-à-peu

son affection, et lui apprit à cacher ses sentimens aux yeux de tout le monde, et notamment à ceux de la baronne, en persistant dans sa conduite publique, et en continuant d'affecter l'attachement le plus tendre pour Salvador.

A-peu-près à cette époque, un certain Zodériski revint du château de Leichenstein, où il avoit été envoyé pour affaires. Le baron brûloit d'une passion trop violente pour la contenir plus longtems. Dans l'impatience de la satisfaire, il trahit lui-même son secret pour consulter Zodériski. Celui-ci demanda quelques jours pour réfléchir : il haïssoit mortellement la baronne qui l'avoit offensé cruellement, en témoignant à son époux le desir qu'elle avoit de ne plus le voir à son service, et le vindicatif Zodériski saisit avec empressement cette occasion de la punir de l'affront qu'il

prétendoit en avoir reçu, en exécutant le projet, formé depuis longtems, de consommer sa ruine, si jamais il en avoit les moyens. Dans cette horrible disposition, pour arriver plus sûrement à ses fins, Zodériski réfléchit mûrement, pesa avec attention les mesures qu'il avoit à prendre, et se décida, au bout de deux jours, à la faire périr par le poison, s'il pouvoit parvenir à y déterminer le baron. Le délai étoit expiré; il falloit faire une réponse quelconque, Zodériski se présenta chez son maître. — Eh bien, lui dit joyeusement le baron, eh bien, Zodériski, que ferons-nous? — Zodériski parut se troubler, le baron voulut en savoir la cause. — Ma foi, monseigneur, répondit-il, c'est une affaire si grave, l'action seroit si noire, que je ne veux pas m'en mêler; on crieroit au scandale contre le séducteur d'une orpheline,

placée sous sa protection immédiate, et dont il auroit dû, le premier, conserver et défendre l'innocence. Oui, monseigneur, je vous le répète, l'idée seule d'un pareil crime me révolte; je vous en demande pardon, mais, j'ai beau chercher quelque moyen de vous satisfaire, je n'en trouve aucun qui puisse s'accorder avec ma conscience. — Que le diable t'emporte, maudit imbécille, s'écria le baron, en voyant son espoir déçu! — puis, appuyant une main sur l'épaule de son scrupuleux agent : — Je jure par le ciel et la terre, ajouta-t il, que Julie m'appartiendra ; je te défends, sur ta vie, de chercher à me détourner de mon projet ; cesse de m'étourdir de tes vieux principes; j'aurai Julie, ou il faudra que je meure. — Mais la baronne, observa Zodériski? — Plût au ciel qu'elle fût morte, repliqua le baron d'un ton furieux ! — Tant

qu'elle vivra, je doute que vous parveniez à posséder Julie. — Eh bien ! — elle mourra. — Votre intention n'est sûrement pas de l'assassiner, quoiqu'elle vous soit à charge ? — Elle mourra par un poison lent, mais infaillible ; c'est un point résolu. — Avez-vous bien examiné la chose, monseigneur ? — Sans doute. — Mais vous avez épousé la baronne par inclination, et je crains bien que vous ne finissiez par haïr aussi lady Julie. — Cela pourra bien arriver par la suite ; mais, à présent, je l'adore, et toutes les puissances divines et humaines ne sauroient m'empêcher d'user d'un stratagême que j'ai en vue, et qui doit réussir à la faire tomber dans mes bras. Oui, je le jure encore, je serai heureux en dépit de tous les obstacles. Julie est un chef-d'œuvre de beauté et de grâces ; elle réunit tout ce qu'un homme

peut desirer dans une femme ; je ne puis, non je ne puis y renoncer.

Serré par les douces étreintes de l'amour, je verrai, sans frémir, mon heure dernière approcher, et sans craindre les coups du tonnerre, je m'enivrerai de bonheur sur le sein de ma bien-aimée.

En finissant ce passage, il sortit de son cabinet, et laissa Zodériski se féliciter de l'heureuse tournure que prenoient les choses. — Tu es le prototype de la scélératesse, s'écria-t-il, quand il crut le baron hors de portée de l'entendre. Courage, monseigneur, vous emprisonnez votre frère aîné, pour vous emparer de son bien, et vous le réduisez au pain et à l'eau, pour étaler le faste d'un prince ! Non content de cette petite gentillesse, vous enlevez, de force, de jeunes et innocentes beautés ; vous les privez de leurs pères, de leurs amans, de

leurs amis ; et, lorsque la jouissance a éteint vos infâmes desirs, vous condamnez les victimes de votre brutalité à une prison perpétuelle, de crainte qu'elles ne révèlent vos attentats, et n'attirent sur votre tête une punition justement méritée ! Il ne vous manquoit plus que d'assassiner votre épouse, de séduire une jeune enfant, une pauvre orpheline, dont le père étoit votre ami intime, et bientôt ces deux crimes seront consommés..... Ah ! Zodériski ! tu n'es qu'un écolier en comparaison de cet intrépide champion ; il te surpasse en scélératesse autant que Béelzébuth l'emporte, en malice, sur les autres habitans du sombre séjour.... Allons, monseigneur, je me prosterne et m'avoue vaincu..... Je vais obtenir une bien douce vengeance ; et grâce à vous, j'aurai un forfait de moins à me reprocher.... Mais je n'en reviens

pas! Concevoir et adopter si vîte un plan dont j'avois eu moi-même l'idée, et que je n'osois lui communiquer qu'avec les plus grands ménagemens, pour lui en adoucir l'horreur! Au reste, rien de sa part, ne doit m'étonner : ses passions sont vives, fougueuses, et je savois bien qu'en lui faisant entrevoir des obstacles, je le forcerois à prendre promptement son parti, et l'empêcherois de prévoir les conséquences... Halte là, M. Zodériski! Ne raillez pas, s'il vous plaît, celui qui sert si bien vos desseins;.... vous êtes un impertinent. — La porte s'ouvrit, et Zodériski termina là son long monologue.—Encore ici, dit le baron, en rentrant dans son cabinet? Est-ce que, par hasard, tu travaillois déja à l'épitaphe de ta maîtresse? Oh! ne te presse pas; tu as encore du tems: je ne veux m'en débarrasser, qu'après avoir pris les plus prudentes

précautions, pour que personne ne puisse, ni pénétrer, ni même soupçonner la cause de sa mort : tu sais que je suis un peu chimiste, je me charge de préparer la douce potion : garde le secret, coquin, et prends ceci, dit-il, en lui jettant une bourse; cours chez un apothicaire, dans quelque quartier de la ville, bien éloigné, et où ta figure soit inconnue ; achète les drogues nécessaires, et reviens promptement : je ne veux pas me mêler de ces détails. — Zodériski, partit, et, quand la porte fut fermée, le baron s'arrêta : que vais-je faire, dit-il ? demain, à pareille heure, je dois administrer un breuvage qui minera sourdement les principes de la vie, et à qui vais-je le donner ? à une épouse.... à une épouse trop bonne, et dont Leichenstein n'étoit pas digne.... Mais le monde à venir ? mais les récompenses et les châtimens futurs ? chi-

mères, visions, dont Leichenstein ne fait que rire.... S'il est vrai qu'il existe un Dieu, pourquoi laisse-t-il succomber à l'oppression ceux qui l'implorent sans cesse? pourquoi souffre-t-il que je prospère, que j'obtienne tout ce que je desire, que je sois impunément libertin?.. Le plaisir est le seul dieu que j'encense; je nie qu'il en existe un autre..... Oui, j'adore Julie; il faut qu'Isabelle périsse.

Loin de moi ces pensées absurdes.... quand l'âge arrive, nous cessons d'être, et nous sommes en paix pour toujours. O Julie! un seul de tes regards enflammés, vaut mieux qu'un million d'Isabelle! Quand pourrai-je te presser contre mon cœur? quand pourrai-je.... Un coup frappé à la porte de son cabinet, le fit sortir de son rêve de bonheur; c'étoit la bonne Mde. Lindorn, qui, toute effrayée, venoit lui annoncer

que la baronne étoit subitement tombée malade. Le baron tressaillit; mais prenant aussitôt une contenance triste, il se remit de la surprise agréable que lui avoit causé la nouvelle d'une maladie si favorable pour ses desseins.—Mon Isabelle malade, s'écria-t-il! ô dieux! qu'on aille chercher du secours; qu'on fasse venir les plus habiles médecins de Berlin. — Et volant à l'appartement de la baronne, il parut si profondément affligé, que la S. Laurent en fut étonnée. — Allons, pensa-t-elle, les épouses ont, sur l'affection de leurs maris, des droits que les passions criminelles ne sauroient leur faire perdre. Aurois-je jamais pu penser que le baron aimât aussi tendrement sa femme? L'arrivée du médecin mit un terme à ses réflexions, et attira toute son attention. Depuis longtems, cette intrigante desiroit être débarrassée de

la baronne, pour se trouver à la tête de sa fortune, ou devenir du moins la première conseillère du baron, et cette idée seule lui faisoit éprouver un plaisir délicieux.

L'habile disciple d'Esculape discuta savamment sur l'origine et les progrès de la maladie de la baronne; il fit entrevoir les suites funestes qui auroient pu en être le résultat, si on ne l'eût appelé sur-le-champ; et, glissant modestement quelques mots sur sa célébrité, il protesta devant toute la famille assemblée dans l'antichambre, qu'à moins de quelque symptôme allarmant, qu'on ne pouvoit prévoir, la malade confiée à ses soins auroit bientôt recouvré sa santé. Le baron lui ferma la bouche; ses dernières expressions servoient admirablement bien son projet; il falloit que les choses en restassent là. Leichenstein avoit ses vues; il sortit avec le

docteur, comme pour le questionner en particulier, et, quand ils furent seuls, il lui témoigna les craintes les plus vives, en lui glissant, pour des raisons à lui connues, une très-grosse somme d'argent dans la main. Le médecin, confondu d'une telle générosité, se crut obligé de consoler le baron, qui donnoit des signes de la plus grande affliction ; il lui avoua donci ngénument que la baronne ne couroit aucun risque, à moins que, comme il l'avoit déja dit, quelque symptôme allarmant ne survînt. — Eh ! voilà précisément ce que je crains, s'écria le baron. — Il faut espérer mieux que cela, reprit le médecin ; j'enverrai quelques poudres qu'on donnera, sur les huit heures, à votre charmante épouse, et qui la rétabliront, j'en suis certain. — Ah! dit le baron, en serrant la main au docteur, et portant à ses yeux un

mouchoir bien parfumé, sa beauté est la moindre de ses perfections; son cœur la rend supérieure à tout son sexe; elle est la plus douce, la meilleure, et la plus belle de toutes les femmes. — Tout Berlin retentit de son éloge, dit le docteur. — Oh! s'il falloit la perdre, ajouta le baron! — Et il pressa si fortement la main du médecin, comme pour exprimer les angoisses de son ame, que le disciple d'Esculape dut penser qu'il n'y avoit pas d'époux plus tendre, et, dans cette opinion, il prit congé du baron, grandement satisfait du salaire qu'il en avoit reçu. La joie du baron n'avoit pas été de longue durée; il voyoit s'évanouir, tout d'un coup, l'espoir d'être délivré de son épouse, par une maladie qu'il croyoit très-grave, et que le docteur, qui avoit la réputation de guérir quelquefois ses malades, lui avoit assuré, n'être pas dange-

teuse ; ce que la légèreté de l'ordonnance ne lui confirmoit que trop. — Heureusement, se dit-il à lui-même, il me reste une ressource infaillible, et l'occasion est très-favorable pour en faire usage : le docteur n'a répondu de la vie de la baronne que conditionnellement, et cette restriction me donne toute la latitude dont j'ai besoin, pour agir avec sécurité. — Zodériski arriva, apportant les drogues que son maître lui avoit donné ordre d'acheter ; il les lui présenta et crut appercevoir, au moment où le baron avançoit la main pour les recevoir, qu'elle étoit humide et tremblante, et que sa figure avoit pâli subitement. — La baronne seroit-elle malade, milord ? — Silence ! — Zodériski salua et sortit. Laustan, le sommellier, se trouvoit là, quand il ferma la porte du cabinet ; ils passèrent l'un à côté de l'autre sans dire mot, et Zodériski

s'imaginant que le sommellier avoit jetté sur lui un regard soupçonneux, — serois-je espionné par ce coquin de valet, dit-il tout bas? Oh! avec quel plaisir je l'enverrois tenir compagnie à sa chère maîtresse, dans le long voyage qu'elle va bientôt entreprendre! — La baronne fut bientôt rétablie de l'indisposition qui avoit, en apparence, si fort allarmé le baron; mais elle ne put échapper aux funestes effets de la potion mortelle que ce barbare avoit préparée, et qu'il lui avoit lui-même fait prendre: elle succomba. On sait quelle fut la douleur de Salvador et de Mde. Lindorn, à la mort de cette digne femme; suivons à présent le baron et Julie.

Après les obsèques de la baronne, qui furent célébrées avec toute la magnificence de son rang, le baron se trouva enfin libre et dégagé des liens trop pesans du mariage; mais,

trop habile dans l'art de la dissimulation, pour laisser paroître sur son visage la satisfaction intérieure qu'il éprouvoit, il eut recours à l'hypocrisie, et, empruntant le masque du chagrin le plus cuisant, il sut si bien se déguiser aux yeux de tout le monde, que Julie même en fut la dupe, et le trouva tout différent de lui-même. — A l'entendre, sa douleur devoit être éternelle, et la mort seule pouvoit en être le terme. Julie étoit sincérement affligée, versoit des larmes amères, et le baron qui l'observoit, concluant de-là qu'elle avoit réellement aimé la baronne, régla, sur cette découverte, sa conduite future avec elle. Cependant, à force de se consoler l'un l'autre, leur affliction diminua insensiblement, et le baron, fatigué de jouer un rôle pénible, reprit ses habitudes ordinaires, et cessa de se contraindre. La S. Laurent étoit aux aguets; elle saisit à pro-

pos le moment; se mit à la tête des affaires; fit renvoyer Mde. Lindorn, et devint ainsi la gardienne, et, pour ainsi dire, la tutrice de Julie. Un seul obstacle s'opposoit encore aux desirs du baron; le sensible, le vertueux Salvador le retenoit, par sa présence, dans les bornes exactes de la modération et du respect. O vertu! tel est l'ascendant de tes charmes sur l'homme vicieux, que, tout en raillant tes adorateurs, il ne peut les envisager sans rougir, et sans éprouver un sentiment d'infériorité, qui, pour l'instant, lui fait détester ses infâmes passions.

Le baron de Leichenstein, pressé de jouir, ne savoit quel prétexte prendre pour éloigner son fils de Berlin, lorsque la mort du vieux baron de Montbelliard força Salvador à se rendre sur les lieux, pour prendre possession des vastes domaines que son oncle maternel lui avoit légués.

A peine le baron put-il contenir sa joie, lorsque son fils vint prendre congé; il se voyoit maître absolu, et rien désormais ne pouvoit l'empêcher d'agir. Il n'avoit fait confidence qu'à Zodériski de ses desseins sur Julie, qui les ignoroit encore, quoiqu'elle eût pu s'en douter aux transports qu'elle partageoit elle-même, et que nulle expression ne sauroit rendre. Le beau baron étoit parvenu à lui inspirer une passion violente, à force de corrompre sa moralité par ce jargon indécent qu'il lui parloit sans cesse, et qui lui échauffoit tellement l'imagination, que, du vivant même de la baronne, il ne leur avoit souvent manqué qu'une occasion favorable, pour consommer le crime.

Le baron pensoit à tout; dès long-tems, il avoit habitué la S. Laurent, dont il redoutoit la perspicacité, à toutes les jouissances d'une table

luxueuse, et lui avoit inspiré le goût du vin, espérant, par ce moyen, lui fermer les yeux sur ses privautés avec Julie, dont il craignoit toujours qu'elle n'eût des soupçons.

La nuit même du jour où Salvador partit pour Montbelliard, fut l'instant que choisit le baron, pour faire tomber sa victime dans le précipice qu'il avoit creusé sous ses pas. Sous prétexte de l'empêcher de se livrer à la tristesse que devoit lui causer le départ de son amant, on passa la journée entière dans l'allégresse. — Le baron avoit fait la toilette la plus élégante, et Julie, dans une parure plus soignée encore qu'à l'ordinaire, brilloit de tout l'éclat de la beauté. Le baron ne perdit point la tête; il fit tellement boire la S. Laurent, qu'elle se jetta sur un lit, dans un état d'insensibilité qui ne lui permettoit plus de distinguer ce qui se passoit autour

d'elle; bientôt, elle tomba dans un sommeil léthargique, et laissa sa pupille en butte à toutes les entreprises de la luxure, dans un moment, où la jeune enfant, à demi-vaincue par sa passion, étoit hors d'état d'opposer la moindre résistance aux attaques d'un homme aussi hardi et aussi insidieux que le baron.

Toutes les précautions étoient prises; Zodériski veilloit sur les domestiques; le baron, d'un air triomphant, et couvant sa proie de l'œil, conduisit la pauvre Julie, sans défense, dans la chambre où l'abominable sacrifice devoit être consommé. Tout s'étoit réuni pour la perdre, l'infortunée succomba, et devint, à l'âge de seize ans, la victime du libertinage d'un homme, dont le devoir étoit de la protéger aux dépens même de sa vie. Le baron avoit intérêt à ne pas la laisser trop réfléchir, et, dans cette intention,

il lui proposa, quelques jours après sa défaite, un petit voyage qui n'avoit que leur amusement pour objet, et qui, en retardant leur départ pour Paris, donna à Salvador le tems d'arriver, avant eux, dans cette capitale. Le bonheur, quelle qu'en soit la source, a bien de la peine à se cacher; le baron fit soupçonner le sien à la S. Laurent, par plusieurs imprudences commises devant elle. La rusée française les épia de si près, que ses soupçons se convertirent enfin en certitude. Armée de cette conviction, elle en fit des reproches au baron, qui crut s'en tirer en tournant les choses en plaisanterie; mais l'intendante n'étoit pas facile à tromper; elle usa d'un reste d'ascendant, que la connoissance du secret venoit d'augmenter encore, et parla si sérieusement au baron, que, ne trouvant plus de faux-fuyans, il se vit forcé

d'avouer le fait. Alors, il eut recours à l'argument irrésistible, à la pierre de touche de toutes les consciences; il fit briller l'*or* aux yeux de sa nouvelle confidente. L'éclat de ce métal amollit son cœur comme une cire; elle promit de garder le secret, de favoriser les entrevues des deux amans, et s'engagea même à fortifier dans le cœur de Julie, ces impressions qu'elle savoit si bien lui inculquer, et dont dépendoit leur sûreté mutuelle.

Arrivés à Paris, le baron et sa maîtresse se livrèrent à tous les plaisirs qui naissent à chaque pas dans cette superbe ville, et ils se seroient crus au comble de la félicité, s'ils avoient pu se débarrasser de Salvador. Le baron n'étoit pas content de l'espèce de liberté qui régnoit entre son fils et Julie; peu-à-peu, la jalousie, ce tyran des ames, cette ennemie de tout repos, s'empara de son cœur et le perça de mille coups de poignard.

Cette passion cruelle le tourmenta pendant tout leur séjour en France, et mêla quelqu'amertume à ses plaisirs ; mais une fois qu'ils furent établis en Angleterre, il ne fit plus d'attention à cette familiarité qui l'avoit d'abord blessé, et prit si peu de précautions pour cacher son infâme commerce avec Julie, qu'un valet, Dermandost, s'en apperçut et en instruisit M. Melham : celui-ci avoit de la peine à croire le rapport du domestique ; mais pendant la maladie de Salvador, Dermandost le mit à portée de se convaincre de la vérité du fait, en le cachant dans l'appartement, où, quelque tems après, Salvador fut lui-même un témoin de la bassesse de son père et de la perfidie de sa maîtresse. On se doute bien que le baron, ainsi découvert, éprouva tout ce que la honte a de plus accablant. La crainte d'être désigné en public comme un

scélérat, si sa conduite atroce étoit connue, et les instances positives de Salvador et de Melham le déterminèrent à contracter avec Julie un mariage qui lui répugnoit d'autant plus, que, déja dégoûté d'elle, il étoit devenu amoureux de Mariéna. Julie ne tarda pas à s'appercevoir combien elle étoit à charge à un homme qu'elle croyoit avoir fixé pour toujours, à celui pour qui elle avoit sacrifié honneur, vertu, réputation. Elle le trouvoit froid, rêveur; l'amant soumis et sensible avoit fait place au mari brutal, grondeur, tyrannique; Le baron, lui reprochoit sans cesse son infamie, et la menaçoit de l'enfermer le reste de sa vie, pour l'empêcher de se livrer au premier homme qui voudroit se donner la peine de flatter sa vanité, en faisant l'éloge de ses charmes, de sa voix, et de son goût pour la musique. — Vous savez

bien, lui disoit-il, que je vous ai trouvée toute disposée, et que j'ai eu fort peu à faire pour triompher de vous? — L'orgueil de Julie étoit fortement offensé par ce dur traitement, et par des reproches outrageans. Son amour pour le baron se changea bientôt en haine violente. Elle se proposa, dès-lors, de s'en faire justice, en suivant le premier homme qui lui plairoit, et cacha soigneusement son projet d'évasion.

Le baron, en arrivant à Paris, se précipita dans tous les dérèglemens de la vie la plus dissipée, pour faire diversion à ses soucis. Il loua un hôtel magnifique, prit un équipage brillant, et parut dans tour l'éclat de la splendeur et de l'opulence. Julie, déja célèbre pour sa beauté, redevint l'idole et l'admiration des Parisiens; chacun envioit la possession de tant de charmes, d'esprit et d'élé-

gance. La maison du baron fut le rendez-vous des gens à la mode, et sa vanité fut flattée un moment de voir l'élite des petits-maîtres se disputer l'avantage de faire la cour à la belle et intéressante Julie.

Au milieu de ce tourbillon de plaisirs, le baron, pour se consoler, se jetta dans les bras d'une nouvelle maîtresse, et Julie n'oublia pas de se venger des cruels outrages de son mari; mais il étoit clairvoyant; il se douta du manège de sa chère moitié, et dans un accès de rage et de jalousie, il renouvella la menace de la renfermer pour toujours. Julie prit ses précautions et le jour même, elle fit ses préparatifs pour s'enfuir avec un amant favorisé.

Il y avoit trois mois qu'ils étoient à Paris, lorsque le baron, après une absence de deux jours qu'il avoit passés avec sa nouvelle amante, ren-

trant à son hôtel, demanda où étoit Julie, et apprit qu'elle étoit sortie. Il se sentit indisposé, et voulut passer la journée chez lui. L'heure du dîner arriva, et Julie ne parut point; celle du souper s'étoit écoulée, et l'on n'en avoit reçu aucune nouvelle. La S. Laurent étoit consternée; elle avoit les plus violens soupçons que la jeune baronne s'étoit évadée avec quelqu'un de ces aimables séducteurs, dont la foule empressée voltigeoit sans cesse autour d'elle. Elle fut saisie d'horreur à l'idée d'avoir perdu celle dont la prodigue libéralité la combloit de bienfaits. Elle vit son importance dans la famille de Leichenstein, détruite tout d'un coup, et pressentit qu'elle pourroit bien être mise à la porte. Le baron, bien convaincu que Julie étoit partie sans retour, extravagua comme un fou : son amour pour elle étoit disparu, mais son orgueil étoit ré-

volté de l'idée qu'elle eût pu le quitter pour s'attacher à un autre. La S. Laurent eut la mal-adresse de vouloir calmer ses transports, et adoucir sa fureur, en lui disant que madame étoit peut-être malade. — Peut-être! peut-être! infernale mégère, dit-il, en écumant de rage; peut-être que, si vous fussiez partie avec votre coquine de maîtresse, je serois maintenant débarrassé des deux plus infâmes créatures que je connoisse; et peut-être, ajouta-t-il, en lui alongeant un vigoureux coup de pied, si vous ne purgez pas à l'instant ma maison de votre odieuse présence, avant demain, je vous ferai mettre à la Bastille. A ces mots, elle se précipita à ses pieds, le suppliant de lui pardonner et de ne pas la renvoyer. — J'ignore, lui dit-elle, en pleurant, ce qu'est devenue ma maîtresse; je n'ai point d'amis; mes épargnes ne

sauroient me faire subsister, et monseigneur est le seul appui qui me reste. — Pendant les prières et les lamentations de la S. Laurent, le baron se promenoit à grands pas dans la chambre, sans y faire attention, et vraisemblablement, sans en entendre une syllabe, lorsque par un mouvement en sens contraire, il l'apperçut dans la posture de suppliante où elle étoit, et lui demanda, d'un ton sévère, si elle vouloit aller à la Bastille, pour avoir favorisé la fuite de son épouse. — Si vous voulez conserver votre liberté, ajouta-t-il, hâtez-vous d'exécuter mes ordres, et sortez de chez moi sans délai. La S. Laurent hésitoit encore; le baron sonna; deux domestiques accoururent, et reçurent l'ordre de la mettre dehors, avec menace d'être punis rigoureusement s'il apprenoit qu'elle eût passé la nuit à l'hôtel. Seule, à minuit, au milieu

de la rue, déchue subitement de toutes ses dignités, ne sachant où porter ses pas, où chercher un asyle, la S. Laurent étoit dans un embarras extrême. Par bonheur pour elle, un fiacre vide vint à passer; elle y monta, et dit au cocher de la conduire à la maison du comte de Santerre, dans la famille duquel elle avoit une connoissance intime, dont elle espéroit obtenir la protection jusqu'à ce qu'elle trouvât à se pourvoir convenablement. Pendant que le fiacre rouloit, la S. Laurent commença à réfléchir sur les vicissitudes humaines; elle voyoit s'anéantir à jamais la flatteuse perspective d'un avenir heureux, et, dans l'amertume de son ame, elle maudit le baron et Julie; elle se maudit elle-même, et se reprocha d'avoir négligé de se faire une fortune indépendante, tandis qu'elle en avoit le pouvoir; mais ses regrets

étoient trop tardifs. Pendant qu'elle s'occupoit encore de ses tristes pensées, la voiture arriva à la porte de l'hôtel, et y déposa la désolée.

CHAPITRE VII.

Julie étoit déja bien loin de Paris, lorsque le baron, ne pouvant plus douter de sa fuite, entra en fureur, quoique déja consolé de sa perte. Il seroit difficile de deviner ce qui donna lieu aux violens emportemens qu'il fit éclater en présence de la S. Laurent; car son amour pour sa femme avoit été remplacé par une nouvelle passion, et le nom seul de Julie lui causoit du dégoût. Il avoit eu la plus grande crainte qu'elle ne découvrît l'intrigue, qu'il venoit de nouer depuis peu; et lorsqu'il apprit qu'elle étoit disparue, sa conduite ressembloit à celle d'un fou, tant il y avoit d'incohérence dans son caractère. Zodériski parcouroit la ville, pour découvrir quelque chose, tout en

pensant à la tristesse et à l'agitation du baron, qui lui paroissoient incompréhensibles. — L'aimeroit-il encore, se demandoit-il à lui-même? oh! cela n'est que trop visible. — Après avoir fait inutilement toutes les recherches imaginables; après s'être informé, sans succès, dans toutes les maisons où Julie avoit coutume d'aller, l'émissaire vint rendre compte au baron du résultat affligeant de ses démarches, et trouva qu'il s'étoit fait un changement singulier en lui : sa rage et sa fureur étoient disparues, et une sombre mélancolie avoit succédé à sa première frénésie : Zodériski en fut frappé, confondu; en vain se creusoit-il l'imagination pour pénétrer ce mystère, rien de vraisemblable ne se présentoit à son idée. Cependant, le baron avoit besoin d'épancher son cœur; quelques jours après il fit appeler Zodériski. — Je suis ruiné,

lui dit-il, en se frappant le front. — Ruiné, s'écria Zodériski, en pâlissant! comment? par qui? que veut dire monseigneur? Ruiné! c'est impossible! Je ne puis comprendre..... — J'ai perdu une somme prodigieuse avec le duc de.... et Julie m'a emporté l'argent destiné à payer cette dette. Mon honneur est compromis; je n'ai nul moyen de me procurer de l'argent, et je ne sais à quoi me résoudre. — Je croyois que milord avoit toujours joué heureusement. — Je n'ai pas gagné une seule nuit, depuis que je suis à Paris. — Pas une seule nuit, milord? — Pas une. — Soupçonnez-vous que l'on vous ait trompé? — Eh! quand cela seroit, il n'en faudroit pas moins payer. Pars pour mes domaines, et reviens promptement avec de l'argent; il m'en faut absolument. — Mais, monseigneur, votre fils pourroit vous tirer d'embarras tout

de suite... — Qu'il aille à tous les diables.... me tirer d'embarras! comment l'entends-tu ? — Permettez-moi une question, milord : dans le cas où Salvador viendroit à mourir, hériteriez-vous de sa fortune? — Sans doute, répondit le baron, d'un ton distrait et léger. — Eh bien, il faut... — Garde ton projet jusqu'à ton retour; tu n'as pas une minute à perdre; pars et reviens..... Scélérate! mon argent, mes bijoux, tout a été la proie de cette femme indigne, qui l'aura sans doute prôdigué à son corrupteur. — En finissant ces mots, il se mit à marcher à grands pas dans sa chambre; son ame étoit cruellement agitée, et en proie à toutes les angoisses que ses réflexions ne pouvoient manquer de faire naître; son ancienne frénésie étoit prête à se manifester encore, lorsqu'une lettre de Mde de L...., sa nouvelle conquête, vint en arrêter

l'explosion. Il prit un air aussi gai que sa situation actuelle pouvoit le permettre, se hâta de faire sa toilette, et partit pour se rendre chez elle.

Julie, qui avoit perdu tout principe de sagesse, bien avant de perdre son honneur, avoit, dès son arrivée à Paris, fait choix d'un amant parmi les élégans les plus célèbres, qui tous faisoient gloire d'être attachés à son char; mais, ne perdant pas de vue la résolution que la conduite du baron lui avoit fait prendre, elle voulut s'attacher à un homme capable de la seconder dans son dessein. Outrée des traitemens indignes dont elle étoit chaque jour l'objet, elle fit violence à son caractère pétulant et emporté, pour endurer avec patience et résignation les outrages multipliés qu'elle recevoit sans cesse, et assurer par là sa vengeance, qu'elle bornoit à une prompte fuite.

Le comte de Vermont étoit, à cette époque, l'idole du jour, et la coqueluche de toutes les femmes du bon ton; mais il étoit le libertin le plus déterminé, et l'homme le plus corrompu de son siècle. Il avoit quelquefois entendu parler de sensibilité, de générosité; mais ces deux mots, vides de sens à son oreille, n'étoient point l'objet de son culte; l'égoïsme seul obtenoit toutes ses adorations, et il s'imaginoit que tout l'univers avoit été créé pour contribuer à ses plaisirs. — A 27 ans, la débauche et le jeu avoient absorbé tout son patrimoine, et, cependant, il passoit, parmi ses connoissances et dans le public, pour avoir une fortune considérable; ce qui lui facilita, pendant quelque tems, les moyens de faire des emprunts, pour conserver le train magnifique avec lequel il avoit d'abord paru dans le monde. Telle étoit l'exis-

tence du comte, lorsqu'il fit la connoissance de Julie ; mais, bientôt, il vit son crédit diminuer, et sentit qu'il lui seroit difficile de cacher longtems encore l'état de ses affaires. Julie étoit en vogue; elle plut au comte; il crut que le baron, son époux, en étoit idolâtre, et il résolut charitablement de la lui enlever. Croyant trouver en elle une femme innocente et attachée à ses devoirs, il employa, pour la corrompre, tous les ressorts de la séduction la plus rafinée, la plus soutenue, et la détermina, bien plus aisément qu'il ne l'avoit espéré, à s'enfuir avec lui à Turin.

La fortune de Julie avoit été très-considérable ; mais, le baron, pendant qu'il n'étoit que son tuteur, avoit eu soin de s'en approprier une partie, et elle crut pouvoir, en conscience, user de représailles envers lui, et s'emparer de tout ce qui lui tombe-

roit sous la main. La nuit qui précéda le jour de son départ, elle trouva moyen de lui soustraire une somme assez forte, et prit les bijoux de la défunte baronne et les siens, valant, ensemble, environ 70,000 liv. sterl. Le desir de voir son amant au comble de ses desirs contribua, plus que son propre intérêt, à lui faire commettre ce vol; cependant elle eut attention de mettre de côté, pour ses besoins personnels, une partie des valeurs qu'elle avoit enlevées: les traitemens du baron lui avoient donné une leçon dont elle profita; moins confiante qu'elle ne l'avoit été, elle voulut parer à tout inconvénient; elle se réserva les bijoux, pour avoir une ressource toute prête, en cas que de Vermont, changeant de conduite à son égard, la mît dans le cas de se séparer de lui. Le comte étoit très-aimable; la vivacité et les agrémens de Julie eurent

le pouvoir de fixer son cœur volage ; il se livra à une espèce d'amour extraordinaire ; il sembloit ne vivre que pour Julie ; Julie ne respiroit que pour lui. De Vermont consacroit tous ses instans à une femme si riche en beauté, en esprit, en argent ; Julie voloit au-devant de tous les desirs de celui qui avoit tout quitté pour elle.

Les préparatifs de Julie étoient faits ; le comte avoit pris toutes ses précautions pour ne laisser aucune trace de leur fuite ; ils arrivèrent sans accident à Turin. Aussitôt que Julie fut en sûreté, son amant revint à Paris, se montra dans tous les lieux publics pour éloigner de lui tout soupçon, et ne retourna à Turin, qu'après que le baron fut parti pour Berlin. A l'abri de toute crainte, Julie et le comte se livrèrent entièrement aux plaisirs sans nombre que leur offroit une des plus brillantes

villes de l'Italie. Julie trouvoit les rues du Pô et de Daragrossa, les plus belles de l'univers; si elle les eût comparées à quelques-unes de celles de Londres, elles n'eussent pas gagné au parallèle; mais sa vue étoit fascinée; le comte étoit le miroir qui réfléchissoit tous les objets à ses yeux, elle ne voyoit, n'entendoit et ne pensoit que par lui. Le lendemain de leur arrivée, ils allèrent voir le grand escalier et le salon du château, et trouvèrent que rien, pas même la galerie de Versailles, ne leur étoit comparable; de là, ils allèrent à Moncaglia, et la vue du palais les ravit en extase. — Vit-on jamais un plus beau coup-d'œil, disoit Julie, en s'appuyant nonchalamment sur le bras du comte? Que le Pô est majestueux! je ne veux jamais quitter ses rives enchantées. C'est là que, passant mes jours dans la retraite, je voudrois

devenir bergère, et ne vivre que d'amour. Qu'en dites-vous, mon cher Vermont? Auriez-vous le courage d'abandonner le monde pour habiter cette solitude champêtre avec votre Julie? — Oui, sans doute, répondoit Vermont; lorsqu'ayant montré ma bien-aimée, j'aurai vu la moitié des mortels se faire hermites de désespoir de n'avoir pu lui inspirer de l'amour, nous viendrons nous faire bergers, pour jouir tranquillement de nous-mêmes. Qui croiroit que cet homme, toujours avide de plaisirs nouveaux, qui s'ennuyoit à la cour de Versailles trouva celle de Sardaigne délicieuse et pleine de charmes? Telles sont les révolutions que l'intérêt et l'amour causent dans les sentimens. De toutes les cours de l'Europe, aucune, peut-être, ne convenoit moins que celle de Turin au caractère dissipé de Vermont.

L'enchantement dura peu. Une liaison entre deux personnes de différens sexes, également vicieuses, gouvernées par des passions également violentes, est rarement de long cours; bientôt l'une ou l'autre, quand la nouveauté a perdu son attrait, soupire après le changement, et saisit la première occasion pour se soustraire à la contrainte. C'est ce qui arriva à nos deux amans. La vertueuse cour de Sardaigne commença à devenir insipide au comte; Julie sentit son amour pour lui se convertir en indifférence; elle plaisanta sur tout ce qui l'environnoit; ridiculisa ce qui d'abord l'avoit enchantée, et proposa un voyage à Venise.

Le comte fut enchanté de cette ouverture; il avoit dessein de quitter Julie, et son plan étoit déja fait; en conséquence, il feignit de redoubler d'attentions, d'égards et d'a-

mour, et avec toute la chaleur de l'amant le plus passionné, il lui protesta son empressement à faire tout ce qui pourroit lui être agréable. — Ne donnerons-nous pas, ajouta-t-il, une jolie fête, avant de quitter Turin? Faites vos efforts, ma charmante julie, pour que nous nous séparions de nos amis avec éclat. — Ce projet fut du goût de Julie, elle donna des ordres pour faire les préparatifs nécessaires, et la fête fut une des plus brillantes et des plus magnifiques, qui eût jamais été donnée à Turin. Le bal fut poussé bien avant dans la nuit, et Julie quitta le comte pour aller prendre quelques heures de repos, avant de se mettre en route pour Venise. Quant à lui, il prétexta des lettres pressantes à écrire, pour ne pas aller se coucher, et profitant du moment où Julie étoit profondément endormie, il entra dans

son cabinet, dont il s'étoit adroitement procuré la clef, le jour précédent, et lui enleva tout ce qu'elle avoit cru dérober à sa connoissance, mais dont il avoit eu de violens soupçons. Nanti du trésor, il appella son domestique, qu'il chargea d'une lettre pour Julie, et dans laquelle il la prioit de vouloir bien attendre son retour, qui n'auroit lieu que dans deux jours, espérant, ajoutoit-il, qu'elle ne seroit pas fâchée de voir leur voyage retardé de quelques instans; puis, envoyant coucher ce valet qui tomboit de sommeil, il prit, en toute diligence, la route de Paris, où il lui tardoit de reparoître, pour donner le ton des modes, satisfaire ses créanciers, et recommencer son ancien train sur nouveaux frais.

Julie, épuisée par les fatigues et les plaisirs de la fête, ne se réveilla que fort tard dans l'après-midi. En

ouvrant les yeux, elle sonna, et sa femme-de-chambre lui présenta la lettre du comte. Elle la lut et la jetta de côté, sans paroître fâchée de ne pas partir, ce jour-là, pour Venise; elle demanda son thé, et voulut être seule pendant une heure. La journée se passa assez tranquillement. A l'approche de la nuit, l'absence du comte commençoit à lui faire un vide; mais il lui survint de la compagnie, et entr'autres un officier allemand, dont la foible Julie étoit amoureuse, et elle ne s'occupa plus de Vermont. L'officier fut l'objet de ses rêves toute la nuit. Le lendemain, toute entière à sa nouvelle passion, la présence de l'Allemand l'empêcha encore de songer à l'absence du comte; cependant, à la fin du second jour, elle commença à lui paroître un peu extraordinaire, et elle craignit, quoique légèrement, que quelqu'accident ne l'eût

prolongée ; mais son nouvel amant trouva moyen de la rassurer, et lui proposa d'effectuer avec lui son projet de voyage à Venise. La proposition plaisoit fort à Julie ; elle ne la refusa pas positivement ; mais elle voulut, avant de l'accepter, avoir des renseignemens plus particuliers sur le compte de son favori. Le jour d'après, Julie étant invitée à une grosse partie de jeu, où devoit aussi se trouver l'officier, entra dans son cabinet pour prendre de l'argent en conséquence; mais quelle fut sa surprise d'y trouver tout en désordre, et ses trésors enlevés ? L'absence du comte fut tout d'un coup expliquée. Julie faillit en perdre la vie. L'idée de la mendicité vint frapper son imagination ; sa vue se troubla ; une pâleur mortelle couvrit son visage, et elle tomba sur un siège presque sans mouvement. Cependant, l'officier allemand, voyant

passer l'heure où Julie devoit venir le joindre chez la signora Capriata, en fut dans l'inquiétude, et quitta sa partie pour venir la chercher. La femme-de-chambre entra dans le cabinet pour annoncer cette visite à sa maîtresse, et la trouva dans cet état d'anéantissement ; mais Julie, remise par la présence de cette fille, lui dit que, s'étant trouvée indisposée, elle étoit venue chercher quelques gouttes qu'elle n'avoit pu trouver, et qu'étant tombée sur une chaise, elle n'avoit pas même eu la force de sonner pour appeler du secours. La femme-de-chambre fut très-allarmée, et oublia l'objet de son message, jusqu'à ce que Julie lui eut demandé ce qui l'avoit attirée dans son cabinet. — C'est l'officier allemand, dit-elle alors, qui vient demander si votre intention n'est pas d'aller chez la signora Capriata; il en vient lui-même,

et assure que l'assemblée est des plus brillantes. — Julie donna ordre de le faire monter, et, fermant la porte de son cabinet, elle se promit de taire ses infortunes à l'officier et de partir pour Venise, s'il en renouvelloit la proposition. En entrant, il fut frappé de l'air d'abattement de Julie, et apprenant que son indisposition l'avoit empêchée d'aller à la fête, il lui montra les plus vives allarmes sur sa santé. Une scène de tendresse suivit cette explication, et à force d'instances, il la détermina à quitter Turin sur-le-champ, et à se mettre sous la protection d'un homme qui juroit de ne l'abandonner jamais. Julie exigea que leur départ fut secret, parce que le comte avoit fait des dettes dont elle n'étoit pas disposée à se charger ; et, en vérité, comment l'auroit-elle pu ? il ne lui restoit que sa garderobe et quelques bagatelles de si peu de va-

leur, qu'à peine elles auroient suffi pour la soutenir pendant un mois. Elle avoit bien quelques soupçons que l'officier allemand étoit pauvre, mais elle se décida à partager sa fortune, telle qu'elle fût. Pour donner un prétexte plausible à ce voyage, elle dit à sa femme-de-chambre que la voiture du comte avoit versé, et qu'il s'étoit cassé une jambe; qu'elle étoit forcée de se rendre auprès de lui pour le soigner, et que, devant faire quelque séjour, elle emportoit ses effets avec elle. Tout fut prêt le lendemain soir. Julie se rendit seule où l'attendoit son amant, enchanté de posséder tant de beauté et de richesses, et ils partirent pour Venise. Ici commencent les malheurs de Julie. Elle n'avoit connu, jusqu'à cette époque, que les attraits du luxe et de la profusion: la misère et le dénuement vont devenir son partage. Ils n'étoient

pas au terme de leur voyage, qu'elle découvrit que son amant n'étoit qu'un misérable aventurier, dont l'attachement pour elle, n'avoit pour motif que les richesses dont il la croyoit encore en possession. Cet intrigant avoit soupçonné une grande fortune à Julie, par la dépense excessive qu'elle et le comte faisoient à Turin; pour s'en assurer, il avoit fait entrer au service du comte, un valet qu'il avoit mis dans ses intérêts. L'espion avoit découvert la source d'où découloit la prodigalité, et l'Allemand avoit résolu de la détourner à son profit, soit en jouant avec le comte, soit en inspirant de l'amour à Julie. Ce fut à Lody qu'elle soupçonna d'abord la vérité des choses. Le jour qu'ils y arrivèrent, l'opéra faisoit sa clôture; elle proposa d'y aller, pour voir l'archiduc et l'archiduchesse. Lorsqu'elle fut habillée, le prétendu officier, ne

la trouva pas assez richement mise. — Vous allez trouver au spectacle, lui dit-il, toutes les femmes parées magnifiquement et couvertes de bijoux, pourquoi ne porteriez-vous pas les vôtres? — Je suis étrangère et voyageuse, répondit Julie, je n'ai pas besoin de faire une plus grande toilette; d'ailleurs, ne devant rester que peu de tems ici, je ne me soucie pas de me faire remarquer. — L'aventurier ne la pressa pas davantage, mais, à sa confusion trop visible, il devina le secret qu'elle s'efforçoit de lui cacher. En vain essaya-t-il d'étouffer ses chagrins; Julie s'en apperçut, et, dès ce moment, le nouveau couple, trompé dans ses espérances mutuelles, éprouva autant d'indifférence que si elle eût été le résultat de la jouissance et de la satiété. La bourse de l'officier étoit presqu'à sec, et il cherchoit quelque motif honnête

pour demander un renfort de finances à Julie, lorsqu'il découvrit que les bijoux qu'il avoit si souvent convoités, étoient disparus. Nos voyageurs arrivèrent à l'opéra, occupés, l'un et l'autre, des plus tristes pensées. Ils furent agréablement surpris de trouver dans une aussi petite ville, un très-beau théâtre, parfaitement éclairé, décoré avec le dernier goût, et rempli d'une foule de spectateurs. Leur mélancolie ne put tenir contre ce charmant spectacle ; ils passèrent leur soirée très-agréablement. Julie, quoique mise simplement, attira sur elle tous les regards ; quelques personnes de la connoissance de l'officier les invitèrent à souper à l'auberge de la Colombine, où ils eurent le bonheur de trouver encore des appartemens. Après le souper, on joua : Julie et son amant gagnèrent une si forte somme, qu'ils furent en état de

se passer, pour longtems, d'un éclaircissement réciproque sur la situation de leurs finances. Cette circonstance les fixa pour quelques jours à Lody, et leur bonheur au jeu se soutint si constamment, qu'ils partirent pour Venise, dans les meilleures dispositions de gaîté. Leur route, jusqu'à Padoue, n'eut rien de remarquable. Arrivés dans cette ville, la curiosité les attira au spectacle; mais la salle étoit si peu de chose, en comparaison de celle de Lody, elle étoit si mal éclairée, qu'ils en sortirent au milieu de la pièce, malgré le talent des chanteurs, qui valoient beaucoup mieux que ceux qu'ils avoient entendus à Lody. Comme ils étoient près de leur logement, un jeune Anglais, épris des charmes de Julie, s'approcha d'elle et l'accosta avec un air de liberté qui déplut à l'Allemand; il repoussa le jeune homme avec bru-

talité, et le toisant avec mépris, il ordonna à Julie d'entrer sous une porte voisine. L'Anglais, révolté d'un traitement si dur, en témoigna son indignation avec tant de vivacité, en présence de quelques nobles Vénitiens, que son rival se crut obligé de lui en faire satisfaction, et lui donna rendez-vous pour le lendemain matin. Avant cet évènement, Julie avoit déja pensé à se donner un autre protecteur : la comparaison qu'elle avoit faite de Leichenstein et de Vermont, avec son officier, n'avoit pas été avantageuse à ce dernier, qui, depuis quelques jours, se montroit bisarre et impertinent. Le duel eut lieu, et Julie, qui ignoroit ce qui devoit se passer, n'en sut les résultats que sur le bruit public, toujours équivoque. Elle apprit que sa conduite licencieuse avoit occasionné une affaire d'honneur, entre un jeune homme

de distinction, généralement estimé, et l'officier, son amant, homme d'une extraction douteuse, qui, par son adresse et son jeu peu délicat dans les armes, étoit venu à bout de se défaire de son adversaire. Ce récit étoit accompagné de plusieurs circonstances dont l'authenticité n'étoit pas garantie; mais il paroissoit incontestable que les deux champions s'étoient trouvés au rendez-vous, à l'heure convenue. Ils étoient également braves, mais l'adresse et le courage étoient tous du côté de l'Allemand, qui, froid et consommé dans l'art de l'escrime, para, sans se déconcerter, les premières bottes du jeune Anglais, et, saisissant un moment, où emporté par la chaleur de l'action, il s'étoit mis à découvert, le perça d'un coup mortel, et prit incontinent la fuite, sans s'inquiéter du sort de la malheureuse Julie. Presque folle à cette nou-

velle, qui, vraie ou fausse, devoit la rendre l'objet de la haine publique, la baronne de Leichenstein, dépourvue de tout, sans argent, sans appui, ne trouva, qu'à grand peine, un misérable réduit, pour se mettre à l'abri de l'orage qui grondoit sur sa tête. Les plus grands évènemens sont quelquefois produits par les plus légères circonstances. C'est ainsi que l'obscurité et la mauvaise composition de la salle de Padoue furent la cause première de la mort d'un aimable, mais trop ardent jeune homme, le seul espoir, l'unique rejetton d'une famille illustre, et privèrent, par la même fatalité, la misérable et désespérée Julie de tout moyen d'existence. Dans l'impuissance de quitter Padoue, faute d'argent ; n'ayant pour dernière ressource que quelques effets, dont le produit, en supposant qu'elle eût

trouvé à les vendre, pouvoit tout au plus la faire végéter quelques jours; sans espérance de pouvoir s'introduire dans quelque maison honnête, l'infortunée se réfugia dans un de ces lieux, dont les infâmes propriétaires s'engraissent des misères de l'humanité, et traitent leurs malheureux locataires avec la dernière cruauté, lorsqu'ils ne peuvent plus rien en tirer par la force et la concussion. Julie vendit d'abord quelques objets dont on lui donna fort peu, parce qu'on voyoit qu'elle étoit dans la détresse, et bientôt il fallut penser à se défaire d'autre chose pour fournir au moins aux premiers besoins. Il lui restoit une bague, que lui avoit donné jadis la baronne de Leichenstein. Le souvenir des soins maternels que cette digne femme avoit pris de son enfance, et le remords qui, de tems en tems se faisoit sentir à son ame ulcé-

rée, l'attachoient encore à ce bijou, et elle ne pouvoit se résoudre à le voir passer en d'autres mains; cependant la nécessité l'emporta; mais avant de vendre cette chère bague, Julie fit beaucoup de perquisitions pour trouver un joaillier honnête qui lui en donnât à-peu-près la valeur, et la dédommageât du chagrin que cette vente lui causeroit, en lui fournissant les moyens de se secourir dans son extrême détresse. Ce joyau pouvoit valoir 50 liv. sterl., et elle se trouva fort heureuse d'en avoir trouvé vingt. Julie s'en retournoit chez elle, assez satisfaite de cette affaire, lorsqu'elle s'apperçut qu'un homme la suivoit; elle fit plusieurs détours, pour s'assurer de la vérité du fait, et finit par se laisser aborder, et lier conversation avec lui. C'étoit un homme de vingt-cinq ans, d'une fort jolie figure, et parfaitement bienfait,

mais qui n'avoit rien, dans la tournure, de cette distinction à laquelle Julie étoit habituée ; cependant, elle s'accommoda si bien de son humeur, ils se lièrent tellement en chemin, qu'arrivés à la porte de son gîte, elle l'invita d'entrer. C'est ainsi que la charmante Julie, l'objet de l'admiration de plusieurs cours, élevée avec tous les soins possibles, accoutumée à tout ce que l'opulence a de plus séduisant, héritière d'une fortune immense, et alliée à la plus grande noblesse, se trouva fort heureuse d'attirer les regards d'un déserteur anglais. Ce jeune homme, après avoir fait un vol considérable, avoit quitté furtivement l'Angleterre et son régiment, pour jouir dans un pays étranger d'une somme considérable, qu'il s'étoit procurée par cette escroquerie. Il avoit d'abord cru son trésor inépuisable ; l'expérience lui prouva

bientôt le contraire, et il eut recours à son industrie pour exister. Le hasard l'avoit conduit devant la porte du joaillier, au moment où il comptoit l'argent à Julie; sa figure lui plut, et résolu de l'aider à manger les sequins qu'elle venoit de recevoir, il l'avoit suivie pour tâcher de s'introduire chez elle, et y avoit réussi, comme on vient de le voir. Julie, en l'admettant chez elle, n'avoit eu d'autre but que de se faire un ami qui l'aidât à quitter Padoue. Elle bornoit alors toute son ambition à se faire entretenir par quelque homme de rang, qu'elle ne pouvoit espérer de rencontrer dans la ville où elle étoit. Dans cette intention, elle avoit conservé sa garde-robe en entier, et avoit lié son sort au premier inconnu qui s'étoit présenté. La ville de Venise offroit à nos aventuriers un vaste champ pour leurs desseins ; Julie

desiroit ardemment de voir ce séjour de délices et de volupté, et son nouvel amant accepta la proposition qu'elle lui fit, de s'y rendre tout de suite.

Grant, c'étoit le nom du soldat, arrangea tout pour le départ, et fut, dans cette occasion, très-utile à Julie, en la tirant des mains de la vile canaille chez qui elle logeoit. Ces gens qui se proposoient de dépouiller entièrement leur locataire, étoient au désespoir de la laisser échapper; mais la conduite ferme de Grant leur en imposa. Julie et son amant partirent et arrivèrent à Venise sans autre accident que la fatigue. Julie visoit à faire une connoissance qui pût la faire vivre, sinon dans l'opulence qu'elle ambitionnoit, du moins, dans une aisance honnête; mais elle ne savoit comment s'y prendre pour y parvenir. Faute d'argent, elle ne pouvoit fréquenter les cercles et les so-

ciétés où sa beauté et ses charmes lui auroient sans doute fait rencontrer l'objet de ses recherches ; et, quand même cet obstacle n'auroit pas existé, il étoit douteux qu'elle obtînt le consentement de Grant. Il n'étoit pas, il est vrai, dans une position à rejetter les avantages qui pouvoient résulter pour lui de la liaison projettée ; mais son amour pour Julie, pouvoit le faire agir contre ses propres intérêts. Il fallut donc attendre du tems et des circonstances, l'exécution d'un plan qu'on avoit fort à cœur, et Julie prit le parti de n'y plus songer jusqu'à nouvel ordre. Grant n'avoit pas reçu une bien brillante éducation, mais il avoit quelqu'esprit et de la gaîté. Julie se rappelloit les instans cruels qu'elle avoit passés à Padoue, dans une solitude et un abandon absolus, et ce souvenir, en lui faisant apprécier les agrémens de la société

du jeune Anglais, la rendit prudente, et lui fit faire des réflexions sur le projet qu'elle avoit de le quitter, pour courir peut-être après une chimère. Les choses en étoient là, lorsque Grant disparut tout-à-coup; Julie en fut vivement allarmée les deux premiers jours, et se livra au plus affreux désespoir, lorsqu'elle vit le troisième expiré, sans avoir reçu aucunes nouvelles. Elle se voyoit, pour la seconde fois, réduite à la dernière misère; Grant avoit sur lui tout l'argent qui leur restoit, et Julie n'avoit plus rien dont elle pût tirer parti. Pour surcroit d'infortune, la maîtresse de la maison où elle logeoit, se doutant de quelque chose, vint, dès le lendemain, demander le paiement du loyer et de quelques fournitures, et ne recevant point d'argent, elle s'empara, sans miséricorde, de toutes la garde-robe de Julie, avec menace

de la faire mettre en prison, si ce qu'elle emportoit, ne suffisoit pas pour mettre sa créance à couvert. Cette menace la fit frissonner d'horreur, et lui ôta presque l'usage de la raison. Ce nouveau genre de malheur, qu'elle n'avoit point encore éprouvé, lui fit une impression si terrible, que, pour éviter d'aller en prison, elle se détermina à fuir, dût-elle s'exposer à perdre la vie. Elle chercha donc, dès ce moment, à s'échapper, sans être apperçue; mais voyant qu'elle étoit veillée de très-près, elle attendit la nuit, dans l'espérance de réussir plus heureusement. La nuit vint en effet, mais les portes furent si soigneusement fermées, qu'il falloit se résoudre, pour fuir, à descendre par une fenêtre très-élevée. Julie étoit prête à tenter l'aventure, lorsqu'elle se rappella d'une fenêtre moins haute, qui donnoit sur la cour

d'une maison voisine, d'où elle pourroit aisément se rendre dans quelque grande rue. Elle sortit de sa chambre sur la pointe du pied, et respirant à peine. Déja elle étoit près de la croisée, mais croyant entendre du bruit, elle rentra précipitamment dans sa chambre. Elle se tint aux écoutes pendant quelques instans, et voyant que tout étoit calme, elle revint à la fenêtre avec précaution, et se coula sans accident dans la cour, dont la porte n'étoit fermée qu'aux verroux. Elle l'ouvrit, sans perdre de tems, et se trouva, à deux heures du matin, délivrée d'une situation qu'elle redoutoit presqu'autant que la mort. Agitée au-delà de toute expression, foible de besoin, et transie de froid, elle tomba, presqu'évanouie, sur un banc de pierre. Quelques instans de repos la ranimèrent, et elle étoit sur le point de se lever,

lorsqu'à la lueur des réverbères, elle vit une femme couverte de haillons, s'avancer vers l'endroit où elle étoit assise. Rassurée par la présence d'une personne de son sexe, Julie l'aborda, et la pria de lui indiquer un endroit où elle pût passer la nuit. — Miséricorde! s'écria cette femme, qui êtes-vous? quel son de voix!... dites, dites-moi, de grâce .... mais, non..... impossible!..... Cependant..... n'êtes-vous pas la baronne de Leichenstein? — Hélas! répondit Julie, d'où connoissez-vous ce misérable nom? qui êtes-vous pour reconnoître, sur un sol étranger, cette Julie, autrefois si heureuse, et maintenant tombée dans un abîme de malheurs? je ne me rappelle pas avoir jadis entendu votre voix. — Oh! repliqua l'inconnue, c'est que le chagrin et le besoin l'ont tellement altérée, qu'elle n'est pas reconnoissable; cependant, cette

femme portant la livrée de la mendicité, cette femme que vous croyez n'avoir jamais vue, est la S. Laurent que vous avez connue jadis dans la plus grande prospérité. — Vous, la S. Laurent? est-il possible? oh! s'il est vrai, je renais à l'espérance. Venez dans mes bras; joignons nos fortunes; puisque le sort nous réunit une seconde fois, je commence à croire qu'il se lasse de nous persécuter. Retirons-nous donc à votre logis, et... — Hélas! les rues de Venise sont mon seul logement, et les lambeaux dont je suis vêtue, ma seule richesse. — Grands dieux! telle est aussi ma situation. — Dans ce cas, nous ne pouvons nous être d'aucun secours l'une à l'autre: mais vous êtes assez passablement mise, et votre beauté est presque dans tout son lustre: avec ces avantages, vous pouvez encore trouver des ressources, bien cruelles, il

est vrai, j'en ai fait la triste expérience; elles exposent à tous les caprices de la brutalité; mais, quand on n'a pas le choix des moyens, il faut saisir ceux qui se présentent. O dieux! et voilà l'état où le vil baron vous a réduite! Ah! que n'avez-vous uni votre sort à celui de l'intéressant Salvador! — Silence. Ne me déchire pas le cœur par d'aussi funestes souvenirs; si tes infâmes leçons n'avoient pas empoisonné dans mon ame les premières semences de la vertu, si tes discours corrupteurs n'avoient pas détruit les préceptes de la meilleure des femmes, j'aurois pu résister aux attaques de ce monstre de Leichenstein; je ne serois pas aujourd'hui la victime des maux sans nombre que vous avez, de concert, accumulés sur ma tête.... Mais loin de nous les reproches et les remords; ils ne serviroient qu'à aigrir nos peines.

Allons vendre ces vêtemens, derniers restes de mon ancienne splendeur, et conduisez-moi dans quelque asyle, où je puisse terminer des jours dont j'ai fait un si mauvais usage. La mort, la mort même est préférable à une existence qui n'a pour soutien, que la charité publique; pour lit, que le pavé; pour abri, que le ciel. — Le jour commençoit à paroître; nos aventurières, ayant vendu quelques-unes des nipes de Julie, se réfugièrent dans un grenier que la S. Laurent avoit occupé, tant qu'elle avoit pu le payer; et, prenant un repas qui restaura leurs forces épuisées, elles goûtèrent un plaisir, dont elles étoient privées depuis longtems. Quelques jours après, Julie fut attaquée d'une fièvre violente, qui la jetta dans le délire. Elle resta dans cet état de transport, jusqu'au moment où la mort vint enfin mettre un terme à sa

misère. Ce fut une espèce de bonheur pour elle, d'être privée de l'usage de sa raison ; elle n'eut pas la douleur de voir la conduite barbare de la S. Laurent qui l'abandonna sans pitié, aussitôt qu'elle s'apperçut que la maladie étoit contagieuse. La fièvre prit un tel caractère de malignité, que les propriétaires, n'osant pas déplacer la malade, de crainte de répandre la contagion, quittèrent précipitamment leur logis, et la laissèrent dénuée de tout secours. C'est ainsi que Julie, autrefois si opulente, la gaie, la sémillante Julie, objet de l'envie des femmes et de l'admiration des hommes, périt à la fleur de l'âge, sans qu'aucun être vivant daignât lui fermer les yeux. La S. Laurent avoit quitté le grenier trop tard ; elle avoit respiré les miasmes épidémiques, la fièvre se déclara. Il falloit expirer dans la rue, ou retourner au grenier

qu'elle avoit si lâchement quitté, elle prit le dernier parti ; mais, trouvant la maison déserte et Julie expirée, elle se jetta auprès du cadavre, et termina, dans quelques heures, une longue carrière de vices et d'iniquité.

CHAPITRE VIII.

Le lendemain de son arrivée, Salvador dit à Mde. Lindorn que, son dessein étant de passer quelques mois au château, il desiroit que Mde. Lusac fît partie de leur société. C'étoit une vieille tante de Mde. Lindorn, qui avoit été presqu'aussi malheureuse qu'elle, et qui l'avoit accompagnée à Montbelliard. La réunion de ces deux dames inspira à Salvador le desir de leur donner Mariéna pour compagne : il saisit cette occasion pour leur conter son histoire extraordinaire, sans dire un seul mot de ses propres malheurs, et leur fit longuement l'éloge du caractère de sa pupille, et de ses éminentes qualités. Mde. Lindorn demanda des nouvelles du baron et de Julie, et, apprenant

qu'ils étoient mariés, — est-il possible, grands dieux ! s'écria-t-elle avec l'accent de l'étonnement et de l'horreur: Trop occupé du souvenir de ce fatal mariage, Salvador ne remarqua, ni l'exclamation de Mde. Lindorn, ni la surprise qu'elle avoit éprouvée à cette nouvelle, et, tomba dans sa rêverie ordinaire, sans proférer une parole de plus. Ses yeux immobiles ne distinguoient pas même les deux dames qui étoient auprès de lui. Il poussa quelques soupirs qui réveillèrent leur sensibilité, et renouvellèrent les chagrins de Mde. Lindorn. Elle vit, d'un coup-d'œil, toute l'étendue de l'infortune de Salvador; elle essaya de le consoler; mais la chose étoit impossible; il sortit, et ne rentra que le soir. Retiré dans sa chambre, et ne se sentant pas disposé à dormir, il éteignit la lumière, ouvrit la fenêtre, et se livra à ses réflexions. La

lune ne paroissoit pas ; mais les étoiles brilloient avec tant d'éclat, qu'on pouvoit voir confusément les objets : les bois, les montagnes, les vallées et les prairies ne faisoient qu'une seule masse : le site le plus brillant, le paysage le plus pittoresque n'eussent pas eu de charmes pour Salvador ; l'obscurité répandue sur toute la nature, le bruit sourd des sentinelles qu'on relevoit, étoient bien mieux en harmonie avec ses pensées sombres et mélancoliques. Cependant un brouillard humide et froid, qui s'éleva du fond de la vallée, le força de fermer la fenêtre. En se retournant, une figure, grande et majestueuse, toute vêtue de blanc, parut et disparut à ses yeux. L'obscurité ne lui permettoit pas de poursuivre ce qu'il avoit vu : il appela, mais inutilement ; tout étoit enseveli dans le plus profond sommeil. Il battit le briquet,

ralluma sa bougie, chercha partout, et, ne trouvant rien, il attribua cette vision au jeu de son imagination, posa sa bougie et s'assit. Il réfléchissoit sur les causes de ces apparitions fantastiques, en fixant le portrait de sa mère, lorsqu'il crut y remarquer une expression particulière : les yeux lui parurent s'ouvrir et se fermer, les lèvres se remuer, en un mot, la figure lui sembla animée. — Parle, ma tendre mère, dit-il, en s'adressant au portrait; parle, Salvador attend tes ordres. — Un gémissement sourd et profond, partant de la muraille à laquelle le portrait étoit attaché, fit tressaillir Salvador. Il se leva, le cœur palpitant, s'avança d'un pas mal assuré, pour regarder le portrait de plus près, et le fixant avec incertitude et étonnement, il éprouva un tel mouvement de frayeur, qu'il crut avoir perdu l'esprit. — Revenu à lui,

même, il rougit de la crainte qu'avoient fait naître en lui des sons produits sans doute par une cause naturelle, et, reprenant sa bougie, pour approfondir ce mystère, il étoit prêt d'ouvrir sa porte, lorsqu'un second gémissement l'arrêta, et fixa son attention. Sa surprise redoubla. Incertain sur ce qu'il devoit faire, il vint s'asseoir sous le portrait, et y resta presqu'immobile de perplexité. Le ciel s'étoit obscurci ; le vent souffloit avec force ; la pluie tomboit par torrens, et frappoit, sans discontinuer, contre les vîtres de la fenêtre; les éclats du tonnerre sembloient ébranler le château jusques dans ses fondemens; les éclairs se réfléchissoient sur la figure pâle de Salvador; un coup de vent, plus violent que les autres, ouvre avec fracas la croisée à demi fermée, éteint la lumière que Salvador tenoit encore à la main, et

un troisième gémissement se fait entendre au milieu de cet horrible fracas des élémens. Confondu de surprise et de terreur, Salvador frissonna; mais la réflexion venant à son secours, — la main d'un meurtrier, s'écria-t-il, en se levant, a frappé quelqu'infortuné à qui la douleur arrache ces sons plaintifs; je veux m'en assurer en cherchant dans tout le château. — Il alluma une seconde fois sa chandelle, et portant ses regards sur le portrait, — ô ma tendre mère, s'écria-il! — O mon cher fils, répondit une voix aussi douce que celle de la baronne! ô mon cher Salvador!.... — Un tremblement subit s'empara de tous ses membres; une sueur froide inonda ses joues décolorées, le flambeau s'échappa de ses foibles mains; il tomba sur un siège, la tête penchée sur son sein. Ces paroles, *mon fils*, *mon cher*

Salvador, retentissoient encore à son oreille ; ses sens étoient presqu'anéantis ; un silence lugubre, un calme effrayant avoient succédé au bruit épouvantable de l'orage ; la pluie avoit cessé ; la foudre ne grondoit plus, les éclairs ne faisoient plus jaillir leur passagère et bienfaisante lueur, et la chambre étoit enveloppée de la plus noire obscurité. Cette fois, la philosophie de Salvador fut incapable de dissiper sa terreur. En vain sa raison vint-elle à son secours ; tous les argumens furent impuissans ; la lutte dura tout le reste de la nuit. La voix qu'il avoit entendue, rappeloit à son imagination le moment cruel où il avoit vu expirer une mère idolâtrée, et cette idée lui glaçoit le sang dans les veines. Enfin, l'aurore parut, et Salvador, un peu revenu de son long accablement, mais fatigué outre mesure, se jetta sur son lit e t s'endormit

profondément. Ce repos étoit extrêmement nécessaire pour le remettre, après les secousses qu'il avoit essuyées.

Le soleil étoit déja très-élevé sur l'horison, lorsque Salvador s'éveilla; il se sentit infiniment mieux, mais les évènemens de la nuit, se retraçant à sa mémoire, le frappèrent d'une nouvelle surprise. Il regarda, comme à la dérobée, le portrait qui lui avoit causé tant de peur, et, tout en raisonnant sur les causes de ce qu'il avoit vu et entendu, il se rappella qu'il avoit sonné deux fois, sans que personne eût paru. Cette circonstance l'intrigua. Elle lui parut d'autant plus extraordinaire, que, dans chaque appartement du château, il y avoit des cordons correspondans aux sonnettes placées dans les chambres des domestiques. Comment se fait-il que le fidèle, l'exact Hartly, qui occupoit une chambre attenante

à celle de son maître, eût ainsi manqué à son devoir? Salvador vouloit connoître les motifs de cette conduite de la part de ses gens, sans faire confidence, même à Mde. Lindorn, de ce dont il avoit été témoin pendant la nuit; il résolut donc de lui dire qu'une indisposition subite l'avoit retenu dans le lit, et qu'il avoit inutilement sonné pour demander du secours. Il espéroit savoir, par ce moyen, la cause de la négligence des domestiques, sans faire naître le moindre soupçon de ce qu'il vouloit cacher Il tira le cordon; Hartly parut, et Salvador apprit qu'on n'avoit entendu aucune sonnette. Accoutumé à veiller les troupeaux de son père, ce domestique s'éveilloit au moindre bruit; il protesta de nouveau qu'il n'avoit point entendu la sonnette qui, pourtant, étoit à la tête de son lit, et dont le moindre mouve-

ment l'auroit allarmé, et attiré près de son maître. Il lui témoigna son regret d'avoir été privé, par-là, du bonheur de lui administrer les secours dont il avoit besoin; lui demanda pardon de cette faute involontaire, et le supplia de lui permettre de coucher dans une pièce plus voisine encore de celle de milord, d'où le son de la voix, seul, seroit suffisant pour le faire voler à ses ordres. Salvador ne jugea pas à propos d'acquiescer à la demande d'Hartly; mais il le remercia de son zèle et le renvoya dans sa chambre, en lui disant qu'il sonneroit plus fort à l'avenir. Il connoissoit la véracité et l'exactitude de son domestique, il avoit tiré le cordon de manière à le casser, et rien n'avoit été entendu! Il en conclut que son aventure nocturne étoit un mystère incompréhensible, et adressa au ciel une prière fervente pour le repos de

l'ame de sa mère ; puis tirant de son sein un portrait en miniature, qu'elle lui avoit donné longtems avant sa mort, — mère céleste, s'écria-t-il, en imprimant un baiser respectueux sur cette image inanimée ; mère céleste, je te remercie des soins affectueux que tu pris de mon enfance, et, surtout, des leçons religieuses qui m'ont inspiré le goût de la vertu. — A mesure qu'il s'occupoit des perfections de celle qui lui avoit donné l'être, les impressions fâcheuses de la nuit s'effaçoient par degrés; son ame s'enflamma; son cœur fut agité par les élans sacrés de la nature ; les expressions brûlantes de la reconnoissance et de la tendresse filiale, s'échappèrent en foule et sans ordre, de sa bouche; et cette situation, vraiment délirante, se termina par un torrent de larmes. L'heure du dîner approchoit, lorsque Salvador vint joindre

la famille : ses yeux, encore rouges et humides, portoient l'empreinte de la tristesse, et la miniature, qu'il avoit oublié de remettre dans son sein, pendoit sur sa poitrine, d'une manière très-visible : Mde. Lindorn s'en apperçut tout de suite, et, jugeant qu'il étoit trop préoccupé du souvenir de sa mère, pour penser à d'autres affaires, elle se proposa de ne lui remettre qu'après dîner, un paquet arrivé du monastère de...... Salvador mangea peu et fut silencieux. La beauté du jour l'invitoit à la promenade ; il engagea Mde. Lindorn à l'y accompagner. Il affecta de paroître gai ; mais sa mélancolie se montroit si souvent, que son intendante remit au lendemain, à lui présenter le paquet. Instruite par le messager du contenu de la dépêche, et prévoyant que Salvador en seroit affecté, elle crut prudent de lui épargner, pour

ce jour-là, la communication d'une nouvelle qui ne feroit qu'augmenter l'abattement et le chagrin répandus sur toute sa personne. Vers la chûte du jour, il redoubla d'efforts pour prendre le dessus; mais il n'étoit pas aisé d'en imposer à l'œil de son amie attentive; elle démêla la ruse sans peine, et pour la favoriser, elle égaya elle-même la conversation, dans l'espoir de lui faire oublier le sujet de sa mélancolie. La nuit vint et chacun alla prendre du repos. Il étoit minuit, lorsque Salvador rentra dans l'appartement, où, la veille, il avoit vu et entendu des choses qui l'avoient glacé de terreur. Résolu de ne se mettre au lit, que lorsque la vision effrayante se seroit montrée, il commença ses prières selon sa louable habitude : il finissoit d'adresser ses vœux à la divinité; la sentinelle cria, tout haut : *une heure*. C'étoit celle de

l'apparition fantastique. Salvador se leva, et s'asséyant près d'une table, il y resta, sans mouvement, dans la situation d'un homme qui attend l'évènement ; mais rièn ne troubla le calme profond qui régnoit dans le château. Salvador, ne voyant rien paroître, prit un livre, et lut jusqu'à 3 heures du matin. Enfin, fatigué d'attendre, il se mit au lit, et dormit tranquillement, bien avant dans la matinée. A son réveil, il se sentit entièrement remis. Ses regards sereins causèrent la plus grande joie à Mde. Lindorn; mais elle ne fut pas de longue durée; la tranquillité de Salvador, alloit être encore troublée, par la lecture du paquet qu'elle avoit à lui donner. Après le déjeûner, la bonne intendante se retira, et chargea le valet de-chambre de remettre la missive à Salvador, comme si elle ne faisoit que d'arriver au château.

Un paquet du couvent de...., dit Salvador, en le recevant, avec un air de satisfaction, causé par l'espoir d'y trouver des nouvelles satisfaisantes sur le compte de Mariéna? Il se représentoit cette aimable fille, les yeux baissés, et la main tremblante, traçant les lignes consolantes qui alloient répandre le calme dans son esprit agité. Il brisa le cachet, et fut anéanti en voyant, au lieu de l'écriture de sa chère sœur adoptive, les caractères de l'abbesse, qui lui annonçoit que des scélérats, sans doute apostés à cet effet, avoient enlevé Mariéna dans une promenade solitaire. La figure atroce et noircie de ces scélérats avoit tellement épouvanté Mlle. de l'Estrade qui accompagnoit la jeune personne, qu'elle n'avoit pu lui donner aucun secours. L'abbesse, après avoir fait l'éloge le plus long de toutes les perfections de Mariéna, recommandoit

à Salvador, dans les termes les plus énergiques, de se mettre, sur-le-champ, à la poursuite des ravisseurs, et de diriger ses recherches depuis Montbelliard jusqu'au monastère où elle l'attendoit avec impatience, pour se concerter avec lui sur cet évènement funeste.

Mde. Lindorn arriva pour offrir quelques consolations à son ami, et le trouva en proie aux passions les plus violentes. — Lisez, lui dit il, en lui présentant la lettre ; apprenez les nouveaux sujets d'affliction que le sort semble se plaire à accumuler dans mon ame. — Mde. Lindorn, en parcourant la lettre de l'abbesse, trouva quelque chose de mystérieux et de louche dans le conseil qu'elle lui donnoit de faire un long détour depuis Montbelliard jusqu'au couvent, et en fit faire l'observation à Salvador, en lui rendant le paquet. — Je suppose,

monseigneur, dit Mde. Lindorn, que vous coucherez demain au château de Leichenstein; je sais par quelqu'un, qui en est revenu ces jours derniers, que le baron n'y a pas paru depuis quelque tems; peut-être y trouverez-vous des renseignemens relatifs à votre perquisition; les gens de votre père prendront à coup sûr vos intérêts, et pourront vous être d'une grande utilité dans vos recherches, même en prenant le chemin que vous indique l'abbesse. — Cela est vrai, dit Salvador, et cependant.... il se tut. Mde. Lindorn gardoit le silence. Quelques instans après, il se leva, sonna, et donna les ordres les plus précis pour un prompt départ.

Vous me conseillez donc, reprit Salvador, une visite au château de Leichenstein? — Oui, sans doute, répondit Mde. Lindorn, et le silence recommença. L'esprit de Salvador

étoit un véritable cahos : il s'étoit bercé du plus doux espoir, et il se voyoit cruellement trompé ! Mariéna avoit été arrachée d'une retraite, où il l'avoit placée avec le plus grand secret, pour sa plus grande sûreté, et on lui recommandoit de visiter le château de Leichenstein, comme un moyen de la découvrir !

Vous n'espérez pas, sans doute, que je puisse la retrouver là, dit Salvador ? — Non, vraiment, répondit l'intendante ; mais je sais que vous avez au château des gens disposés à tout entreprendre pour vous servir. — Il est vrai que, parmi les domestiques du baron, il y a quelques personnes qui me sont sincérement attachées ; mais j'ai mille raisons de croire que le plus grand nombre est plutôt dans ses intérêts que dans les miens. — Vous comptez, sans doute, parmi les dernières, Zodériski, le favori de

votre père? — Incontestablement. — Eh bien, je vous engage fortement à vous en méfier ; je crois bien connoître son caractère, et vous ne sauriez trop être en garde contre lui. — Il y avoit dans le conseil de Mde. Lindorn, quelque chose de si pressant, que Salvador en fut frappé.—Sauriez-vous, dit-il, quelque chose de particulier sur son compte?—Il n'a jamais aimé la baronne, ma chère maîtresse, votre digne mère, et.... Un domestique vint annoncer que les chevaux étoient prêts; Salvador prit respectueusement congé de Mde. Lindorn, et partit.

Le cheval de Salvador couroit à bride abattue, et n'alloit pas assez vîte au gré de ses desirs. Il auroit voulu, en un clin-d'œil, franchir l'espace qui le séparoit de sa chère Mariéna; son impatience d'en apprendre des nouvelles étoit sans bornes; mais

les paroles de Mde. Lindorn au sujet de Zodériski, vinrent y faire diversion : *il n'a jamais aimé la baronne votre mère.* Ces expressions retentissoient à son oreille ; elles se gravèrent profondément dans son esprit.

Cependant, la bonne intendante étoit montée sur le rempart, et jugea, à la vîtesse du cheval de Salvador, qu'il seroit rendu à Leichenstein dans moins de neuf heures. Elle trembla pour les jours de son jeune maître, et implora pour lui la protection du ciel.

A mesure que Salvador avançoit, ses craintes pour Mariéna devenoient insupportables. Il frémissoit à la seule idée de ses ravisseurs, de ces monstres d'iniquité, accoutumés à commettre les crimes les plus affreux. Il craignoit qu'elle ne fût retombée entre les mains de ses persécuteurs, qui ne manqueroient pas de la ren-

fermer une seconde fois. Le vieux Munday lui avoit adouci sa prison en Angleterre; mais quelles cruautés ne pouvoit pas exercer contre cette douce créature, un geolier jeune, rigoureux et intéressé! Cette idée déchira son cœur généreux. Il fit vœu de parcourir l'univers pour retrouver Mariéna, et de la protéger aux dépens même de sa vie, si le succès répondoit à ses espérances.

Ranimé par l'espoir de sauver sa pupille, il poussa vivement son cheval, suivi du fidèle Hartly, et de quatre autres domestiques, bien armés, bien éprouvés, et prêts à le défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Le jour étoit à son déclin, lorsqu'ils entrèrent dans la forêt qui avoisinoit le château de Leichenstein. Salvador continua à galopper dans l'obscurité, jusqu'à ce que, craignant de s'égarer,

il s'arrêta, pour se reconnoître. Les domestiques ne connoissoient pas le chemin ; seul, il pouvoit les conduire. Il savoit bien à-peu-près le point où le château étoit situé, mais n'y ayant jamais fait de voyage, il n'en connoissoit pas la route, et ne pouvoit se diriger que sur ces foibles renseignemens.

Le baron n'avoit jamais conduit, ni la baronne, ni Salvador à Leichenstein; mais son fils savoit que le château, bien entretenu, étoit toujours prêt à recevoir son seigneur. Il comptoit y trouver des rafraîchissemens, et tout ce dont il auroit besoin pour se remettre des fatigues du voyage.

Par le plus grand hasard, la petite caravane choisit la bonne direction, et, en peu de tems, Salvador se trouva sur le bord du fossé. Il s'arrêta pour l'examiner. La morne tranquillité de

la nuit, l'espèce d'anéantissement de la nature en repos, le frappèrent de crainte, et remplirent son ame de terreur. Son œil trompé lui fit prendre le château de Leichenstein pour une vaste prison, où se commettoient, à toute heure, les crimes les plus révoltans. Au lieu de domestiques affectionnés à sa personne, qu'il avoit compté y trouver, il s'attendoit à voir une troupe de bandits se précipiter sur lui et l'assassiner avec sa fidèle escorte. Telles étoient les pensées qui l'occupoient, lorsque Hartly, toujours vigilant, prit la liberté de s'approcher de lui, pour lui demander s'il vouloit qu'on annonçât son arrivée au château. La voix de ce domestique fit tressaillir Salvador, qui, saisissant son épée, la tira à moitié, avant de reconnoître celui qui venoit de lui parler. Occupé de Julie, des torts de son père envers lui, il se reposoit

tristement sur son cheval ; il frissonnoit de l'idée d'entrer dans le château, et étoit presque décidé à s'en retourner ; mais, appercevant, au clair de lune, ses fidèles domestiques, mourant de fatigue, ainsi que leurs chevaux, il regarda encore le château, et envoya un courier pour l'annoncer.

Le bruit des grandes portes, se fermant sur lui, fit retentir toutes les cours, et son cœur fut prêt à défaillir. Zodériski éprouva une joie perfide à la vue de Salvador ; mais il fit un effort pour ne pas la laisser éclater, et se prosternant jusqu'à terre, — monseigneur le baron de Montbelliard, dit-il, est le bien-venu au château de Leichenstein. — Salvador fit une légère inclination de tête, et passa outre. La scélératesse étoit empreinte sur la figure de Zodériski, d'une manière si visible, que le bienveillant

Salvador lui-même s'en apperçut, et refusa ses soins officieux. Il ne demanda pas des nouvelles de son père; il se contenta de s'informer s'il pourroit passer trois jours au château, avec sa suite, et s'il y trouveroit ce dont il auroit besoin. Zodériski répondit affirmativement, en faisant une profonde révérence, et sortit. Le bruit de ses pas, et celui de la porte, quand il la ferma, firent longuement résonner l'écho, et retentirent sourdement à l'oreille du jeune baron, qui, pour la première fois, se trouvoit dans le château de son père. Il se jetta sur un sopha, et s'abandonna aux plaintes les plus amères. — Julie, s'écria-t-il, infortunée Julie! je me croyois honoré, jadis, de mon amour pour toi, et tu m'es encore chère, quoique couverte d'opprobre et d'ignominie. Mon cœur ne peut se défaire d'un attachement qui naquit

presque avec moi. Je pleurerai sur toi, sur mes propres malheurs, jusqu'à ce que la source de mes larmes tarisse. Lorsque je vis l'infâme Zodériski pour la première fois, mon cœur étoit exempt de soucis et de peines; je rencontre encore son horrible figure, et le destin cruel semble avoir lancé contre moi, tous ses traits empoisonnés. O Dieu ! si je ne retrouve Mariéna, j'aurai épuisé la coupe du malheur.

A peine Salvador étoit arrivé, et l'on servit un repas somptueux. La délicatesse, et la profusion des mets, les apprêts achevés en un instant, comme par un pouvoir magique; tout, dans ce magnifique banquet, l'étonna, et lui inspira de la méfiance. — Vos cuisiniers sont expéditifs, dit-il à Zodériski, en le fixant très-sévérement. — L'observation et le ton dont elle étoit faite, déconcertèrent

le fourbe ; mais se remettant aussitôt, il répondit respectueusement qu'il espéroit que milord, baron de Montbelliard, mangeroit quelque chose, et qu'il étoit désespéré ; pour l'honneur du noble baron de Leichenstein, son maître, que le château fût si mal approvisionné. Salvador n'ajouta pas un mot sur ce sujet ; mais le luxe étalé partout, la manière brillante avec laquelle on servoit, lui firent augurer que le château étoit habité par une classe de gens bien supérieure à celle du maître d'hôtel. D'étranges soupçons s'élevèrent dans son ame, et, pressé de questionner Hartly, à qui il avoit fait la leçon ainsi qu'à ses autres domestiques, il soupira après le moment de se mettre au lit. — J'ai fait un long trajet sans m'arrêter, dit-il ; voudriez-vous bien, M. Zodériski, me dire quand mon appartement sera prêt ? — Le maître

d'hôtel fit une légère révérence, sortit de la salle, et revint quelques minutes après, lui annoncer qu'il pourroit se coucher quand il voudroit. Salvador demanda Hartly. — Le valet anglais de monseigneur, dit Zodériski, supplie milord de l'excuser s'il n'est pas cette nuit à ses ordres; l'excès de la fatigue l'a forcé d'aller prendre du repos, mais, si milord veut le permettre, j'aurai l'honneur de le remplacer. — Qu'il se lève pour venir me servir, dit Salvador, en rentrant dans la pièce qu'il venoit de quitter; j'ai fait le même chemin que lui, il ne doit pas être plus fatigué que moi. — Zodériski se retira, et, pendant son absence, qui fut assez longue, le jeune baron s'abandonna à une foule de réflexions chagrinantes. — Il est impossible, dit le maître-d'hôtel, à son retour, absolument impossible qu'il se lève; il est mort-ivre dès

liqueurs qu'il a bues. — Mort-ivre ? — Oui., milord. — Appelez mon suisse. — Il est, ainsi que tous vos domestiques, dans le même état que Hartly. — Salvador se rappela les paroles de Mde. Lindorn : *je vous engage fortement à vous méfier de Zodériski.* — Et il crut prudent de dissimuler. —Vos liqueurs sont puissantes, M. Zodériski. — Le baron, votre père, veut que toutes les personnes qui viennent au château soient bien traitées. — Vous suivez ponctuellement ses ordres, dit Salvador, en souriant, et, puisque vous avez pris tant de soin de mes domestiques, il faut bien que je me serve moi-même. En disant ces mots, il prit un flambeau, et ordonna à Zodériski de marcher devant, et de le conduire. L'appartement étoit très-vaste, et tendu en damas vert foncé, dans le meilleur état : le lit, de la forme la

plus élégante, étoit relevé avec des franges d'or. En entrant dans la première pièce, 'alvador apperçut, dans une glace placée vis-à-vis la porte, la figure du maître-d'hôtel, qui paroissoit suer le crime, et y lut le présage des dangers les plus grands. — Tous mes gens ivres, pensa-t-il! — Et les paroles de Mde. Lindorn, se présentèrent encore à son imagination troublée. Zodériski se retira, et Salvador résolut de veiller toute la nuit, pour être en état de résister à toute entreprise contre sa vie.

Fin du tome premier.



H. L. PERRONNEAU, IMPRIMEUR, RUE DU BATTOIR.

